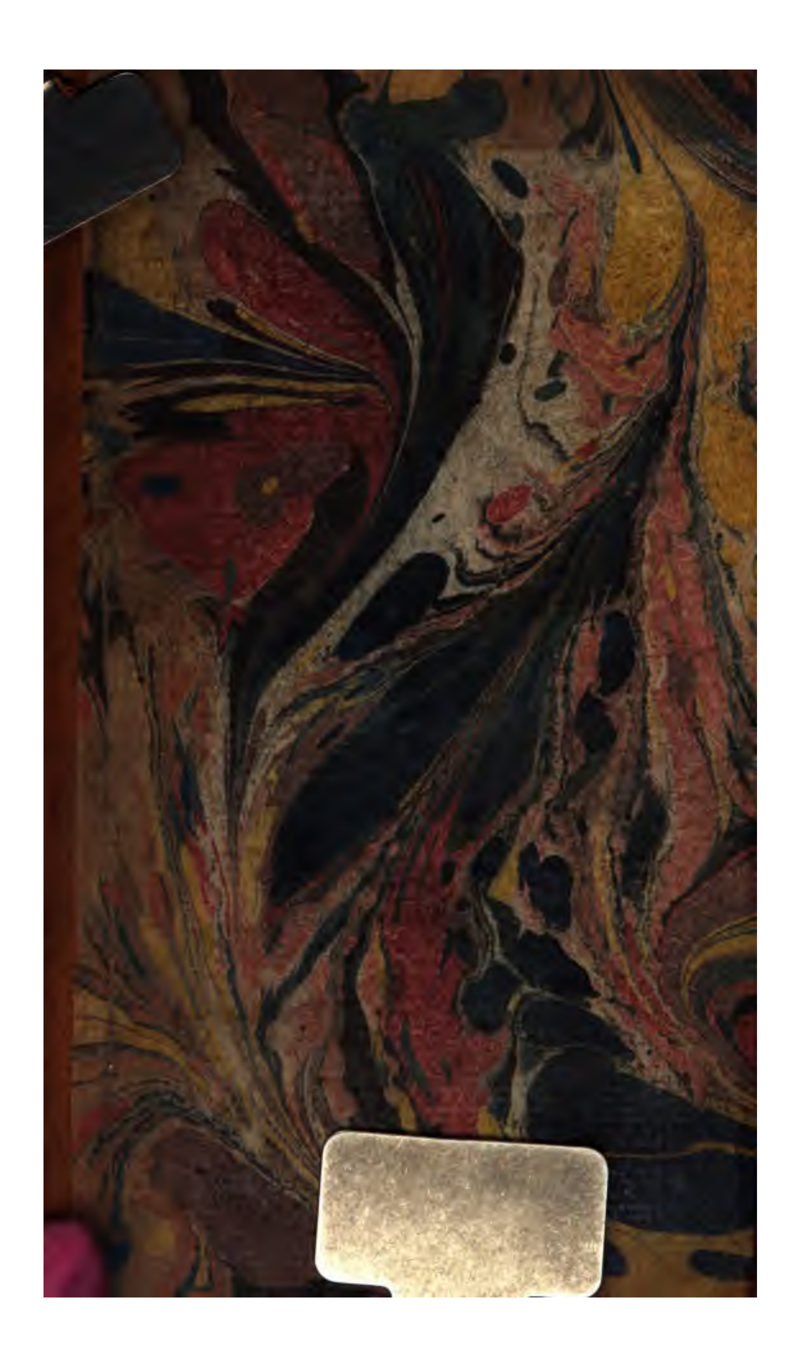
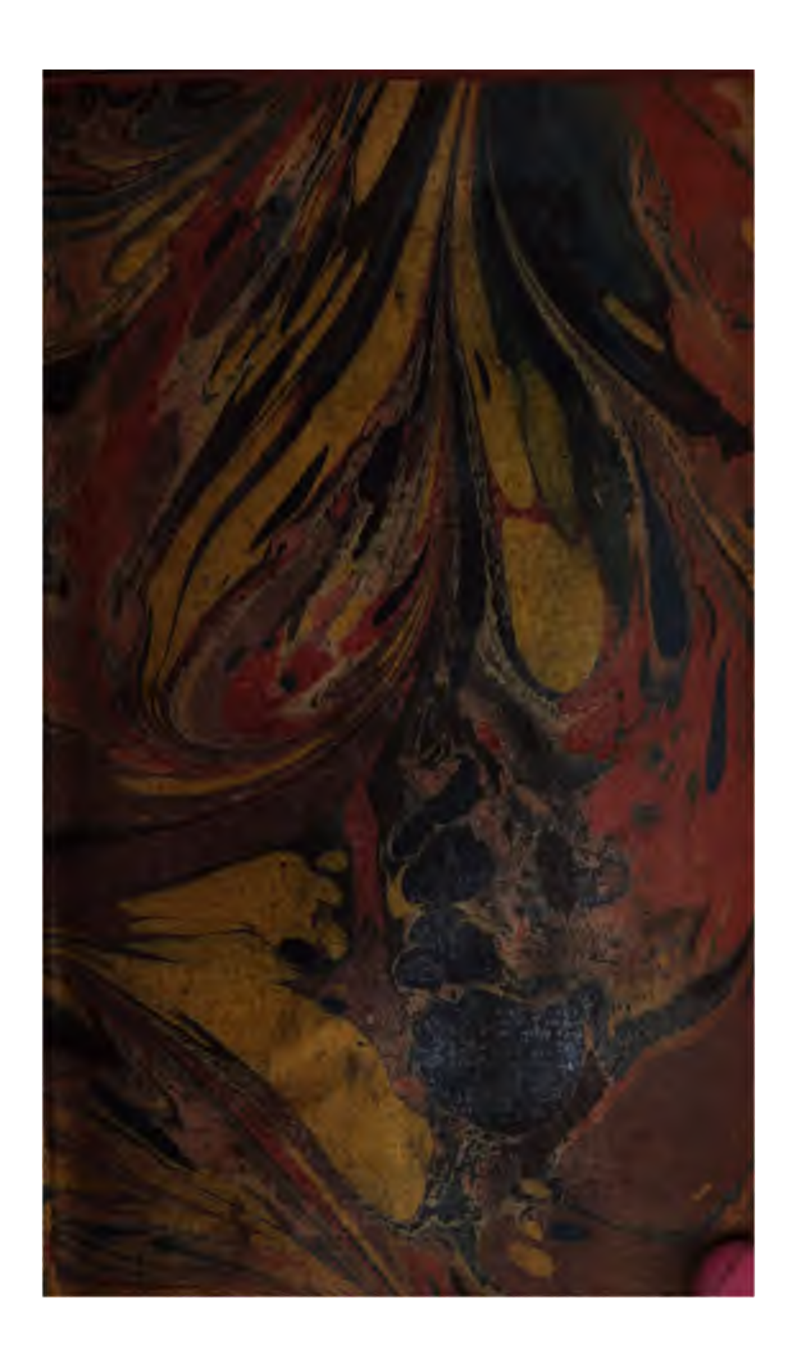






HISTOIRE
D'ANGLETERRE.

TOME TROISIEME.

HISTOIRE D'ANGLETERRE,

DEPUIS LE TRAITÉ d'Aix-la-Chapelle en 1748, jusqu'au Traité de Paris en 1763.

POUR SERVIR DE CONTINUATION

AUX HISTOIRES DE MM. SMOLLETT ET HUME.

Par M. TARGE,

Ancien Professeur de Mathématiques de l'Ecole Royale-Militaire.

TOME TROISIEME.



A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

Chez { DESAINT, rue du Foin S. Jacques. SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais.

M. DCC. LXVIII.

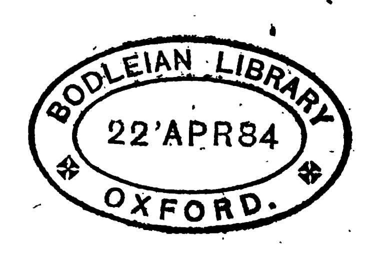


HISTOIRE D'ANGLETERRE,

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE SECOND.

§. I. Plaintes des Anglois contre leurs Commandants en Amérique. §. II. *Succès des Corsaires de la Grande-Brétagne.* §. III. *Retour de M. de Kersaint à Brest.* §. IV. *Succès du Capitaine Forrest.* §. V. *Départ de M. Boscawen pour l'Amérique.* §. VI. *L'Escadre de M. du Quesne est dispersée par les Anglois.* § VII. *L'Amiral Hawke attaque un Escadre Françoise, qui se retire dans la Charente.* §. VIII. *Prise du Navire*


BODLEIAN LIBRARY
22'APR84
OXFORD.



HISTOIRE D'ANGLETERRE,

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE SECOND.

§. I. Plaintes des Anglois contre leurs Commandants en Amérique. §. II. *Succès des Corsaires de la Grande-Brétagne.* §. III. *Retour de M. de Kersaint à Brest.* §. IV. *Succès du Capitaine Forrest.* §. V. *Départ de M. Boscawen pour l'Amérique.* §. VI. *L'Escadre de M. du Quesne est dispersée par les Anglois.* § VII. *L'Amiral Hawke attaque un Escadre Françoise, qui se retire dans la Charente.* §. VIII. *Prise du Navire*

François le Raisonable. §. IX. *Autres exploits maritimes.* §. X. *Excès des Corsaires Anglois contre un Ambassadeur d'Espagne.* §. XI. *Plaintes des Hollandois contre les pirateries des Anglois.* §. XII. *Adresse de la Princesse Régente.* §. XIII. *Noble conduite des Corsaires François.* §. XIV. *Incendie du Navire le Prince George.* §. XV. *Promotion dans la Marine Angloise.* §. XVI. *Le Duc de Marlborough est chargé d'une expédition sur les côtes de France.* §. XVII. *Il fait une descente dans la baie de Cancale & se rembarque.* §. XVIII. *Il paroît devant le Havre-de-Grace.* §. XIX. *Il retourne en Angleterre.* §. XX. *Les Anglois se préparent à faire une nouvelle expédition.* §. XXI. *Ils font une descente en Normandie.* §. XXII. *Ils s'emparent de Cherbourg & l'abandonnent.* §. XXIII. *Ils font une nouvelle descente près de Saint-Malo.* §. XXIV. *Ils se retirent près de Saint-Cast.* §. XXV. *Ils remontent sur leurs vaisseaux.* §. XXVI. *Les François attaquent leur ariere-garde.* §. XXVII. *Elle est entièrement défaite.* §. XXVIII. *Refléxions sur la*

guerre en général. §. XXIX. *Sur les descentes en particulier.* §. XXX. *L'Escadre retourne en Angleterre.* §. XXXI. *Les Anglois arrivent à l'isle de Cap-Breton.* §. XXXII. *Ils y font une descente.* §. XXXIII. *Ils détruisent les vaisseaux François qui se trouvent dans le port.* §. XXXIV. *Le Gouverneur de Louisbourg est forcé de rendre la place.* §. XXXV. *Les Anglois s'emparent de l'isle Saint-Jean.* §. XXXVI. *Expédition du Général Abercrombie.* §. XXXVII. *Le Lord Howe est tué dans une escarmouche avec les François.* §. XXXVIII. *Les Anglois sont repoussés.* §. XXXIX. *Le Général Amherst rejoint M. Abercrombie.* §. XL. *M. Bradstreet s'empare du Fort Frontenac.* §. XLI. *Les François sont obligés d'abandonner le fort du Quesne.* §. XLII. *Défaite des François au Canada.* §. XLIII. *M. de Lally est nommé pour commander dans l'Inde.* §. XLIV. *Il arrive à Pondichery.* §. XLV. *Il s'empare de Goudelour & de Saint-David.* §. XLVI. *M. d'Aché quitte la côte de l'Inde.* §. XLVII. *Expédition infructueuse de M. de Lally*

dans le Tanjaour. §. XLVIII. *Départ d'une Escadre Angloise pour le Senégal.* §. XLIX. *Débarquement des troupes.* §. L. *Capitulation du Fort Louis.* §. LI. *Les Anglois deviennent maîtres de tout le Senégal.* §. LII. *Ils font une nouvelle expédition à Gorée.* §. LIII. *Ils s'emparent de cette isle.* §. LIV. *Ils ne veulent point entrer dans les querelles des Princes du pays.* §. LV. *Le Capitaine Barton est fait esclave à Maroc.*

George II. An. 1758.

I. Plaintes des Anglois contre leur Commandant en Amérique.

LES succès de la campagne de 1757 n'ayant pas répondu aux grandes espérances que les Anglois avoient conçues, & aux dépenses énormes qu'ils avoient faites, tant pour leurs troupes de terre, que pour l'augmentation de leur marine, ils résolurent de redoubler leurs efforts & de profiter de leur supériorité en mer, pour annéantir, s'il leur étoit possible, la puissance des François dans la partie de l'Amérique, où les deux nations rivales avoient établi le principal théatre de la guerre. La nation Angloise,

bien loin de voir avec cet esprit de jalousie, qui semble former son caractère, les opérations du Monarque & de ses Ministres, mettoit la plus grande confiance en l'administration, qui de son côté ne négligeoit rien pour soutenir la guerre avec une vigueur dont il y a peu d'éxemples dans les annales Britanniques. Les levées se firent avec un succès étonnant; on multiplia le nombre des vaisseaux; on forma des plans de nouvelles entreprises; on projetta d'étendre les conquêtes de la nation; & le peuple fournit avec joie les secours abondants qu'éxigeoient d'aussi grandes vues. Il avoit paru jusqu'alors, comme le remarqua un des principaux membres du ministère, un défaut surprenant d'activité dans tous les Commandants chargés des opérations sur mer & sur terre. Le Monarque étoit toujours disposé à suivre toutes les mesures proposées pour l'honneur & les intérêts de la nation; mais à peine se trouvoit-il un seul Officier auquel on pût confier l'éxécution des projets, accompagnés de quelque danger. On se plaignoit particuliérement du peu

George II.
An. 1758.

George II. An. 1758.

d'activité du Général Loudon en Amérique, & l'on disoit qu'il n'avoit nullement répondu à ce qu'on attendoit de sa bravoure & de son habileté connues. On voyoit avec chagrin que ce Seigneur paroissoit mépriser le Ministère dont il tenoit son pouvoir; que durant un long espace de temps il n'avoit rendu aucun compte de ses opérations, & que toutes les nouvelles du pays où il avoit le commandement des troupes étoient contenues en un simple feuillet de papier venu presque au hasard. On remarquoit aussi que tous les Courtisans employés dans le service ne faisoient paroître d'autre zèle que celui de remplir des postes honorables, & d'obtenir des gages considérables ou d'amples gratifications. Une partie des plaintes portées contre le Lord Loudon n'étoient pas fondées; il avoit fait tous ses efforts pour remplir l'attente de son maître, mais le succès n'avoit pas répondu à son activité; & il fut bientôt justifié aux yeux du Souverain. Il avoit envoyé un détail circonstancié de toutes ses opérations par un canal qu'il croyoit

devoir les porter directement aux pieds du trône ; mais on prétend que le paquet fut intercepté & soustrait. Il est vrai qu'il avoit manqué d'entretenir une correspondance avec le Secrétaire de la guerre ; mais il en avoit été détourné par l'attente d'un prompt changement dans le Ministère, & dans l'espérance de rendre un compte éxact de toute sa conduite à un nouveau Ministre qu'il croyoit voir bientôt en place, & auquel il étoit particulierement attaché.

George II. An. 1758.

II. Succès des Corsaires de la Grande-Bretagne.

Les Corsaires de la Grande-Bretagne continuèrent à tenir la mer dans le temps le plus rude de l'hiver, tant pour protéger le commerce de la nation, que pour nuire à celui de ses rivaux. Leur vigilance eut un tel succès, & ils firent un si grand nombre de prises, que le commerce de la France fut presque entiérement détruit. On remarqua particuliérement la valeur du Capitaine Bray, qui commandoit l'Aventure, petit bâtiment armé aux frais du Gouvernement. Il attaqua près de Dungeness le Machault, vaisseau corsaire très fort de Dunkerque ; vint à l'abordage, en attacha le Beau-

George II.
An. 1758.

pré à son Cabestan; & après un combat très vif, força le Commandant de se rendre. Une frégate Françoise de trente-six pièces de canon, fut prise par le Capitaine Parker qui commandoit un bâtiment de sapin de force très inférieure : plusieurs vaisseaux corsaires des ennemis furent coulés à fond, brûlés ou pris; & les Anglois s'emparèrent dans le cours de cet hiver d'une quantité étonnante de navires marchands. Les François de leur côté en prirent un assez grand nombre; mais la valeur de ces prises ne dédommageoit nullement la nation de celles que faisoient journellement les Corsaires Anglois.

III. Retour de M. de Kersaint a Brest.

Au mois de Février l'escadre de M. de Kersaint rentra dans le port de Brest. Ce brave Commandant après avoir ravagé les établissements Anglois sur la côte d'Afrique, s'étoit rendu à la Martinique, & ensuite au Cap François, ayant pris sous sa protection l'Achille, vaisseau de la Compagnie des Indes, & plusieurs navires marchands qui devoient repasser en France. Son Escadre étoit composée de l'Intrépide de 74 canons, de l'Opiniâtre de 64, de la

frégate la Licorne & du Greenwick, vaisseau de 50 Canons qui avoit été pris sur les Anglois. Le Capitaine Forrest, qui commandoit à la hauteur de Saint-Domingue une Escadre de cinq vaisseaux de guerre, tint conseil avec les autres Capitaines, & leur dit en peu de mots : » Messieurs, » vous voyez nos forces & celles de » l'ennemi ; leurs livrerons-nous » bataille ? » Ils lui répondirent qu'ils y étoient déterminés, & le Commandant ajouta. » Puisque vous » y êtes résolus, il n'y a pas de » temps à perdre ; retournez à vos » vaisseaux, & tenez-vous prêts pour » le combat ». L'action commença entre trois & quatre heures après midi, avec la plus grande vivacité, & dura deux heures & demie sans qu'il y eût rien de décisif ; mais M. de Kersaint, quoique très-endommagé dans sa mâture & ses agrés, & quoiqu'il eût reçu huit blessures, réussit à remplir ses vues, qui étoient de ramener en Europe les navires qu'il avoit sous son escorte. La perte, suivant les François fut de soixante & dix hommes ; mais les Anglois assurent qu'elle monta à environ

George II. An. 1758.

pré à ſon Cabeſtan ; & après un combat très vif, força le Commandant de ſe rendre. Une frégate Françoiſe de trente-ſix pièces de canon, fut priſe par le Capitaine Parker qui commandoit un bâtiment de ſapin de force très inférieure : pluſieurs vaiſſeaux corſaires des ennemis furent coulés à fond, brûlés ou pris ; & les Anglois s'emparèrent dans le cours de cet hiver d'une quantité étonnante de navires marchands. Les François de leur côté en prirent un aſſez grand nombre ; mais la valeur de ces priſes ne dédommageoit nullement la nation de celles que faiſoient journellement les Corſaires Anglois.

III. Retour de M. de Kerſaint a Breſt.

Au mois de Février l'eſcadre de M. de Kerſaint rentra dans le port de Breſt. Ce brave Commandant après avoir ravagé les établiſſements Anglois ſur la côte d'Afrique, s'étoit rendu à la Martinique, & enſuite au Cap François, ayant pris ſous ſa protection l'Achille, vaiſſeau de la Compagnie des Indes, & pluſieurs navires marchands qui devoient repaſſer en France. Son Eſcadre étoit compoſée de l'Intrépide de 74 canons, de l'Opiniâtre de 64, de la

frégate la Licorne & du Greenwick, vaiſſeau de 50 Canons qui avoit été pris ſur les Anglois. Le Capitaine Forreſt, qui commandoit à la hauteur de Saint-Domingue une Eſcadre de cinq vaiſſeaux de guerre, tint conſeil avec les autres Capitaines, & leur dit en peu de mots : » Meſſieurs, » vous voyez nos forces & celles de » l'ennemi ; leurs livrerons - nous » bataille ? » Ils lui répondirent qu'ils y étoient déterminés, & le Commandant ajouta. » Puiſque vous » y êtes réſolus, il n'y a pas de » temps à perdre ; retournez à vos » vaiſſeaux, & tenez-vous prêts pour » le combat ». L'action commença entre trois & quatre heures après midi, avec la plus grande vivacité, & dura deux heures & demie ſans qu'il y eût rien de déciſif ; mais M. de Kerſaint, quoique très endommagé dans ſa mâture & ſes agrés, & quoiqu'il eût reçu huit bleſſures, réuſſit à remplir ſes vues, qui étoient de ramener en Europe les navires qu'il avoit ſous ſon eſcorte. La perte, ſuivant les François fut de ſoixante & dix hommes ; mais les Anglois aſſurent qu'elle monta à environ

George II. An. 1758.

George II. An. 1758.

cinq hommes de ſes gens ſur la priſe ; & leur donna ordre de gagner le Petit Goave, & de s'emparer de tous les bâtiments qui voudroient entrer dans ce Port. Il fit force de voiles ſur les autres, & au point du jour il ſe trouva au milieu de la flotte. Alors il commença à tirer ſur tous les vaiſſeaux indifféremment, en faiſant agir toute ſon artillerie : ils lui rendirent le feu pendant quelques temps ; mais bientôt la Marguerite, le Solide & le Théodore baiſſèrent pavillon. Quand il s'en fut rendu maître, il ſe ſervit des mêmes bâtiments pour prendre le Maurice, le Grand & la Flore. Le Brillant fut également obligé de ſe rendre ; & le Mars fit des efforts inutiles pour s'échapper : l'Auguſte l'atteignit vers midi, & il tomba au pouvoir du vainqueur. Ce fut ainſi que par ſa bonne conduite, le Capitaine Forreſt avec un ſeul vaiſſeau ſe rendit maître d'une Eſcadre de neuf bâtiments, dans le voiſinage de quatre ou cinq Ports, qui leur préſentoient des retraites ſûres. Toutes ces priſes qui étoient richement chargées furent conduites à la Jamaïque,

où elles furent vendues au profit des vainqueurs, étonnés eux-mêmes de leurs succès.

V. Départ de Monsieur Boscavven pour l'Amérique.

Le Ministère ayant résolu de faire les efforts les plus vigoureux contre les François en Amérique, le Vice-Amiral Boscawen fut chargé du commandement de la flotte destinée pour ce service, & il mit à la voile de sainte Hélène le 19 de Février avec les vaisseaux, le Namur de 90 canons, le Royal William de 84; la Princesse Amélie de 80, le Lancaster de 74; le Trente de 36, le Shannon de 36, le Gramont de 24 & deux Brûlots. L'Invincible, bâtiment de 74 canons qui faisoit partie de la même flotte fût jetté sur la côte à l'Est de sainte Hélène, où il coula à fond; mais on eut le temps d'en sauver les hommes, avec une partie de l'artillerie & des équipages.

VI. L'Escadre de M. du Quesne est dispersée par les Anglois.

La marine Angloise étoit devenue si formidable par les soins actifs du Ministère, soutenus des sommes immenses accordées par la nation, qu'il étoit difficile aux escadres Françoises, quoique montées par les plus habiles Commandants, de ré-

George II. An. 1758.

sister à leur supériorité en nombre d'hommes, de canons & de bâtiments. Le 28 de Mars l'Amiral Osborne, qui croisoit entre le Cap de Gate & Carthagène sur la côte d'Espagne, rencontra l'escadre de M. du Quesne qui faisoit cours de Toulon à Carthagène, pour renforcer M. de la Clue, qui étoit comme bloqué dans le Port de cette dernière ville. M. du Quesne n'avoit que quatre vaisseaux, le Foudroyant de 80 canons, monté par le Chef d'Escadre, l'Orphée de 64, l'Oriflamme de 50 & la Pleïade frégate de 24. Aussi-tôt qu'il apperçut la flotte Angloise il donna le signal pour que chacun de ses bâtiments pourvût lui-même à sa propre sûreté, n'étant pas en état de tenir avec des forces aussi inégales. M. Osborne détacha plusieurs vaisseaux à leur poursuite & avec le gros de la flotte, il demeura à la hauteur de Carthagène, pour veiller sur les mouvements qu'auroit pu faire M. de la Clue. Le Foudroyant après un combat de sept heures contre les navires Anglois le Monmouth, le Swiftsure & l'Hamptoncourt chacun de 70 ca-

nons fut obligé de se rendre, ayant perdu presque tous ses mâts & ses agrés. L'Orphée, poursuivi par le Berwick & la Revenge eut aussi le même sort. L'Oriflamme fut poussé jusqu'au rivage par les vaisseaux le Montague & le Monarque; mais il se trouva si près du château des Aigles que les Anglois ne purent l'y poursuivre, crainte que cette action ne fût regardée comme une violation de la neutralité avec l'Espagne. La Pleïade fut plus heureuse : elle réussit à s'échapper, étant un bâtiment des meilleurs voiliers, & regagna le Port de Toulon. Les Anglois furent eux-mêmes forcés de rendre justice à la bravoure de M. du Quesne & des François qui montoient son Escadre, & ils dirent dans la relation qu'ils donnèrent de ce combat que le Foudroyant ne se rendit que lorsqu'il fut tellement criblé de coups de canon & désemparé, qu'il ne paroissoit sur la mer que comme les débris d'un naufrage, & que le Pont lorsqu'ils s'en emparèrent étoit couvert de morts & de mourants.

George II. An. 1758.

VII. L'Amiral Hacvke attaque une Escadre Françoise qui se retire dans la Charente.

Les Pertes que les François faisoient en mer étoient d'autant plus fâcheuses pour la nation, qu'en diminuant le nombre de ses vaisseaux, celui des Anglois en recevoit un nouvel accroissement. L'Amiral Hawke avec un Escadre de sept vaisseaux de ligne, trois frégates & un senaw entra le 4 d'Avril dans les rades de la Rochelle; & le 5 il s'avança vers l'Isle d'Aix où étoient à l'ancre cinq bâtiments François & quelques frégates. A la vue des Anglois ils se laissèrent couler sur leurs cables, & se retirèrent avec quelque confusion, n'étant pas en état de leur résister. Trois des frégates réussirent à gagner la mer, mais les cinq vaisseaux de guerre s'pprochèrent de terre sur des bas-fonds où les navires Anglois auroient été en danger d'échouer, & le lendemain matin on les vit sur le côté. L'Amiral qui étoit demeuré toute la nuit à l'ancre vis-à-vis de l'isle d'Aix, fit monter d'habiles pilotes sur l'Intrépide & le Medway pour avancer la sonde à la main au montant de la marée, & reconnoître, s'il étoit possible de joindre les ennemis; mais le peu de pro-

fondeur de l'eau y mit un obstacle invincible. On voyoit les François qui jettoient en mer leurs canons, leurs gros équipages & même leur lest, pendant que des barques & des allèges envoyées de Rochefort étoient employées à porter des chaînes pour hâler ces vaisseaux au travers de la vase, aussi-tôt que la marée les auroit mis à flot. Par cette maneuvre les vaisseaux de guerre & plusieurs des bâtiments de transport réussirent à entrer dans la Charente, où ils furent mis entre Fouras & l'isle Madame, si bien entraversés qu'ils auroient été en état d'empêcher le passage aux Anglois s'ils avoient voulu le forcer. L'Intrépide, vaisseau de 64 canons de l'Escadre de l'Amiral Hawke, ayant échoué sur le banc de Boyard, où il fut obligé d'attendre la haute marée, auroit été pris par deux chaloupes Françoises armées en guerre, qui l'incommodèrent beaucoup, s'il n'avoit été secouru par le Windsor & par quelques frégates. Ceux des bâtiments François qui s'étoient réfugiés sous l'isle de Ré, prirent, à la vue des Anglois, le Corsaire le Franc-Maçon.

George II.
An. 1758.

George II. An. 1758.

Les François ne firent aucune perte dans cette tentative des ennemis; cependant elle leur fut préjudiciable en ce qu'elle empêcha l'Escadre de remplir son objet, qui étoit de transporter des munitions de toute espèce en Amérique. Quelques troupes Angloises débarquerent à l'isle d'Aix, où elles mirent le feu à tout ce qui pouvoit être combustible dans les fortifications provisionnelles auxquelles on travailloit, & ils en emmenèrent seulement sept ou huit hommes qu'ils y trouvèrent, les autres s'étant retirés à Fouras aussitôt qu'ils avoient parus.

VIII Prise du Navire François le Raisonable.

Le 29 de Mai, le Raisonable, vaisseau de guerre de 64 canons, commandé par le Chevalier de Rohan fut rencontré par une Escadre Angloise de six vaisseaux, dont le Commandant détacha le Dorsetshire pour lui donner chasse, & le suivit avec les cinq autres bâtimens. Quand le premier l'eut atteint, le combat s'engagea & dura plus de deux heures, jusqu'à ce que l'Achille étant survenu lacha sa bordée sur le Raisonable; alors M. de Rohan voyant que la perte de son bâtiment étoit

infaillible, s'il tenoit plus long-temps, prit enfin le parti de se rendre après avoir reçu cent trentre cinq coups de canon dans son bois, avoir eu sa mâture & ses maneuvres hachées, dix-huit canon de démontés, cent soixante & dix hommes tués & cent blessés, la plûpart dangereusement.

IX. Autres exploits maritimes.

Pendant que les vaisseaux de guerre Anglois remplissoient ainsi l'attente de la nation, les corsaires de leur côté ne cessoient d'infester les mers & de troubler la navigation Françoise. Le Monmouth, Capitaine Hervey attaqua & coula à fond un navire François de 40 canons qui avoit relâché à l'Isle de Malte; ce qui occasionna des plaintes très vives de la part des Maltois, à cause de cette violation de la neutralité. Environ vingt petits bâtiments François furent jettés sur les rochers de Bretagne par quelques corsaires dépendants d'une flotte de l'Amiral Anson, après un combat assés vif qu'ils eurent avec deux frégates qui escortoient les François. Au mois de Septembre, une Escadre de huit vaisseaux de guerre de la même nation, commandée par

George II An. 1758.

M. Duchaffaut, étant partie de Quebec pour revenir en Europe, rencontra dans sa traversée la flotte de M. Boscawen, qu'elle eut le bonheur d'éviter après lui avoir présenté le combat. Le Belliqueux qui fut alors séparé de l'Escadre Françoise, entra par erreur au mois de Novembre dans le canal de saint George & jetta l'ancre dans la rade nommée en Anglois Lundy-road, où il fut attaqué par le Capitaine Saumarey qui commandoit l'Antelope, & qui l'obligea de se rendre, après avoir fait tous les préparatifs d'une vigoureuse défense.

X. Excès des Corsaires Anglois contre un Ambassadeur d'Espagne.

Si les Anglois s'en étoit tenus à ces actes de bravoure, leurs ennemis en frémissant de fureur de se voir battre sur mer dans presque toutes les rencontres, auroient été forcés de convenir que la guerre quelque injuste qu'elle eût été dans son origine, autorisoit une conduite admise par les nations les plus policées ; mais un grand nombre d'entr'eux ne trouvant presque plus de butin à faire sur les François, dont les marchands n'osoient mettre de vaisseau en mer, voulurent s'en dé-

dommager en éxerçant les pirateries les plus insiignes sur les bâtiments des nations neutres. Un vaisseau Hollandois chargé des équipages & des domestiques du Marquis de Pignatelli, Ambassadeur de la Cour d'Espagne auprès du Roi de Dannemarck, fut attaqué & pris trois fois successivement par autant de corsaires Anglois, qui forcèrent les portes des chambres, fouillèrent jusqu'au fond de cale, rompirent & pillèrent les coffres & les malles de l'Ambassadeur; jettèrent son carrosse dans la mer ainsi qu'un autel, & des ornements d'Eglise qu'ils trouvèrent dans le vaisseau; insultèrent & maltraitèrent cruellement ses officiers; dépouillèrent ses domestiques; leur jettèrent au visage les Hosties qu'ils trouvèrent dans les vases sacrès; enlevèrent ses effets; s'emparèrent de ses lettres de crédit, & lui volèrent une lettre de change. On porta des plaintes de ces outrages à la Cour de Londres: ils étoient trop éclatans pour qu'elle pût refuser d'y faire attention: les *Lords* de l'Amirauté firent publier dans les Gazettes, qu'on donneroit

George II. An. 1758.

une récompense de cinq cents livres sterling à ceux qui déclareroient les coupables : quelques-uns furent découverts, & punis comme il le méritoient.

XI. Plaintes des Hollandois contre les pirateries des Anglois.

Nous ne nous arrêterons pas à détailler un grand nombre d'autres pirateries que les mêmes corsaires exerçoient impunément dans toutes les mers. Les plaintes des Hollandois à la Cour Britannique firent donner quelques ordres pour en arrêter le cours ; mais ils furent toujours sans effet. Le Gouvernement bien loin de punir des excès si contraires aux loix des nations, les autorisa bientôt en faisant déclarer de bonne prise tant en Angleterre qu'à la Jamaïque un grand nombre de navires Hollandois, sous prétexte qu'ils transportoient en Europe le produit des Colonies à sucre des François, quoique suivant les usages de la neutralité, on ne puisse condamner aucun bâtiment neutre que lorsqu'il transporte ou des troupes ou des munitions pour le service d'une des Puissances belligérantes. Ces excès devinrent tellement intolérables, que malgré l'ancienne amitié

qui subsistoit entre les deux nations, deux cents soixante & neuf des plus fameux commerçants des Provinces unies, présentèrent un mémoire aux Etats Généraux, dans lequel ils exposèrent que les violences & les injustes déprédations commises par les vaisseaux de guerre Anglois, ainsi que par leurs corsaires, tant sur les vaisseaux & effets des complaignants que sur ceux de leurs compatriotes, continuant & se multipliant de jour en jour, ainsi que les cruautés & les excès, qui montoient au plus haut dégré de Barbarie, ils se trouvoient forcés d'implorer le secours de leurs Hautes-Puissances pour qu'elles protégeassent de la maniere la plus efficace le commerce & la navigation, qui étoient les deux nerfs moteurs de la République. Ils offrirent en même temps, pour remplir des vues aussi importantes, de contribuer chacune pour sa quote-part aux frais d'un armement, & firent d'autres propositions pour augmenter considérablement la marine Hollandoise. Pendant que ces patriotes employoient tout leur crédit à animer les Etats contre une Puis-

George II. An. 1751.

ſance, qui ſous le voile de l'amitié troubloit totalement le commerce, la Princeſſe Gouvernante, fille du Monarque Anglois, faiſoit agir tout ce que la prudence & l'adreſſe d'un eſprit actif pouvoit lui inſpirer pour empêcher une rupture avec l'Angleterre. Pour détourner l'attention des Etats Généraux, elle leur préſenta le tableau le plus effrayant de la puiſſance des François, & de ce que les Hollandois avoient à redouter de leur ambition s'ils n'augmentoient leurs troupes de terre, & ne ſe préparoient à une vigoureuſe défenſe en cas d'invaſion. Il étoit aiſé de voir combien ces craintes étoient chimériques; bien loin que la France voulût ſe faire de nouveaux ennemis, elle ne cherchoit qu'à ſe retirer avec honneur d'une guerre qui annéantiſſoit preſque tout ſon commerce, & c'étoit lui ſuppoſer une inconſéquence peu vraiſemblable, que de croire qu'elle voulût encore attirer contre elle une autre Puiſſance maritime dans un temps où ſa marine étoit déja écraſée par celle des Anglois. Les Etats Généraux tinrent un juſte milieu entre les deux excès:

excès : ils se contentèrent de renouveller leurs plaintes au Ministère Britannique, & eurent la sagesse d'éviter toute rupture avec deux Puissances également redoutables pour une nation qui ne subsiste que par son commerce.

George II. An. 1758.

XII. Adresse de la Princesse Régente.

L'espérance dont on avoit flatté les négociants Hollandois de voir cesser les pirateries Angloises, n'ayant été suivie d'aucun effet, ils renouvellèrent leurs plaintes dans le cours de la même année, & firent une députation à la Princesse Régente pour lui exposer leurs griefs, & demander qu'elle donnât son agrément, à une augmentation dans la marine. Après plusieurs réponses générales & de nouvelles représentations à la Cour de Londres, le Ministre Britannique auprès des Etats Généraux fût muni de pouvoirs pour ouvrir des conférences à la Haye, & terminer cette affaire à l'amiable. Il est aisé de juger que les Anglois ne cherchant qu'à soutenir leurs conmpatriotes, eurent l'art de prolonger ces conférences sans qu'elles conduisissent à rien de décisif ; mais la Princesse réussit à em-

George II.
An. 1758.

XIV.
Incendie du navire le Pr. George.

Au mois d'Avril les Anglois perdirent le Prince-George, vaiſſeau de guerre de 80 canons, monté par le Contre-Amiral Broderik dans ſon paſſage à la Méditerannée. Le 13 vers une heure après midi, on vit paroître tout-à-coup un grand feu à l'avant de ce navire, & il s'étendit avec tant de fureur que malgré tous tous les efforts des Officiers & des hommes d'équipage pendant pluſieurs heures, les flammes ſe répandirent de plus en plus ; conſommèrent toute la partie du bâtiment qui étoit au-deſſus de l'eau, & ne ceſſèrent que lorſqu'il coula à fond vers ſix heures du ſoir. Quand on vit qu'il n'y avoit aucune eſpérance de ſauver le vaiſſeau, on mit en mer la chaloupe, & l'Amiral y deſcendit pour mettre ſa vie hors de danger ; mais la ſubordination n'ayant plus lieu dans une attente auſſi terrible que celle de périr par les flammes, les Matelots s'y jettèrent en ſi grand nombre qu'elle fût renverſée en mer. L'Amiral qui avoit prévu cet accident inévitable, s'étoit dépouillé de ſes habits : il s'abandonna à la merci des flots ; &

après avoir nagé pendant une heure, il fut reçu dans la chaloupe d'un vaiſſeau Marchand. Le Capitaine Payton, Commandant en ſecond, demeura ſur le Pont auſſi long-temps qu'il lui fut poſſible d'y tenir; deſcendit par l'échelle de poupe, & eut le bonheur de gagner une barque qui appartenoit à la chaloupe l'Alderney. On ne peut exprimer cette ſcene d'horreur où l'on n'entendoit au milieu des tourbillons de fumée que le bruit cauſé par les flammes, joint aux cris, aux éxécrations, aux blaſphêmes, aux hurlements de ceux qui périſſoient, & que le déſeſpoir jettoit dans d'horribles tranſports de frénézie. La plupart préférant de mourir dans les eaux, ſe précipiterent dans la mer, & il y en eut environ trois cents qui furent ſauvés par les chaloupes des autres bâtimens qui accompagnoient le Contre-Amiral; mais le ſurplus des huits cents hommes qui compoſoient l'équipage, périrent tous ou dans le feu ou dans les vagues.

George II. An. 1758.

XV. Promotion dans la marine Angloiſe.

Au commencement de cette année, on fit une promotion dans la marine Angloiſe. Mrs. Knowles,

George II. An. 1758.

Forbes & Boſcawen furent nommés Amiraux : Mrs. Harriſon & Cotes eurent le rang de Vice-Amiraux de l'Eſcadre bleue : Mrs. Watſon & Pocoke eurent le même rang pour l'Eſcadre rouge : le Lord Pawlet fut nommé Contre-Amiral de la même Eſcadre : Mrs. Townshend & Holbourne furent faits Vice-Amiraux de l'Eſcadre blanche, & le Chevalier Hardi en fut nommé Contre-Amiral.

XVI. Le Duc de Marlborough eſt chargé d'une expédition ſur les côtes de France.

Les entrepriſes que les Anglois avoient formées juſqu'alors contre les côtes de France n'ayant été ſuivies d'aucun ſuccès, ils réſolurent cette année de faire de nouvelles tentatives, & équipèrent un formidable armement qu'on deſtina à cette expédition. Il fut partagé en deux Eſcadres ; l'une de neuf gros vaiſſeaux de guerre fut miſe ſous le commandement du Lord Anſon & de Sir Edouard Hawke : l'autre composée de quatre vaiſſeaux de ligne, de ſept frégates, de ſix chaloupes armées en guerre, de deux galiotes à bombes, d'un grand nombre de bâtiments légers & de cent bâtiments de tranſport, fut miſe ſous les ordres du chef

l'Escadre Howe, qui avoit déja commandé dans la dernière expédition. George II. An. 1758.
Le plan de la descente, ayant été adopté par le Ministère, un corps de troupes, composé de seize régiments, de neuf compagnies de Cavalerie légère & de six mille hommes de soldats de marine fut embarqué sous les ordres du Duc de Marlborough. Ce Seigneur quoique très brave n'avoit pas hérité de tout le génie militaire de son ayeul de même nom, mais il le surpassoit de beaucoup pour les vertus sociales; étoit généreux jusqu'à la profusion, doux & compatissant peut-être jusqu'à l'excès. Il fut aidé dans cette expédition par les conseils du Lord George Sackeville, fils du Duc de Dorset, qui avoit donné des preuves de son génie & de son application dans toutes les occasions où il avoit été employé, & qui fut alors chargé de commander en second. Ces troupes campèrent quelque temps dans l'Isle de Wight: on les embarqua à la fin de Mai; & au commencement de Juin, les deux Escadres mirent à la voile pour les côtes de Bretagne, aux acclamations

George II. An. 1757.

des Anglois, qui par leurs cris de joie marquoient la plus grande espérance de ne les voir revenir que couvertes de gloire & après plusieurs conquêtes.

XVII. Il fait une descente dans la Baie de Cancale & se rembarque.

Aussi-tôt que les Escadres furent en mer, le Lord Anson établit sa croisière dans la baie de Biscaye, pour veiller sur les mouvements des vaisseaux ennemis & troubler leur navigation. Le chef d'Escadre Howe avec les troupes de terre, dirigea son cours vers Saint-Malo, ville très commerçante de Bretagne, contre laquelle il paroît que les Anglois avoient particuliérement porté leurs vues. Elle étoit trop bien fortifiée pour qu'ils pussent l'insulter par mer avec quelque apparence de réussite; aussi après avoir paru devant la place, ils résolurent de faire une descente dans le voisinage. Les vents contraires retardèrent de quelques jours les opérations; enfin l'Escadre arriva dans la baie de Cancale, environ deux lieues à l'est de Saint-Malo; & M. Howe après avoir éteint le feu d'une petite batterie que les François avoient élevée sur le rivage, fit descendre les troupes de ter-

re, qui débarquèrent ſans oppoſition le ſix de Juin. Le Duc de Marlborough ſe mit auſſi-tôt en marche vers Saint Servant, fauxbourg ſéparé de Saint-Malo, par une anſe, où il détruiſit une grande quantité de munitions navales, un vaiſſeau de guerre de 50 canons, un de 36, pluſieurs corſaires, & environ quatre-vingt petits bâtiments de toute ſorte; qui furent réduits en cendres preſque ſous le canon de la place. Pendant cette dévaſtation le Duc apprit que les François s'aſſembloient de toutes parts pour le venir attaquer, ce qui l'obligea de retourner à Cancale; & M. Howe ayant tenu en état toutes les barques & les bâtiments de tranſport, les troupes remontèrent ſur la flotte avec la plus grande diligence. Le Commandant avoit pris toutes les précautions convenables pour empêcher le déſordre, & avoit même défendu aux ſoldats de piller les maiſons que les habitants avoient abandonnées; mais il eſt preſque impoſſible en pareille circonſtance de contenir des troupes licentieuſes, telles que ſont particuliérement cel-

George II. An. 1758.

les de marine. Plusieurs maisons furent pillées, & il y eut diverses cruautés éxercées contre les Habitants, dont le Duc fut tellement irrité, qu'il fit punir sévèrement plusieurs des coupables. Le jour même de la descente, il fit répandre un manifeste adressé au peuple de Bretagne, dans lequel il déclaroit que son intention n'étoit pas de faire la guerre aux habitants, excepté à ceux qu'il trouveroit en armes : que les autres pourroient demeurer dans leurs maisons, en payant seulement les taxes & droits qu'ils avoient coutume de payer au Roi de France : qu'il ne leur demanderoit que ce qui seroit absolument nécessaire pour la subsistance de son armée, & que toutes les provisions qu'on apporteroit au camp seroient payées argent comptant. Il déclara en même temps qu'il détruiroit par le fer & par le feu les maisons qu'il trouveroit abandonnées; ce qu'il notifia également dans une lettre qu'il écrivit aux Magistrats de Saint-Malo, pour qu'ils la communiquassent à ceux qui s'étoient retirés dans cette ville, afin d'éviter de payer

ſes contributions. Cette déclaration & ces menaces furent également ſans effet par la promptitude du rembarquement des troupes Angloiſes, qui ne leur laiſſa pas le temps de les mettre à exécution.

George II. An. 1758.

XVIII. Il paroît devant le Havre-de-Grace.

L'Eſcadre Britannique ayant été retenue quelques jours dans la baie de Cancale par les vents contraires, le Général profita de ce temps pour envoyer quelques Ingénieurs reconnoître Granville, où il vouloit faire une autre deſcente; mais après leur rapport ce projet fut abandonné. L'Eſcadre ſe remit en mer, & fut battue pendant pluſieurs jours du fort temps; mais le vent s'étant tenu nord, elle fit voile vers le Havre-de-Grace; & quand on fut devant cette place on mit en état les barques plates dans l'intention d'un nouveau débarquement. Le vent augmentant de plus en plus, le ſoir du jour qu'on avoit deſtiné pour cet exploit, on fut obligé de rembarquer les bateaux, & d'éloigner de terre les bâtiments, dans la crainte qu'ils n'y fuſſent jettés par la violence du vent qui y portoit. Le lendemain le temps fut plus mo-

George II. An. 1758.

déré, & l'on reprit le même projet : mais le Duc de Marlborough étant descendu dans une barque découverte pour examiner la côte, accompagné du Contre-Amiral, le résultat de cet examen fut de remonter dans les vaisseaux & d'abandonner cette entreprise.

XIX. Il retourne en Angleterre.

Le peu de réussite de ces différentes tentatives ne put décourager le Général : il fit porter contre le vent jusques devant Cherbourg, & l'Escadre jetta l'ancre à quelque distance de cette ville. Les soldats ayant été mis dans les bâtiments de transport, essuyèrent le feu de six batteries des François disposés à les bien recevoir, & un gros corps de troupes parut sous les armes prêtes à leur disputer la descente. Cependant le Duc résolut de faire attaquer la nuit suivante par le premier Régiment des Gardes les forts nommés de Querqueville, Hommet & la Galette. La force du vent mit un nouvel obstacle à cette entreprise, & l'on résolut le lendemain de faire une descente générale couverte du feu des vaisseaux : mais le fort temps augmentant de plus en plus, & le vent

portant directement au rivage, tous les bâtiments se seroient trouvés dans le plus grand danger d'y être jettés, & les bateaux de transport qui se heurtoient les uns les autres couroient risque d'être submergés avec les hommes qui les montoient. Enfin les provisions étant presque épuisées & le foin pour les chevaux totalement consommé, les Commandants résolurent de remettre la descente à un temps plus favorable. L'Escadre regagna la haute mer, dirigea son cours à l'Isle de Wight & jetta l'ancre à Sainte Hélène, le lendemain 31 de Juin.

XX. Les Anglois se préparent à faire une nouvelle expédition.

La nation Britannique attribua plus au mauvais temps qu'à la faute ou à la négligence des Commandants le peu de réussite de cette entreprise. Elle en retira cependant quelques avantages par la perte que souffrit la marine Françoise ; mais ils ne dédommagèrent nullement l'Angleterre des frais immenses d'armement qu'elle avoit occasionnés. Ses troupes ne demeurèrent pas long-temps dans l'inaction : on les débarqua dans l'Isle de Wight, & l'on en détacha une brigade qui alla joindre un corps

George II. An. 1758.

de troupes dont le Gouvernement avoit résolu d'augmenter l'armée du Prince Ferdinand en Allemagne. Le Duc de Marlborough, & le Lord George Sackeville furent chargés de conduire ce corps au continent ; & le commandement des expéditions maritimes passa au Lieutenant-Général Bligh, ancien Officier très expérimenté, & qui servoit depuis longtemps avec réputation. Son Altesse Royale le Prince Edouard, depuis Duc d'York monta en qualité de volontaire sur l'Escadre du Contre-Amiral Howe, pour y apprendre le service de mer.

XXI. Ils font une descente en Normandie.

Le reste des troupes de la première expédition ayant été rembarquées, l'Escadre mit à la voile de Saint-Hélène le 1 d'Août : elle fut retardée quelques jours par le calme & les vents contraires, & jetta l'ancre le 7 dans la baie de Cherbourg. Les François étoient retranchés au dedans d'une ligne qui s'étendoit à plus d'une lieue de distance sur la côte depuis le fort d'Ecœurdeville à l'ouest de Cherbourg, & étoit garnie d'artillerie de distance en distance. Quoique leurs troupes ne

fussent composées que des deux régiments de Clare & d'Horion, les soldats marquoient la plus grande ardeur de combatre les Anglois ; mais le Comte de Raymond, qui les commandoit, ne voulut pas les exposer à une défaite certaine ; & il résolut de les reserver pour défendre Valogne, si les ennemis tournoient de ce côté. Ils commencèrent à envoyer près de la ville une galiote qui y jetta quelques bombes pour amuser les François, & leur faire perdre de vue le lieu du débarquement que le Général avoit résolu de faire du côté de Querqueville qui est le fort le plus à l'ouest dans la baie. Une autre galiote, qu'il fit avancer prés du rivage, fit un effet étonnant non-seulement par les bombes, mais encore par les balles à feu qu'elle jettoit à une grande distance dans le retranchement, & qui en crevant répandoient de toutes parts des balles de fusil dont elles étoient remplies. Pendant que l'effet de ces galiotes tenoit les François en suspens, les grenadiers Anglois & le régiment des Gardes s'avancèrent dans des bateaux plats, & firent leur débar-

George II. An. 1758.

quement sans aucune opposition dans une anse, où l'on craignoit d'autant moins qu'ils n'effectuassent leur descente, que les matelots même du pays n'y abordent que lorsqu'ils y sont forcés par la nécessité, à cause des rochers qui l'environnent & qu'il est très difficile d'éviter. Les Anglois s'y formèrent dans un petit terrein ouvert avec un parapet naturel au front, un chemin creux & un village à la droite, & un terrein coupé de haies à la gauche, où étoient aussi plusieurs vergers, & d'où les François s'avancèrent pour les attaquer. Les Anglois passèrent le parapet pour marcher aux ennemis, & l'on se fusilia vivement pendant quelque temps de part & d'autre; mais les François firent tout-à-coup un mouvement sur la gauche, & prirent poste sur une hauteur, d'où ils escarmouchèrent avec les postes des Anglois. Le soir ils se retirèrent sans avoir pu empêcher le débarquement du reste de l'Infanterie, & gagnèrent Valogne, après que M. de Raymond eut fait enclouer le canon de Cherbourg. La Cavalerie n'étant pas encore débarquée, le Général Bligh

campa cette nuit au village d'Erville, & le lendemain même, il apprit que le fort de Querqueville étoit abandonné; ce qui le détermina à faire marcher ses troupes sur deux colomnes vers Cherbourg, pendant qu'un parti avancé s'emparoit de Querqueville où il n'y avoit plus aucunes troupes Françoises, non plus que dans le retranchement du rivage.

XXII. Ils s'emparent de Cherbourg & l'abandonnent.

Les troupes Britanniques en arrivant à Cherbourg, en trouvèrent les portes ouvertes, & y entrèrent sans aucune opposition. Les Habitants ranimés par un manifeste que le Général avoit fait publier, & par lequel il leur promettoit toute sûreté & protection, n'avoient point quitté leurs maisons. Ils y reçurent les Anglois avec l'air ouvert & la politesse naturelle à la nation Françoise; mais ils n'éprouvèrent que la plus cruelle ingratitude de la part de ces nouveaux hôtes. Le campement s'étoit fait sans ordre; la discipline ne fut point observée, & les soldats eurent toute liberté de se livrer aux excès & à la débauche. La nuit qui précéda leur introduction dans la

George II.
An. 1758.

ville, ils ſe répandirent de toutes parts dans les campagnes, où ils commirent les plus grands déſordres; & par le peu d'attention qu'eurent les Officiers à placer des gardes dans les rues & aux avenues de Cherbourg, cette ville fut expoſée à toutes les horreurs du pillage & de la brutalité des troupes Angloiſes: cependant auſſi-tôt que le Général en fut inſtruit, il donna des ordres pour arrêter le mal qu'il lui auroit été aiſé de prévenir. Les Anglois ſatisfaits de la conquête de cette place abandonnée par ſes défenſeurs, y demeurèrent le temps néceſſaire à la démolition des fortifications & du baſſin; eurent quelques eſcarmouches avec des partis François; & voyant qu'ils couroient riſque d'y être attaqués, s'ils y reſtoient trop long-temps, ils ſe rembarquèrent le 16 d'Août au fort la Galette, & quittèrent cette ville après avoir éxigé cinquante-neuf mille livres de contributions, brûlé trente navires marchands, & emporté quarante-ſix canons, deux mortiers & les cloches de l'Egliſe.

Après cette expédition, l'Escadre remit à la voile, & jetta l'ancre dans la rade de Weymouth. Deux jours après elle se remit en mer, & fit cours au Sud; mais le vent contraire l'obligea de revenir au même ancrage. Cependant les Anglois firent une nouvelle tentative qui eut plus de succès: ils se remirent en mer avec assez de difficulté; & le 4 de Septembre ils jettèrent l'ancre dans *la baie* de Saint-Lunaire, deux lieues à l'Ouest de saint-Malo. On rangea les chaloupes & les quaiches ou galiotes le long du rivage, pour couvrir la descente; & les troupes débarquèrent sur un terrein découvert sans rencontrer aucun obstacle. Le Général envoya un détachement de Grenadiers au Port de Saint-Briac, au-dessus de Saint-Malo, où ils détruisirent quinze petits bâtiments; mais la ville leur parut si bien défendue qu'ils la jugèrent totalement hors d'insulte, soit du côté de terre, soit du côté de la mer. L'embouchure de la rivière qui en forme le bassin, a deux tiers de lieue de largeur dans l'endroit le plus étroit; ce qui met la place hors de danger contre les

George II. An. 1758.

XXIII. Ils font une nouvelle descente près de Saint-Malo.

George II. An. 1758.
batteries qu'on pourroit élever sur le rivage opposé ; & l'entrée en est tellement défendue par des forts & par une nombreuse artillerie, qu'il n'y avoit nulle apparence que les vaisseaux de guerre pussent les réduire au silence dans un canal aussi difficile. Outre cinquante pièces de canon placées sur les forts & les batteries, les François en avoient monté quarante autres pieces dans la partie occidentale de la ville, & le bassin étoit défendu par sept frégates ou autres bâtiments armés en guerre, dont les canons auroient foudroyé toutes les batteries qu'on auroit pu élever sur le rivage, & auroient également écrasé les vaisseaux qui seroient entrés par le canal ordinaire. Ces raisons étoient plus que suffisantes pour faire échouer l'entreprise projetée contre Saint-Malo ; mais le Général Bligh honteux de se rembarquer comme ceux qui l'avoient précédé dans ces expéditions, sans causer aucun dommage important aux François, résolu de pénétrer dans le pays. Il dirigea ses mouvements de façon à être toujours protégé par

la flotte, qui avoit quitté la baie de Saint-Lunaire, où l'ancrage n'étoit pas bien sûr, & étoit venue se mettre à l'ancre dans celle de Saint-Cast environ trois lieues à l'Ouest de la ville.

George II. An. 1758.

XXIV. Ils se retirent près de Saint-Cast.

Le 8 de Septembre M. Bligh avec sa petite armée se mit en marche pour le Guildo, éloigné de trois lieues de Saint-Malo ; & il y arriva le soir même. Le lendemain il traversa dans le temps de la basse marée un petit bras de mer ou anse, & ses troupes furent très-incommodées par les paysans qui tiroient sur elles des buissons & des maisons du voisinage. Le Général leur fit dire par un prêtre que s'il ne cessoient de tirer il feroit réduire en cendres leurs maisons ; ce qui fut éxécuté aussi-tôt que ses troupes eurent formé leur camp, environ à deux tiers de lieue au-delà de l'anse. Le lendemain il marcha au village de Matignon, où après quelques escarmouches assez vives il apperçut les piquets des François rangés en bon ordre, au nombre de deux bataillons. Ils reçurent le feu de quelques pièces de campagne des Anglois ;

George II. An. 1758.

eussent reçu les hommes pour les conduire à bord indistinctement ; mais plusieurs vaisseaux étoient à l'ancre à une distance considérable ; chaque barque eut ordre de conduire les soldats au même vaisseau d'où chaque corps étoit descendu, & cette éxactitude si déplacée en pareille circonstance leur fit perdre un temps très précieux. Les petits bâtiments & les quaiches à bombes furent amenés près du rivage pour couvrir l'embarquement ; un grand nombre d'Officiers de marine furent mis à terre pour régler le service des barques, & maintenir le bon ordre ; mais malgré toute leur attention & toute leur autorité, plusieurs des barques furent employées à d'autres usages qu'à transporter les soldats. Nous tirons cette remarque des mémoires Anglois, ce qui nous fait juger qu'on se servit de ces barques pour emporter quelque butin fait peut-être par les Officiers mêmes ; & toutes ces raisons, jointes à l'activité des François, contribuèrent à la défaite des Anglois que nous allons continuer à rapporter suivant leur propre recit.

Les

Les troupes Britanniques avoit eu quelques légères escarmouches pendant leur marche ; mais les François ne firent paroître aucun corps considérable jusqu'à ce que le rembarquement fut commencé. Alors ils prirent possession d'une éminence où étoit un moulin-à-vent, & y élevèrent en un instant une batterie de dix canons & de huit mortiers, qui firent le plus grand effet sur les soldats Anglois qui bordoient le rivage, & sur les barques qui les conduisoient à leurs vaisseaux. Les François se mirent en marche en cotoyant la hauteur, couverte en partie par un chemin creux qu'ils suivirent, dans l'intention de gagner un bois, où ils auroient pu se former, & s'étendre le long du front des Anglois, en s'avançant à l'abri des dunes de sable ; mais dans la descente ils se trouvèrent exposés à un feu terrible des canons, & des mortiers des bâtiments, ainsi que de l'artillerie dont tous les huniers étoient garnis ; ce qui occasionna quelque désordre parmi les troupes Françoises. Leur ligne de marche parut quelque temps comme en suspens

George II. An. 1758.

XXVI. Les François attaquent leur arière-garde.

George II. An. 1758.

pens; ensuite elle tourna tout-à-coup sur la gauche, & s'avança par un autre chemin creux, d'où elle vint brusquement à l'attaque. Quoique la plus grande partie des troupes Angloises fût embarquée, leur arrière-garde, composée de tous les grenadiers & de la moitié du premier régiment des Gardes, demeura sur le rivage, au nombre de quinze cents hommes, commandés par le Major général Drury. Cet Officier, voyant avancer les ennemis, forma ses troupes en grandes divisions, & les mit en marche derrière une rampe de sable, pour charger les François avant qu'ils pussent se former dans la plaine. Si les Anglois avoient suivi cette disposition dans le temps où elle fut conseillée au Major Drury, avant que leurs ennemis fussent dégagés du chemin creux, ils auroient peut-être réussi à les mettre en désordre; mais ayant trop attendu, les François eurent le temps de s'étendre sur un front formidable, sans qu'il restât aux Anglois aucune espérance de pouvoir tenir contre la supériorité du nombre. Ils avoient encore la ressource, au lieu d'entre-

prendre un combat auſſi inégal, de ſe retirer ſur le rivage, derrière un rocher qui étoit à leur gauche, où leur flanc droit auroit été couvert par le retranchement; & les François n'auroient pu les pourſuivre, ſans être expoſés à tout le feu des vaiſſeaux, qui les auroit exceſſivement incommodés. Cet expédient fut encore propoſé à M. Drury; mais il n'y fit nulle attention, & parut n'être plus guidé que par un eſprit de vertige & de déſeſpoir.

George II
An. 1758.

XXVII.
Elle eſt entièrement défaite.

Les Anglois s'étant formés en ligne dans un terrein inégal, commencèrent le combat par un feu irrégulier de la droite à la gauche: les François y répondirent; & tout-à-coup la frayeur s'empara des troupes Angloiſes, quoiqu'elles fuſſent ſans contredit des meilleures de la Grande-Bretagne. Se voyant preſque enveloppées; les Officiers tombant morts à leurs têtes, il ne leur reſte plus d'eſpérance de la retraite; le courage les abandonne, la terreur ſe répand dans tous les rangs; elles s'ébranlent; ſont rompues; & en moins de ſix minutes elles tournent le dos dans le plus grand déſordre.

Les François, qui voient leur victoire assurée, pénêtrent au milieu des bataillons ouverts, les enfoncent à coups de bayonnettes & en font un carnage horrible. Le Général Drury dangereusement blessé, s'élance dans la mer avec l'espérance de gagner la barque ; mais il devient bientôt le jouet des vagues & périt dans l'élément qu'il avoit pris pour refuge. Officiers & soldats, presque tous suivent un exemple aussi funeste, & éprouvent le même sort. Quelques-uns réussissent en nageant à gagner les barques qui s'avancent pour les recevoir, exposées à tout le feu de l'artillerie Françoise qui en submerge plusieurs, dans le temps où les malheureux soldats se croient échapés au danger qui les poursuit ; d'autres suivis par leurs fiers ennemis, qui se mêlent avec eux au milieu des flots, teignent la mer du sang qui coule de leurs blessures, & perdent la vie, partie par les armes tranchantes des François, partie par le feu de leur mousqueterie, & partie sont engloutis sous les ondes. Cependant un petit corps de ces troupes

belliqueuses résiste au torrent de leurs compagnons qui les entraînent vers la mer ; gagnent le rocher dont nous avons parlé ; font volte face ; soutiennent l'attaque d'une multitude de François ; épuisent toutes leurs munitions, & terminent une défense aussi glorieuse en se rendant à discrétion. Les bombes, les canons, les feux d'artifice que vomissent ces funestes instrumens, inventés pour la destruction des hommes, répandent la mort de toutes parts, & semblent augmenter la fureur des François : mais aussi-tôt que par un signal donné des vaisseaux, le chef d'Escadre fait cesser le feu de son artillerie, nos troupes par un exemple presque incroyable d'humanité & de discipline, paroissent transformées en d'autres hommes. Leurs mains déja levées pour frapper de nouveaux coups, abandonnent leurs armes ensanglantées, & s'étendent vers les Anglois, qu'ils ne regardent plus que comme des frères qu'ils doivent secourir ; la fureur se change en compassion, & les vaincus volent entre leurs bras pour y éprouver la protection la plus généreuse. Clé-

George II. An. 1758.

leur propre corps s'il eſt néceſſaire; montreront les gués, les ponts, les chemins, les paſſages & les défilés: enfin ſi l'on ſait les ménager convenablement, on pourra en retirer des avantages infiniment plus importants par les avis qu'on en recevra, dans les occaſions intéreſſantes.

XXIX. Sur les deſcentes en particulier.

Si le Général n'apporte les plus grands ſoins à entretenir la diſcipline, & à réprimer les diſpoſitions licentieuſes des troupes, ces invaſions ſont toujours infructueuſes, & à la honte de la nation. Elles ſe changent en des eſpèces de piraterie; & les ſoldats qu'on y emploie ſe débauchent par la nature même du ſervice. On les met en foule dans des bâtiments de tranſport, où il eſt impoſſible de leur faire obſerver les petits détails de la diſcipline militaire, quoique la régularité & la bonté du ſervice dépendent particulièrement de cette éxactitude. Ils deviennent négligents & pareſſeux; n'ont aucune attention à la propreté de leurs armes & de leurs habits, & perdent l'habitude de remplir leurs devoirs. On les place confuſément dans les vaiſſeaux & dans les bar-

ques ; les descentes & les rembarquements se font d'une manière tumultueuse & en désordre ; ils s'accoutument à se retirer aux premières nouvelles de l'approche des ennemis, & à chercher leur sûreté sur un autre élément : de petits partis qui vont au pillage sont souvent obligés de prendre la fuite devant des paysans sans armes ; leur devoir dans ces excurtions consiste dans la partie la plus déshonorable du service militaire, c'est-à-dire, dans le massacre, le ravage & la destruction. Ils cèdent bientôt à la tentation de piller, & s'habituent à la rapine ; se livrent à l'intempérance, aux querelles & à l'ivresse ; commettent un nombre infini d'excès ; & quand ils voient l'ennemi, ils se jettent précipitamment dans les barques avec leur butin. La dignité du service est avilie ; les soldats perdent tout sentiment d'honneur & toute honte ; cessent d'être retenus par les loix militaires, & s'écartent bientôt du respect qu'ils doivent à leurs Officiers : enfin ils deviennent semblables à des boucanniers qui ne reconnoissent aucunes loix. L'oubli des

George II. An. 1758.

George II. An. 1758.

mœurs & de la diſcipline dégénèrent bientôt en une confuſion totale, preſque toujours ſuivie du deshonneur & de la défaite des troupes. Tout l'avantage qu'on peut retirer de ces ſortes d'invaſions peut à peine balancer les maux qu'elles occaſionnent, & dédommager des dépenſes exceſſives où elles jettent la nation par les frais d'armement. Il eſt vrai que ces deſcentes obligent les Puiſſances ennemies à employer un grand nombre de troupes pour la défenſe de leurs places maritimes; qu'elles ruinent leur commerce; aſſurent la navigation de la nation qui les éxécute, & mettent ſes côtes en ſûreté contre toute invaſion; mais avec une bonne marine, on remplit les mêmes objets plus efficacement & à moins de frais. Il peut cependant arriver quelquefois qu'on ait recours à ces invaſions paſſagères; mais alors les Commandants, qui y ſont employés, doivent obſerver qu'il ne faut jamais haſarder une deſcente en pays ennemi ſans avoir pris toutes les précautions néceſſaires pour ſe procurer une retraite; qu'ils doivent faire obſerver la diſcipline

la plus sévère pendant toutes les opérations de la campagne; qu'un Général ne doit faire son débarquement qu'après avoir formé un plan bien concerté, ni commencer ses opérations militaires sans avoir en vue quelque objet immédiat: que pour le rembarquement; il faut choisir un rivage découvert, où l'on puisse voir les approches des ennemis, & où les troupes soient protégées par le feu des vaisseaux. Aucunes de ces précautions ne furent prises dans la descente dont nous venons de parler: le Général ne devoit pas demeurer à terre après avoir vu l'impossibilité de rien entreprendre contre Saint-Malo; & il pénètra dans le pays, sans avoir en vue aucun objet fixe: il marqua peu d'intelligence ou une présomption excessive en négligeant de profiter des avis qu'il avoit reçus, en avertissant par le bruit des tambours, au milieu de la nuit, un ennemi double en force, des mouvemens qu'il alloit faire, en employant près de sept heures à une marche d'environ une lieue; enfin en faisant rembarquer ses troupes dans un endroit où il

GEORGE II. 1758.

n'avoit fait aucuns préparatifs, ni pris aucunes des mesures nécessaires pour les mettre à couvert & les défendre contre les attaques des François.

XXX. L'Escadre retourne en Angleterre.

Après l'affaire de Saint-Cast, il y eut quelques messages de politesse réciproque entre le Duc d'Aiguillon & les Commandants Anglois : le Général François leur envoya la liste des prisonniers, au nombre desquels étoient quatre Capitaines de la marine, & il les fit assurer que les blessés recevroient tous les secours que leur état éxigeoit; ensuite le chef d'Escadre Howe retourna avec ses vaisseaux à Spithéad, où l'on fit débarquer les troupes. Autant les Anglois avoient marqué de joie au petit avantage de Cherbourg, autant furent-ils plongés dans la tristesse & dans l'abattement pour la défaite de leur arrière-garde à Saint-Cast. Pour donner plus d'éclat à cet avantage, le Général Britannique avoit fait exposer dans Hyde-park à la vue du public vingt & une pieces de canon qu'il avoit enlevées de Cherbourh, & elles furent conduites en triompe jusqu'à la tour de Londres, au mi-

lieu des acclamations de la populace. C'est ainsi qu'on en impose souvent aux peuples sur les plus légers succès ; on les qualifie de victoires éclatantes, & un ministère adroit se sert de ces moyens pour gouverner une multitude imprudente & capricieuse, & pour lui faire supporter avec joie ou au moins avec patience le fardeau des taxes que la guerre oblige de lui imposer.

George II. An. 1758.

XXXI. Les Anglois arrivent à l'Isle de Cap-Breton.

Si les armes des Anglois eurent peu de succès sur les côtes de France dans le cours de cette année, ils en furent amplement dédommagés par la campagne glorieuse qu'ils firent en Amérique. L'anéantissement des colonies Françoises ; & la ruine du commerce de cette nation dans cette partie du monde, étoient les principaux objets qu'ils avoient eu en vue dès le commencement de la guerre, & ils avoient porté particulièrement leurs forces de ce côté. Le Gouvernement Britannique n'avoit épargné ni soins, ni dépenses pour former une marine redoutable, contre laquelle toute celle des François ne pouvoit tenir ; sur-tout en la sépa-

George II. An. 1758.

rant en petites Escadres comme on avoit fait jusqu'alors, au lieu de former des flottes nombreuses qui auroient pu disputer l'empire de la mer à ces fiers insulaires. Outre les troupes distribuées sur les flottes & les Escadres Britanniques, le Gouvernement avoit fait rassembler pour la guerre d'Amérique environ cinquante mille hommes, dont il y en avoit 22 mille de troupes réglées. Le Comte de Loudon étant revenu en Angleterre, le commandement passa au Major-Général Abercrombie, qui partagea ses forces en trois corps pour les pouvoir porter de différents côtés. Il destina douze mille hommes pour le siège de Louisbourg; s'en réserva environ seize mille pour une expédition à la pointe de la Chevelure sur le lac Champlain; en donna huit mille au Brigadier-Général Forbes, qu'il chargea de faire la conquête du fort du Quesne près de l'Ohio, & laissa une forte garnison à Annapolis dans la nouvelle Ecosse. Le principal objet étoit la réduction de Louisbourg & de l'Isle de Cap-Breton; aussi le Général en fit les dispositions avec la plus grande dili-

gence. Le Major - Général Amherst ayant été joint par l'Amiral Boscawen avec les flottes & les forces qu'il amenoit d'Angleterre, tout l'armement, composé de cent cinquante-sept voiles, partit du port d'Hallifax dans la nouvelle Ecosse le 28 de Mai; & le 2 de Juin, une partie des bâtiments de transport jetta l'ancre dans la baie de Gabarus, environ sept milles à l'Ouest de Louisbourg. La garnison de cette place, commandée par le Chevalier de Drucour, consistoit en deux mille cinq cents hommes de troupes réglées, avec trois cents hommes de milice bourgeoise, & elle fut renforcée vers la fin du siège par trois cents cinquante Canadiens, y compris soixante Indiens. Il y avoit dans le port six vaisseaux de ligne & cinq frégates; mais les François en coulèrent trois à fond pour en rendre l'entrée inaccessible aux Anglois. On est obligé de dire à la honte de ceux qui étoient chargés de l'entretien des fortifications de Louisbourg, qu'ils les avoient laissé presque tomber en ruine. La plus grande partie étoit écroulée dans le chemin couvert;

George II.
An. 1758.

George II. An. 1758.

plusieurs bastions étoient tellement exposés, faute d'avoir reparé les ouvrages extérieurs, qu'on pouvoit les enfiler avec la plus grande facilité; & il n'y avoit aucune partie de la ville qui ne fût exposée à la canonade & au bombardement. Le Gouverneur avoit pris toutes les précautions possibles pour empêcher le débarquement des Anglois; il avoit établi une chaîne de postes qui s'étendoient deux lieues & demie sur le rivage, où il avoit fait faire des retranchements & élevé des batteries; mais il se trouvoit entre ces postes quelques endroits qui n'avoient pas la même force, & les Anglois en choisirent un pour effectuer leur descente.

XXXII. Ils y font une descente.

Quand toutes les dispositions eurent été faites pour le débarquement, ce qui dura jusqu'au 8, à cause du fort temps & des brises, qui empêchoient d'approcher du rivage; un détachement partagé dans plusieurs chaloupes, passa devant l'entrée du port, du côté de Lorembec pour attirer l'attention des François dans cette partie, pendant qu'on feroit la descente réelle de l'autre cô-

té de la ville. Les troupes avoient été mises avant le point du jour en différentes barques sous trois divisions ; & plusieurs chaloupes & frégates ayant pris poste le long du rivage de la baie de Gabarus, elles commencèrent à le nettoyer avec leur artillerie, dont le feu ne dura qu'environ un quart d'heure. Les barques, qui portoient la division de la gauche s'avancèrent ensuite vers la terre sous le commandement du Brigadier-Général Wolfe, excellent Officier, qui donna depuis des preuves éclatantes de son génie militaire. En même temps, les deux autres divisions, commandées par les Brigadiers Whitmore & Laurence parurent également disposées à débarquer pour partager l'attention des ennemis. La brise étoit encore si violente que plusieurs barques en furent submergées ; mais malgré cet obstacle, & le feu continuel des François, qui ne cessoient de faire agir leur canon & leur mousqueterie de toutes les batteries, M. Wolfe suivit ces premières dispositions avec autant d'activité que de constance. Les soldats

George II. An. 1758.

Anglois sautèrent dans l'eau, aussitôt qu'ils purent y avoir le pied ferme, gagnèrent le rivage, & attaquèrent les ennemis avec tant d'ardeur & de succès qu'en peu de minutes ils les forcèrent de céder à leur supériorité, & d'abandonner leurs retranchements & leur artillerie. Les autres divisions débarquèrent de même; on descendit le canon & les munitions nécessaires; & l'on fit toutes les dispositions pour investir la place en forme. L'inclémence du temps, la force de la brise & la nature du terrein qui est très marécageux retardèrent de beaucoup le débarquement des tentes, de l'artillerie & des autres ustenciles nécessaires; ce qui empêcha de pousser les opérations du siège avec autant de vicacité qu'on auroit pu le faire sans ces divers obstacles. M. Amherst fit ses approches avec la plus grande circonspection, & assura son camp par des redoutes & des épaulements contre les entreprises des Canadiens, qu'on croyoit être en grand nombre dans l'isle, & contre le feu des bâtiments François,

qui ſans cette-précaution auroient pu cauſer beaucoup de dommage aux aſſiégeants.

XXXIII. Ils détruiſent les vaiſſeaux Franç. qu'ils trouvent dans le port.

Le Gouverneur de Louisbourg fit détruire la grande batterie, qui étoit détachée du corps de la place; rappella ſes poſtes avancés, & ſe prépara à faire une vigoureuſe défenſe. Il eut le plus grand ſoin à entretenir un feu continuel des batteries de la ville, qui fut ſecondé par celui de l'iſle, ainſi que par l'artillerie des vaiſſeaux, & il fit auſſi pluſieurs ſorties; mais la foibleſſe de ſa garniſon les rendit de très peu d'effet. M. Wolfe avec un fort détachement fit le tour de la partie ſeptentrionale du port, prit poſſeſſion de la pointe nommée Lighthouſe, & y éleva pluſieurs batteries contre les vaiſſeaux, & les fortifications de l'iſle, dont le feu fut promptement éteint. Le 19 l'Echo, frégate Françoiſe, qui avoit réuſſi à ſortir du port, fut priſe par les bâtiments Anglois; & l'on apprit des priſonniers que deux autres frégates, également ſorties du port, avoient échapé aux ennemis. Outre les approches régulières de la ville, conduites par les Ingénieurs ſous les

George II. An. 1757.

ordres immédiats du Général Amherst, diverses batteries furent élevées par les corps détachés que commandoit le Brigadier Wolfe; ce qui incommoda excessivement les François, tant de la ville que des vaisseaux. Le 21 de Juillet trois gros navires François, l'Entreprenant, le Capricieux & le Célebre furent mis en feu par les bombes & totalement détruits, ensorte qu'il ne resta plus que le Prudent & le Bienfaisant. L'Amiral les fit attaquer la nuit du 25 au 26 par les Capitaines Laforey & Balfour. Ils montèrent à l'abordage malgré le grand feu des François, & se rendirent maîtres de ces bâtiments. Ils furent obligés de brûler le Prudent, parce qu'il avoit été poussé sur la terre; mais le Bienfaisant fut conduit hors du port en triomphe.

XXXIV. Le Gouvern. de Louisb. eû forcé de rendre la place.

Pendant tout le siège, l'Amiral & le Général des troupes de terre agirent réciproquement avec une harmonie peu ordinaire entre les Officiers des deux services. Le premier soutint continuellement le second, tant par le feu de son artillerie qu'en envoyant des détachements de soldats de marine pour soutenir les pos-

tes de terre, avec des troupes de matelots pour ſervir de pioniers & pour aider au ſervice des canons & des mortiers. Le Chevalier de Drucour de ſon côté entretint le feu de la place avec une perſévérance au delà de ce qu'on pouvoit attendre du mauvais état des ouvrages : enfin voyant que les vaiſſeaux étoient tous pris ou détruits ; que les caſernes étoient ruinées dans les principaux *baſtions* ; que de cinquante-deux pièces de canon il en avoit quarante de démontées ou briſées, & totalement hors de ſervice ; enfin qu'il y avoit déja pluſieurs brèches praticables au corps de la place ; il écrivit à M. Amherſt, pour lui propoſer de ſe rendre aux mêmes conditions qui avoient été accordées aux Anglois de Port-Mahon. Le Général répondit qu'il falloit que le Gouverneur & la garniſon ſe rendiſſent priſonniers de guerre, autrement que le lendemain matin on lui donneroit un aſſaut général. Le Chevalier trop brave pour accepter d'auſſi dures conditions, répondit qu'il ſoutiendroit l'aſſaut plutôt que d'y con-

George II. An. 1758.

napolis se retiroient pour éviter le gouvernement des Anglois, & d'où ils faisoient de fréquentes irruptions dans la nouvelle Ecosse.

XXXVI. Expédition du Général Abercrombie.

Nous ne nous arrêterons pas à détailler quelques événements peu importants, & quelques légers avantages que remportèrent les François en divers endroits de l'Amérique septentrionale, mais celui de Monsieur de Montcalm sur le Général Abercrombie est trop glorieux pour que nous puissions le passer sous silence. La conduite & le succès de cet excellent Officier contre des forces aussi supérieures, prouve évidemment que si le Canada eût pu être suffisamment garni de troupes aussi bien commandées, & que des entrepreneurs moins avides leurs eussent fourni les provisions nécessaires, les Anglois auroient été forcés de renoncer à en faire la conquête; mais la supériorité de leur marine, qui enlevoit presque à coup sur tous nos convois d'Europe, & les malversations des fournisseurs étoient des maux irrémédiables, qui obligèrent les plus habiles Commandants

dants d'abandonner un pays qu'ils étoient dans l'impoſſibilité de pouvoir défendre.

Nous avons déja dit que le Général Abercrombie s'étoit propoſé de faire la conquête des forts que les François avoient ſur le lac du Saint-Sacrement, autrement nommé le lac George, & ſur le lac Champlain, afin de mettre en ſûreté les Frontières des Colonies Britanniques, & de s'ouvrir un paſſage pour entrer dans le Canada. Au commencement de Juillet, il fit embarquer ſes troupes au nombre de près de ſept mille hommes de troupes réglées, & de dix mille hommes de celles du pays ſur le lac du Saint Sacrement, dans la partie voiſine du lac Champlain. Elles montèrent à bord de neuf cents bateaux & de cent trente-cinq petites barques, avec des proviſions de guerre & de bouche, l'artillerie & toutes les munitions néceſſaires. On mit pluſieurs pièces de canon ſur des radeaux, pour protéger le débarquement; mais elles furent toutes inutiles, & les ſoldats deſcendirent ſans aucune oppoſition. Le deſſein du Général étoit d'inveſtir Ticondera-

George II An. 1758.

go, fort situé sur une langue de terre, qui s'étend entre le lac du Saint-Sacrement & un petit détroit qui communique avec le lac Champlain. Ce fort est entouré d'eau de trois côtés, & le quatrième est défendu naturellement par un marais.

XXXVII. Le Lord Hovve est tué dans une escarmouche avec les François.

Aussi-tôt que les troupes Angloises furent débarquées, elles se formèrent sur trois colomnes, & marchèrent vers un poste avancé des ennemis, où étoit un bataillon campé derrière un parapet construit en bois. Les François l'abandonnèrent précipitamment après y avoir mis le feu, ainsi qu'à leurs tentes, & à leurs ustenciles. Les troupes Britanniques continuèrent leur marche dans le même ordre; mais le chemin les obligeant de passer dans un bois épais où il n'y avoit pas de route régulière, & étant conduits par des guides très ignorants, ces troupes s'égarèrent & les colomnes furent rompues en tombant les unes dans les autres. Le Lord Howe s'étant avancé à la tête de la colomne du centre, rencontra un détachement François, qui avoit également perdu sa route en sortant du poste

avancé ; ce qui occasionna une escarmouche assez vive. Les François furent mis en déroute, & on leur prit cent quarante-huit hommes, en y comprenant cinq officiers ; mais les Anglois y perdirent le Lord Howe qui étoit très éstimé, & qui fut généralement regretté. Le Général voyant que ses soldats étoient excessivement fatigués, faute de repos & de rafraîchissement, prit le parti de retourner au lieu du débarquement, d'où il envoya le lendemain le Lieutenant-Colonel Bradstreet avec un régiment de troupes réglées, six compagnies de Royal Américain, les hommes des batteaux, & un corps de chasseurs, pour s'emparer d'un moulin à scier que les François avoient abandonné dans le voisinage de Ticonderago.

George II. An. 1758.

XXXVIII. Les Anglois sont repoussés.

Quand on se fut assuré de ce poste, le Général se remit en marche pour Ticonderago, où il apprit par les prisonniers que les François avoient assemblé huit bataillons, avec un corps de Canadiens & d'Indiens, faisant en tout environ six mille hommes. On lui dit qu'ils étoient campés devant le Fort, où ils travailloient

George II.
An. 1758.

à un retranchement considérable & qu'ils devoient être joints dans peu par trois mille hommes qu'on avoit envoyés sous les ordres du Chevalier de Levis, pour faire une diversion du côté de la rivière Mohawk; mais qui avoient été rappellés aussi-tôt qu'on avoit été instruit de l'approche des Anglois. Sur cette nouvelle, M. Abercrombie résolu d'attaquer les François avant cette jonction, envoya un Ingénieur reconnoître leurs retranchements, & il apprit par son rapport qu'ils n'étoient pas encore finis, & qu'on pouvoit les attaquer avec espérance de succès. Aussi-tôt il fit toutes ses dispositions; laissa une garde au moulin & au lieu du débarquement, & mit le reste de ses troupes en marche. Les soldats s'avancèrent avec ardeur vers les retranchements; mais ils les trouvèrent absolument impraticables. Le parapet avoit huit pieds de hauteur; & sur le terrein qui étoit devant on avoit fait un abbatis de troncs d'arbres, dont les branches coupées & pointues formoient des espèces de chevaux de frise, qui rendoient le

retranchement inacceſſible. Malgré ces obſtacles, ſi propres à jetter dans le découragement, les troupes Britanniques marchèrent hardiment à l'attaque, & eſſuyèrent un feu terrible ſans en être ébranlées. Elles eſſayèrent à ſe faire un chemin avec leurs ſabres, & quelques ſoldats montèrent même ſur le parapet; mais les Francçois étoient ſi bien couverts qu'ils pouvoient tirer à coup ſûr, ſans être expoſés au moindre danger. Le carnage fut terrible, & les troupes commencèrent à tomber les unes ſur les autres dans le plus grand déſordre, après diverſes attaques qui durèrent plus de quatre heures, & furent accompagnées des circonſtances les plus déſavantageuſes pour les Anglois. Ils avoient formé ces attaques ſur quatre colomnes, qui toutes furent également repouſſées, tant par M. de Montcalm, qui s'étoit réſervé le commandement du centre, que par M. de Levis qui étoit à la droite, & par M. de Bourlamaque qui étoit à la tête de la gauche. Enfin les troupes de la Colonie, & les Canadiens qui n'avoient point combattu

George II. An. 1758.
sortirent des retranchements, sous les ordres de M. de Remond, & prirent en flanc la droite des Anglois. Alors la colomne qui attaquoit le centre des François dirigeant son attaque sur la droite, ses efforts réunis à ceux de la colomne qui avoit commencé la même attaque, rendirent le combat encore plus animé; mais les troupes Françoises furent si bien soutenues par M. de Montcalm qui s'y porta avec un corps de réserve, & par M. de Levis qui y accourut de la droite, que quoique M. de Bourlamaque eût été blessé, il n'y eut aucun désordre; & les Anglois furent obligés de renoncer à cette entreprise. Ils firent encore quelques legers efforts; mais entre six & sept heures le Général Abercrombie voyant l'impossibilité du succès; donna le signal de la retraite qui se fit à la faveur des ténèbres. La supériorité du nombre fit juger à M. de Montcalm qu'il y auroit de l'imprudence à poursuivre les Anglois : il se contenta d'envoyer M. de Levis le lendemain pour reconnoître, étant même dans le doute s'ils ne reviendroient pas à la

charge ; mais il ne trouva que des marques de leur fuite. Suivant les relations Britanniques leur perte ne monta qu'à dix-huit cents hommes ; mais les François prétendent qu'elle fut de quatre mille. Il est très rare qu'on puisse savoir au juste le nombre des morts & des blessés dans ces sortes d'occasions, chacun cherchant après les batailles à diminuer sa propre perte & à augmenter celle de ses ennemis, pour ne pas jetter les troupes dans le découragement.

George II. An. 1758.

XXXIX. Le Général Amherst rejoint M. Abercrombie.

Le Général Anglois après cette défaite se retira à ses bateaux, rembarqua ses troupes, & retourna à son camp du Lac du saint Sacrement. Il ne fut pas épargné par la critique, qui ne manque jamais de censurer un Général qui n'a pas réussi : on taxa son attaque d'imprudence, & sa retraite de lâcheté. C'est ce qu'il ne nous est pas possible de décider ; mais il est certain qu'étant encore très supérieur en force aux François rien ne l'obligeoit à s'éloigner. Il auroit pu conserver son terrein, où il est vraisemblable qu'ils ne l'auroient pas attaqué, & il auroit été

George II. An 1758.

en état de former quelque nouvelle entreprise au retour du Général Amherst. Celui-ci après la conquête de l'isle de Cap Breton, y laissa une forte garnison, & revint dans la nouvelle Angleterre. Il partit d'Albanie à la tête de six régiments vers le milieu de Septembre, pour joindre ses forces à celles d'Abercrombie, & pour le mettre en état d'éxécuter quelque nouveau plan avant la fin de la campagne.

XL. M Bradstreet s'empare du fort Frontenac.

Le Général Abercrombie fut plus heureux dans les expéditions qui s'éxécutèrent par ses ordres, que dans celles qu'il entreprit en personne. Il détacha vers le milieu d'Août le Lieutenant Colonel Bradstreet avec un corps de trois mille hommes, dont le plus grand nombre étoient de troupes levées dans le pays, pour attaquer le Fort Frontenac situé au Nord du fleuve saint Laurent près de l'endroit où il sort du lac Ontario. Les Anglois s'embarquèrent sur ce lac; descendirent à un mille du Fort sans rencontrer aucune opposition; & après une très foible attaque, la garnison, qui n'étoit que de cent dix hommes,

se rendit prisonniere de guerre. Il est étonnant que les François eussent ainsi laissé sans défense un Fort qui commandoit l'entrée du fleuve, & servoit de magasin aux places plus méridionales. Les Anglois y trouvèrent soixante pièces de canon, seize petits mortiers, & une quantité étonnante de marchandises, de munitions & de provisions destinées pour les troupes qu'on avoit détachées contre le Général Forbes, pour les garnisons des Forts occidentaux, pour les alliés Indiens & pour la subsistance du détachement que M. de Levis devoit conduire sur la rivière Mohawk. Cette perte fut suivie de celle de tous les bâtiments François qui étoient sur le lac, où il y avoit neuf vaisseaux ou barques armées, dont quelques-unes portoient jusqu'à dix-huit canons. M. Bradstreet fit détruire le Fort & brûler toutes les marchandises & provisions qu'il contenoit. Il est difficile de juger quelles raisons purent l'y déterminer ; peut-être craignoit-il que les François ne le reprissent ; & il est certain que cette perte les jetta dans la plus grande disette. Si les

George II. An. 1758.

Anglois l'avoient conservé & bien fortifié il leur auroit assuré la navigation, du lac Ontario, & auroit troublé excessivement le commerce des François. Le Fort Frontenac étoit le centre de celui qu'ils faisoient avec les Indiens, qui y venoient de toutes les parties de l'Amérique septentrionale, même à la distance de trois à quatre cents lieues, & y échangeoient leurs fourures contre des marchandises Européennes. Les Anglois eux-mêmes remarquent que ces sauvages préferoient d'aller faire ces échanges avec les François, quoique plusieurs d'entr'eux passassent au travers de la nouvelle York, & des autres Colonies Angloises, où ils auroient eu les marchandises à plus bas prix, puisque celles que les François fournissoient aux Indiens étoient achetées des Anglois; les Canadiens trouvant plus davantage à les acquérir de leurs rivaux qu'à les faire venir à grands frais d'Europe.

XLI. Les François sont obligés d'abandonner le fort du Quesne.

La perte de Frontenac fut bientôt suivie de celle du Fort du Quesne, dont s'empara le Brigadier Forbes. Dès le mois de Juillet, il s'é-

toit mis en marche avec environ sept mille hommes de Philadelphie pour gagner la rivière Ohio, en traversant une vaste étendue de pays presque inconnus, sans routes fixes, au travers des montagnes, des mamarais & des forêts presque impénétrables. Il fallut un travail incroyable pour se procurer des provisions & des voitures, s'ouvrir des routes, envoyer des partis à la découverte, & mettre les camps en sûreté contre les fréquentes attaques des Indiens ennemis. Lorsqu'il fut arrivé avec des fatigues inexprimables à l'endroit nommé Rays-Town, éloigné de quatre-vingt-dix milles du Fort du Quesne, il fit avancer le Colonel Bouquet avec deux milles hommes jusqu'à Lyal-Henning, qui n'en est qu'à cinquante milles; & cet Officier détacha le Major Grant à la tête de huit cents hommes pour reconnoître le Fort & les ouvrages extérieurs. Les François firent sortir aussi-tôt un détachement qui attaqua le Major: les Anglois soutinrent le combat pendant trois heures, & furent enfin obligés de lâcher pied. Ils prirent la

George II. An. 1758.

George II. An. 1758.

fuite dans le plus grand désordre & eurent trois cents hommes tués ou faits prisonniers. Le Major fut du nombre des derniers ; & on le conduisit au Fort du Quesne avec dix-neuf Officiers. Malgré ces échecs M. Forbes résolut de poursuivre son entreprise ; mais les François abandonnés des Indiens, qui désertèrent aux approches des ennemis, manquant de tout, & absolument hors d'état de soutenir un siège, démantelèrent & abandonnèrent le Fort & se retirèrent par l'Ohio à leurs établissements du Missisipi. Les Anglois entrèrent dans le Fort du Quesne le 25 de Novembre ; rétablirent ce que les François avoient démoli ; changèrent le nom de ce Fort en celui de Pittsburg ; y mirent une bonne garnison des troupes du pays ; firent alliance avec les Indiens ; & retournèrent à Philadelphie après avoir construit un nouveau Fort près de Lyal-Henning pour la défense de le Pensylvanie. Le Brigadier Forbes ne put survivre à cette conquête : ses forces épuisées par la fatigue l'abandonnèrent, & il mourut peu de temps après son retour.

Quoique les Anglois eussent éprouvé quelques défaites en Amérique dans le cours de cette campagne, la prise de Louisbourg & celle de Frontenac furent pour eux des acquisitions d'un prix inestimable. Elles les mirent en état de s'emparer l'année suivante de la Capitale du Canada, étant absolument maîtres de toute la navigation du fleuve Saint-Laurent; ce qui coupoit tous les secours d'hommes & de provisions que le Marquis de Vaudreuil qui y commandoit, auroit pu recevoir. On voit par les lettres de ce Gouverneur, adressées au Ministère François, & par celles de l'Intendant du Canada à quelle misère horrible les François y étoient réduits dès l'année dont nous rapportons les évènements. Les habitants n'ayant pour subsistance que quatre onces de pain par jour, quelquefois bornés à deux, quelques onces de lard ou de morue; les terres qui ne pouvoient être cultivées, les secours qui venoient de France enlevés par les Anglois, tout annonçoit *la perte prochaine de cette Colonie.* » Nous avons l'honneur de

George II.
An. 1758.

XLII.
Disette des François au Canada.

George II. An. 1758.

» vous en prévenir, disent-ils dans » une de leurs lettres, afin que sa » Majesté ne nous impute pas les » malheurs qui pourroient arriver » au Canada. Nous ne négligerons » assurément rien, chacun en ce » qui nous concerne, pour l'en garantir. Nous ne sommes occu» pés que d'en trouver les moyens; » mais on est obligé souvent de » céder à la force; & nous nous » voyons au momens d'être dans » ce cas si la paix ne se fait pas. Elle » nous est d'autant plus nécessaire » qu'il paroît bien difficile que le Roi » puisse nous faire passer les troupes » & les vivres d'augmentation » que nous demandons. » On voit par ces lettres dans quel découragement devoit être tout le pays; aussi l'évènement ne tarda pas à vérifier les fâcheuses conjectures qu'on en avoit formées; comme nous le verrons dans les évènements de l'année 1759.

Les Amiraux Boscawen & Hardy, après avoir laissé une forte Escadre à Hallifax dans la nouvelle Ecosse revinrent en Angleterre, où ils arrivèrent au commencement de No-

vembre avec quatre vaisseaux de ligne. Ils donnèrent la chasse en route à six navires François qu'ils rencontrèrent près des isles Sorlingues; mais ils ne purent les atteindre ni les attirer au combat.

XLIII. M. de Lally est nommé pour commander dans l'Inde.

Dans les Indes orientales les opérations de terre furent assez heureuses cette année ; mais celles de mer n'ayant pas eu le même succès, il étoit difficile de concevoir de grandes espérances pour l'avenir. Le Monarque François avoit fait partir dès le mois de Mai de l'année précédente un renfort considérable de troupes sous les ordres du Comte de Lally, Colonel d'un régiment de son nom. Cet officier d'extraction Irlandoise avoit servi jusqu'alors avec réputation; & il se comporta dans les commencements de son séjour dans l'Inde, de façon à donner les plus grandes espérances de succès. Secondé par M. de Bussi qui connoissoit si bien le pays, qui avoit l'art de ménager les esprits des Nababs & des Soubahs, & qui savoit les tenir en respect par ses talents & par sa bravoure, étoit-il vraisemblable qu'une Colonie aussi

George II. An. 1758.

brillante fût anéantie en peu de campagnes.

XLIV. Il arrive à Pondichery.

L'Escadre qui le conduisit à Pondichery, commandée par M. d'Aché étoit composée d'un vaisseau de Roi, de huit vaisseaux de la Compagnie des Indes, & de deux frégates. Après avoir forcé deux bâtiments Anglois de se jetter à la côte où ils se brûlèrent, l'Escadre arriva devant cette ville le 28 d'Avril. On en détacha deux vaisseaux pour descendre M. de Lally & les troupes de terre au nombre de mille hommes, & le reste fut destiné à bloquer Goudelour, que les François devoient en même temps attaquer par terre. L'arrivée d'une Escadre Angloise, commandée par l'Amiral Pocock, qui avoit succédé à l'Amiral Watson, dérangea les projets de M. d'Aché. Aussi-tôt que les deux Escadres furent à portées elles se rangèrent en ligne, & le combat commença vers trois heures après midi. L'action dura environ deux heures, après lesquelles les François se retirèrent, & se reformèrent en ligne à une plus grande distance de la côte. L'Amiral Pocock, dont le

vaiſſeau étoit très endommagé dans ſes mâts & dans ſes agrés, ainſi que pluſieurs de ſes bâtiments, ne crut pas devoir s'attacher à forcer de voiles pour atteindre les François ; mais il réſolut de les ſuivre à quelque diſtance, en conſervant toujours l'avantage du vent qu'il avoit ſur eux. M. d'Aché dont l'objet principal étoit de protéger les opérations de M. de Lally, ne voulut pas s'expoſer à l'événement incertain de renouveller le combat ; comme ſon Eſcadre n'avoit preſque pas ſouffert, il profita de la nuit pour s'éloigner, ſans montrer aucune lumière, ni faire paroître aucuns ſignaux qui puſſent le faire remarquer aux ennemis. M. Pocock trompé dans ſon attente le ſuivit inutilement au hazard ; il le perdit de vue le matin, & jetta l'ancre à trois lieues de Sadras. Il y apprit qu'un des plus gros vaiſſeaux François nommé le Bien-Aimé avoit été obligé de ſe faire échouer au midi d'Alemparvey où toute leur Eſcadre étoit à l'ancre.

George II. An. 1758.

XLV. Il s'empare de Goudelour & de S. David.

Le premier exploit de M. de Lally fut de s'emparer de la ville de

George II. An. 1758.
Goudelour qui ne tint que trois jours, & qu'on auroit prise dès le premier s'il avoit été instruit qu'elle étoit sans fortifications du côté de la mer. Il conduisit ensuite ses troupes devant le Fort Saint-David, & l'Escadre en fit le blocus par mer, pendant qu'il en forma le siège par terre. LAmiral Pocock ayant rétabli ses vaisseaux le mieux qu'il lui fut possible, remit à la voile le 10 de Mai, pour essayer de jetter du secours dans la place; mais tous ses efforts furent inutiles: & il ne put y arriver assez tôt pour l'empêcher de tomber entre les mains des François. Il demeura jusqu'au 26 sans pouvoir tenir le vent, & fut obligé de jetter l'ancre à Alemparvey. Le 1 de Juin, il s'avança à la vue de Pondicheri, avec le dessein d'attirer les François au combat, quoiqu'il eût perdu l'avantage du vent; mais M. d'Aché suivant toujours le même plan ne se présenta point en ligne. L'Amiral Anglois apprit le 6 que Saint-David s'étoit rendu à M. de Lally, & il se retira sous Madras pour faire rafraîchir son monde. La tranchée

avoit été ouverte le 17 de Mai, & le Gouverneur avoit capitulé le 2 de Juin. Il se rendit prisonnier de guerre avec toute la garnison ; & peu de temps après les François firent sauter toutes les fortifications.

XLVI. M. d'Aché quitte la côte de l'Inde.

Le défaut de vivres & les maladies qui régnoient sur l'Escadre de M. d'Aché, le mettant hors d'état de seconder les vues de M. de Lally, il demeura embossé dans la rade de Pondichery. L'Amiral Anglois après plusieurs tentatives que les temps contraires avoient toujours rendues infructueuses, trouva enfin le 3 d'Août les François devant Karical, & tomba sur eux aidé d'un vent favorable. Le combat commença de part & d'autre avec la plus grande impétuosité ; mais M. d'Aché suivant toujours son même systême, ne se battit bientôt qu'en retraite, & rentra dans la rade de Pondichery, après avoir perdu environ cinq cents quarante hommes. M. de Lally au lieu de pousser ses conquêtes sur la côte de Coromandel, alla faire une expédition dans le Royaume de Tanjaour ; & M. d'Aché jugeant que son Escadre

George II. An. 1758.

ne pouroit encore tenir long-temps la mer, fit voile pour l'isle de Bourbon, & laissa l'Amiral Pocock consumer ses vaisseaux sur la côte de l'Inde.

XLVII. Expédition infructueuse de M. de Lally dans le Tanjaour.

Cette expédition dans le Tanjaour eut pour objet le payement d'une créance de cinquante cinq lacs de roupies, faisant argent de France treize millions deux cents quarante mille livres, que le Roi ou Raja de ce pays étoit convenu de payer à Chandasaeb, dont les droits étoient passés à Rajasaeb, qui en se refugiant à Pondicheri avoit cédé cette créance à M. Dupleix. Sur ce prétexte M. de Lally entra dans les territoires de ce Prince à la tête de trois mille hommes; & demanda la somme qu'il prétendoit être due aux François avec les intérêts, ce qu'il fixoit au total à soixante & douze lacs de deux cents quarante mille livres chacun. Le Raja offrit trois lacs en demandant quittance du tout; & M. de Lally jugeant avec raison qu'il ne cherchoit qu'à gagner du temps jusqu'à ce qu'il pût avoir du secours des Anglois, mit le siège devant la Capitale de ses Etats. Il auroit

pu s'en rendre aisément le maître s'il avoit eu les provisions nécessaires ; mais il régnoit alors si peu d'intelligence entre les Commandants François & ceux qui étoient chargés des fournitures des vivres, que chacun ne s'attachant qu'à remplir ses coffres, il falloit des efforts au dessus de la puissance humaine pour avoir quelques succès. M. de Lally sçut que le Raja attendoit du secours des Anglois de Trichenapaly ; & n'étant pas en état de leur résister, manquant d'ailleurs, si l'on en croit ses mémoires, de tout le nécessaire, il renonça au siège de Tanjaour ; abandonna son canon devant la place, & se retira à Carical d'où il repassa à Pondichery. Le reste de la campagne on se tint de part & d'autre sur la défensive, ou au moins on se borna à quelques légères opérations, dont nous réservons le détail pour l'histoire de la guerre de l'Inde, n'étant pas assez importantes ni assez liées avec l'histoire générale de la nation Angloise pour nous y arrêter.

XLVIII. Départ d'une Escadre Angloise pour le Sénégal.

Jettons présentement un coup d'œil sur les côtes d'Afrique. Tout

George II.
An. 1758.

le commerce des Gommes depuis le Cap-Blanc jusqu'à la rivière Gambia, dans une étendue de cinq cents milles étoit fait par les François, qui avoient bâti le Fort-Louis à l'entrée du Senégal; avoient porté leurs comptoirs à près de trois cents lieues dans la rivière de même nom, qu'on appelle aussi le Niger, & avoient fortifié l'isle de Gorée, où ils entretenoient une garnison. La gomme qu'on tire de ce pays, & qui est d'un grand usage pour diverses manufactures d'Anglererre, y étoit achettée par les marchands de la Grande-Bretagne à un prix très cher, parce qu'ils ne les pouvoient avoir que par le canal des Hollandois qui la tiroient des François. Cette seule considération fit naître le projet de joindre ce pays aux possessions Britanniques; & l'on jugea qu'outre l'avantage des gommes, on y pourroit faire encore un commerce considérable de poudre d'or, de dents d'éléfants, de peaux, de cotton, de cire, d'esclaves, de plumes d'autruches, d'indigo, d'ambre-gris & de civette. Ce fut un Quaker, nommé Cumming qui en présenta le plan en

1757. Il paroissoit contraire, aux principes de cette religion pacifique ; mais il déclara toujours qu'il pensoit que cette entreprise pourroit être exécutée sans aucune effusion de sang humain, assurant au surplus que tel évènement qui pût en arriver, ses frères ne devoient point être chargés de ce qui ne venoit que de son propre mouvement. Il fut en conséquence nommé premier Directeur de cette expédition. On arma une petite Escadre, dont le commandement fut donné au Capitaine Marsh ; on y fit monter un corps de soldats de marine aux ordres du Major Mason avec un détachement d'artillerie, dix pièces de canon, huit mortiers & une grande quantité de munitions de guerre & de bouche. Ce petit armement mit à la voile au commencement de Mars 1758 & relâcha à l'isle de Teneriffe ; mais pendant qu'on y faisoit du bois & de l'eau M. Cumming se rendit dans une chaloupe à Portenderick, chargé d'une lettre de crédit pour son ancien ami le Souverain de ce pays, qui dans une visite précédente lui avoit accordé le com-

George II. An. 1758.

merce exclusif de cette côte par une chartre écrite en langue Arabe. Ce Prince étoit alors dans une province éloignée, occupé à faire la guerre à un de ses voisins nommé le Diable-more : sa mère qui étoit demeurée à Portenderick, dit à M. Cumming qu'elle ne pouvoit actuellement se priver d'aucune partie de ses troupes pour les joindre à celles des Anglois ; mais elle l'assura qu'aussi-tôt qu'ils auroient chassé les François du Senégal, elle & ses sujets iroient y former un établissement. Cependant un des chefs du pays, nommé le Prince Amir envoya un Messager au Roi pour lui faire part de l'arrivée & du projet des Anglois ; & en même temps, il leur déclara qu'il alloit assembler avec toute la diligence possible trois cents guerriers pour les joindre à leurs troupes, ajoutant qu'il ne doutoit pas que le Roi ne les renforçât par un détachement de son armée.

XLIX. Débarquement des troupes.

Pendant cette négociation, le Capitaine Marsh étoit arrivé avec ses bâtimens à Portenderick ; & craignant que les François ne fussent instruits de ses desseins, il résolut de poursuivre

poursuivre son expédition sans attendre les auxiliaires qui lui étoient promis. Il leva l'ancre le 22 d'Avril, & le jour suivant, à quatre heures du matin, il vit le pavillon François flottant sur le Fort-Louis, situé au milieu d'une ville assez considérable, & qui paroissoit bien bâtie. Le Capitaine s'empara d'un vaisseau richement chargé de gomme, qui étoit à l'ancrage au dehors de la *barre*, & jetta l'ancre dans la rade de Senégal à l'embouchure de la riviere. Il y vit plusieurs chaloupes armées que les François avoient envoyées pour défendre le passage de la barre, qui est extrêmement dangereux. Toutes les barques Angloises furent occupées à alléger les vaisseaux, pendant que trois chaloupes répondoient par-dessus une petite langue de terre au feu des bâtiments ennemis, consistant en un brigantin & six chaloupes armées, garnis de gros canons & d'obusiers. Quand on eut découvert le canal, le vent qui souffle ordinairement en descendant la rivière, changea tout-à-coup, & le Capitaine Millar qui commandoit *la Busse le Loudon*, profitant de cette

George II. An. 1758.

circonstance favorable, passa la barre, jetta l'ancre au delà, & demeura toute la nuit exposé au feu des François. Le lendemain il fut joint par d'autres petits bâtiments, & engagea un combat régulier, qui fut soutenu vivement des deux côtés jusqu'à ce que les Busses & un Dogger étant poussés sur la terre, y échouèrent & furent remplis d'eau. Tous les soldats qui montoient ces bâtiments, sautèrent dans les barques, gagnèrent la terre avec assez de difficultés, & se formèrent sur le rivage. Ils furent bien-tôt joints par ceux des autres bâtiments, & se trouvèrent au nombre de trois cents quatre-vingt-dix hommes de la Marine, outre un détachement de l'Artillerie. Ils avoient tout lieu de croire qu'ils seroient attaqués par les naturels du pays, qui bordoient le rivage à quelque distance, & qui paroissoient disposés à s'opposer à la descente; ce qui obligea les Anglois à commencer par se faire un retranchement, & ils s'occupèrent en même temps à débarquer leurs munitions, dont une partie tomba dans la mer. Pendant qu'ils travailloient

à cette défense provisionnelle, les Nègres vinrent en grand nombre se soumettre à eux. Le lendemain matin les Anglois furent renforcés par trois cents cinquante matelots qui passèrent par dessus la barre dans des chaloupes avec leurs enseignes déployées & leurs pavillons flottants.

L. Capitulation du Fort-Louis.

Pendant qu'ils étoient encore occupés de leurs premières dispositions, deux députés François arrivèrent au retranchement, & apportèrent des propositions du Gouverneur du Fort-Louis, qui demandoit à capituler. Après quelques légères difficultés, le Capitaine Marsh & le Major Mason convinrent, que tous les blancs appartenants à la Compagnie Françoise du Senégal seroient conduits avec toute sûreté en France sur un vaisseau Anglois, sans pouvoir être dépouillés de leurs effets particuliers; mais que toutes les marchandises, & les trésors non monnoyés seroient remis aux vainqueurs, & qu'on leur livreroit aussi, immédiatement après la signature de la capitulation, tous les forts, les magasins, les vaisseaux, les armes, les provisions, & en général tout

George II. An. 1758.

ce qui appartenoit à la Compagnie dans cette rivière. On convint aussi que les naturels libres qui habitoient au Fort-Louis, demeureroient en possession tranquille de leurs effets, & auroient le libre exercice de leur religion ; & que tous les Nègres, Mulâtres, & autres qui pourroient prouver qu'ils étoient libres, auroient le choix ou de demeurer dans la place, ou de se retirer en quelqu'autre endroit du pays. Les Capitaines Campbell & Walker furent envoyés aussi-tôt avec un drapeau de trêve pour faire signer & exécuter les articles, mais ils furent tellement retardés par la rapidité du courant, qu'ils ne purent gagner le fort que vers trois heures du matin. Aussi-tôt que le jour parut, ils déployèrent leur drapeau, & s'avancèrent vers une batterie à la pointe de l'isle, où ils demeurèrent une heure entière à battre la chamade, sans voir paroître personne. Cette conduite leur parut cacher quelque mystère, & ils retournèrent à leurs retranchements, où ils apprirent que les Nègres de l'isle étoient en armes, & bloquoient les

François dans le Fort-Louis, résolus de défendre la place jusqu'à la dernière extrémité, s'ils n'étoient pas compris dans la capitulation. Cette nouvelle fut confirmée par une seconde lettre du Gouverneur, qui marquoit au Commandant Anglois, que si le Directeur, pour la Compagnie Françoise, n'avoit la permission de demeurer avec les naturels du pays pour sûreté de l'article de la capitulation qui les concernoit, ils étoient résolus de se laisser tailler en pièces, plutôt que de se soumettre.

LI. Les Anglois deviennent maîtres de tout le Senégal.

Cette demande ayant été accordée, les troupes Angloises se mirent en marche pour le Fort-Louis, accompagnées des barques longues dans lesquelles on avoit embarqué l'artillerie, les munitions & les équipages. Aussi-tôt que les François les apperçurent ils baissèrent leur pavillon, & le Major Mason prit possession du fort, où il trouva quatre-vingt-douze pièces de canon, avec des trésors & des marchandises pour un prix considérable. La communauté & les bourgeois de la ville se soumirent & jurèrent fidélité à Sa

George II. An. 1758.

Majeſté Britannique. Les Princes voiſins, avec des ſuites nombreuſes, viſitèrent le Commandant, & conclurent des traités avec la nation Angloiſe. Le Roi de Portenderrick ou Legibelli envoya un Ambaſſadeur de ſon camp au Major Maſon avec des préſents, des compliments de félicitation & des aſſurances d'amitié. Le nombre des Nègres & des Mulâtres libres & indépendants établis dans la ville du Senégal, montoit à trois mille; & pluſieurs avoient des eſclaves & des biens qui leur appartenoient en propre. Les deux comptoirs François de Podore & de Galam, dont le dernier eſt ſitué à trois cents milles en remontant la rivière, furent compris dans la capitulation, en ſorte que la Grande-Bretagne, preſque ſans effuſion de ſang, fit une conquête dont elle peut tirer de grandes richeſſes par une bonne adminiſtration. Cependant les Commandants firent une grande faute en manquant d'obliger les François, par la capitulation, de leur livrer les livres & regiſtres qui auroient été d'un ſervice infini aux marchands Anglois, & par leſquels ils auroient

appris la nature des marchandises, leur valeur, les saisons propres au commerce, & la manière de le bien faire.

George II. An. 1758.

Lorsqu'on eut mis le Fort-Louis en sûreté par une garnison Angloise, on laissa quelques bâtiments armés pour garder le passage de la barre à l'embouchure de la rivière ; & les gros vaisseaux firent voile pour une nouvelle entreprise sur l'isle de Gorée, située à trente lieues du Senégal. La Compagnie Françoise y avoit des magasins considérables, & y gardoit les esclaves Nègres jusqu'à ce qu'on les embarquât pour les Indes Occidentales. L'entreprise manqua pour lors par le défaut de forces suffisantes ; mais au retour de l'Escadre Angloise, le ministère Britannique jugeant que la conquête du Senégal seroit toujours imparfaite, tant que la France seroit en possession de Gorée, résolut d'y envoyer une nouvelle Escadre avant la fin de la campagne. Elle fut composée de quatre vaisseaux de ligne, de plusieurs frégates, de deux quaiches à bombes, & de quelques bâtiments de transport, & l'on en don-

LII. Ils font une nouvelle expédition à Gorée.

George II.
An. 1758.
na le Commandement au chef d'Efcadre Keppel, frère du Comte d'Albemarle. On y fit monter fept cents hommes de troupes réglées, qui furent mifes aux ordres du Colonel Worge : l'embarquement fe fit au port de Corke en Irlande, & ils mirent à la voile le 11 de Novembre. Après une traverfée que les tempêtes rendirent très dangereufe, ils arrivèrent à l'ifle de Gorée vers la fin de Décembre, ayant relâché à celle de Ténériffe ; & le chef d'Efcadre fit auffi-tôt fes difpofitions pour attaquer l'établiffement François, qui étoit très fort par fa fituation, mais affez mal fortifié. Gorée eft une petite ifle ftérile, de forme triangulaire, & d'environ trois quarts de mille de longueur. Dans la partie tournée au fud-oueft, eft un rocher élevé, fur lequel on a conftruit un petit fort de peu d'importance, nommé Saint-Michel. Il y en a un autre encore moins confidérable, qu'on appelle Saint-François, vers l'autre extrémité de l'ifle, & l'on avoit élevé au deffous plufieurs batteries, montées de cent pièces de canon & de quatre mortiers. Le Gou-

verneur François, nommé M. de Saint-Jean, avoit une grande quantité de provisions de guerre & de bouche, & sa garnison étoit composée d'environ trois cents hommes, outre un pareil nombre d'habitants Nègres.

George II. An. 1758.

LIII. Ils s'emparent de cette isle.

Quand on eut descendu les barques plates, destinées au débarquement des troupes, & qu'on les eut mises à côté des différents bâtiments de transport, le chef d'Escadre mit ses vaisseaux en ligne à l'ouest de l'isle, & le feu commença par une bombe qu'on envoya d'une des quaiches. Elle servit de signal aux vaisseaux de ligne qui tirèrent leurs bordées sans intermission; & les François rendirent le feu avec autant de vivacité de toutes les batteries de l'isle: mais celui des vaisseaux devint si terrible, qu'ils furent obligés d'abandonner leurs postes, malgré tous les efforts du Gouverneur. Il se comporta avec la plus grande bravoure; mais après une vive résistance, il se vit contraint de céder à la supériorité, d'abattre le pavillon, & de se rendre aux

George II.
An. 1758.

Anglois, qui avoient eu environ cent hommes tués ou blessés. Le succès de cette journée fut d'autant plus étonnant, que du côté des François il n'y avoit eu qu'un seul Nègre tué d'un éclat de bombe, & un petit nombre de blessés. Tant que dura cette attaque, le rivage du continent opposé fut couvert d'une multitude de Nègres qui vinrent voir le combat. Ils marquèrent leur surprise par des clameurs & des gestes grossiers, & parurent frappés de respect & d'étonnement du grand feu de l'Escadre Britannique. Quand le pavillon François fut abattu, le Chef d'Escadre envoya à terre un détachement de soldats de Marine, qui désarmèrent la garnison, & élevèrent le pavillon Anglois sur le Château de Saint-Michel: après quoi l'on fit mettre le Gouverneur & les autres prisonniers à bord des navires Anglois. C'est ainsi que les troupes de la Grande-Bretagne se rendirent maîtresses de l'Isle de Gorée, où elles prirent deux vaisseaux marchands qui y étoient à l'ancre, & s'emparèrent des bagages, de l'ar-

gent & des marchandises, dont l'estimation monta à vingt mille livres sterling.

George II. An. 1758.

LIV. Ils ne veulent point entrer dans les querelles des Princes du pays.

On laissa une partie des troupes Angloises en garnison à Gorée, sous les ordres du Major Newton, avec trois chaloupes armées : l'Escadre fit de l'eau, & prit des rafraîchissements dans le continent, dont une partie est gouvernée par un des Rois qu'on nomme Jalof. Les prisonniers & leur bagage furent renvoyés en France sur trois bâtiments de Cartel, après quoi le chef d'Escadre remit à la voile pour le Senégal. Il y mit pour renfort le reste de ses troupes, sous les ordres du Colonel Worge, qui reçut dans le même temps une visite du Roi de Legibelli : mais il se donna peu de soins pour renvoyer ce Prince Nègre content, & pour entretenir les dispositions favorables où il paroissoit être pour le commerce de la Grande-Bretagne. Il est vrai qu'il vouloit engager les Anglois dans ses querelles avec les nations voisines ; ce qu'ils évitoient avec le plus grand soin, parce qu'il est de l'intérêt de la Grande-Bretagne de se maintenir en paix avec tous les Princes Africains

George II.
An. 1758.

qui peuvent servir à entretenir, ou étendre le commerce de la nation.

LV.
Le Capitaine Barton est fait esclave à Maroc.

Après la réduction de Gorée, le Chef d'Escadre Keppel remit à la voile pour l'Angleterre : sa traversée fut toujours accompagnée de forts temps, & toute son Escadre fut dispersée. Cette expédition, quelque heureuse qu'elle pût être, fut suivie d'un accident fâcheux, par la perte du Litchfield, vaisseau de guerre que commandoit le Capitaine Barton. Il fut jetté sur la côte de Barbarie, avec un bâtiment de transport, & une allège à bombes, & ils se brisèrent environ à neuf lieues au Nord de Saffy, dans les Etats de Maroc. Il y périt cent trente hommes, en y comprenant plusieurs Officiers ; mais le Capitaine, & le reste des équipages, au nombre de deux cents vingt hommes, réussirent à gagner le rivage. Après avoir couru risque d'y périr de faim, ils tombèrent entre les mains des habitants, qui en usèrent très cruellement avec eux, quoiqu'il y eût alors un traité de paix entre la Grande-Bretagne & le royaume de Maroc. Ils furent réduits en esclavage par le Souverain

lui-même, qui les retint en captivité jusqu'à-ce que le Gouvernement d'Angleterre les rachetât. On voit par cet exemple combien on doit peu compter sur la foi de ces Princes barbares, avec lesquels il est toujours honteux pour une nation civilisée d'entretenir alliance, quelque avantage qu'elle en puisse retirer pour son commerce.

George II. An. 1758.



CHAPITRE III.

§. I. *Réflexions sur la guerre d'Allemagne.* §. II. *Forces des différentes Puissances belligérantes.* §. III. *Expédition de M. de Voyer à Halberstadt.* §. IV. *Les François entrent dans Brême.* §. V. *Plan d'un traité entre la France & le Landgrave de Hesse-Cassel.* §. VI. *Autre traité avec le Duc de Brunswick Wolfembuttel.* §. VII. *Ces deux traités sont sans effet.* §. VIII. *M. de Clermont prend le Commandement dans le pays d'Hanover.* §. IX. *Les François en évacuent les places. Belle conduite de M. de Randan.* §. X. *Les François repassent le Rhin.* §. XI. *Abus qui s'étoient introduits dans l'Armée Françoise.* §. XII. *Lettre de M. de Bellisle pour réprimer la vénalité.* §. XIII. *Les Alliés s'emparent de Kaiserswerth.* §. XIV. *Le Prince Ferdinand passe le Rhin.* §. XV. *Ses dispositions pour la bataille de Creveldt.* §. XVI. *Il remporte la victoire.* §. XVII. *Sui-*

tes funestes de cette bataille. §. XVIII. *M. de Contades est chargé du commandement de l'Armée.* §. XIX. *M. de Soubise rentre dans la Hesse.* §. XX. *Combat de Sundershausen, gagné par M. de Broglie.* §. XXI. *Position critique du Prince Ferdinand.* §. XXII. *Perte des François à l'attaque du pont de Rees.* §. XXIII. *Le Prince Ferdinand repasse le Rhin. Il est suivi par M. de Contades.* §. XXIV. *Ruse de M. de Soubise pour faire quitter un poste avantageux aux ennemis.* §. XXV. *Il gagne la bataille de Lutternberg sur le Général Oberg.* §. XXVI. *Mort du Duc de Marlborough.*

George II. An. 1758.

I. Réfléxions sur la guerre d'Allemagne.

APRÈS avoir donné le détail des principaux événements qui se passèrent cette année entre les deux nations rivales en Amérique, en Asie & en Afrique, théatres éloignés d'une guerre où la Grande-Bretagne avoit personnellement le plus grand intérêt, nous allons rapporter les opérations militaires qui s'exécutèrent la même année en Allemagne. Nous les ferons précéder de quelques réflexions de M. Smollett,

George II. An. 1758.

ſans prétendre prononcer ſur la juſteſſe des remarques de cet Auteur: & nous laiſſerons au lecteur inſtruit, la ſatisfaction d'y joindre les ſiennes.

Ces opérations militaires (dit le politique Anglois) étoient ſoutenues par les ſubſides de la Grande-Bretagne, & par le ſecours des troupes Britanniques, pour favoriſer les ambitieux deſſeins d'un allié, dont l'amitié ſolitaire n'avoit jamais procuré aucun avantage ſolide à la nation; & pour défendre un Electorat étranger, en faveur duquel elle avoit déja diſſipé une immenſité de tréſors. Malgré tout le ſang qu'on avoit répandu & tous les ravages dont la campagne précédente avoit été marquée; les pertes réciproques des Puiſſances belligérantes; les ſommes innombrables d'argent qu'on avoit dépenſées; la difficulté de recruter des armées affoiblies par le fer, par le feu & par les maladies; la diſette des fourrages & des proviſions; les malheurs qui accabloient la Saxe en particulier, & toutes les calamités de la guerre qui déſoloit la plus grande partie de l'Empire: aucune

de ces Puissances ne faisoit des propositions de paix, & il sembloit au contraire que le ressentiment dont elles étoient mutuellement animées, devenoit de jour en jour plus implacable. On avoit vu se rapprocher les intérêts qui avoient paru les plus discordans : les anciens préjugés étoient détruits : des jalousies invétérées avoient disparu : & les nations les plus incompatibles s'étoient réconciliées pour former une confédération contre le Roi de Prusse. Pendant que Sa Majesté Britannique paroissoit déterminée à employer tout le pouvoir & l'influence de sa couronne pour soutenir ce Monarque, les membres de la grande confédération étoient guidés par différentes vues, ce qui le garantit du danger auquel il étoit exposé, & les empêcha de faire agir efficacement toutes leurs forces réunies. L'Impératrice Reine, outre le desir ardent de recouvrer la Silésie, qui avoit été son premier objet, se livra à tous les mouvements de sa haine & de sa vengeance personnelle contre ce grand Prince, & ce fut pour satisfaire son ressentiment, qu'elle sacri-

George II. An. 1758.

fia en partie les intérêts de sa famille, & le repos de l'Empire, en recevant les anciens ennemis de sa Maison dans les Pays-Bas Autrichiens, & en les excitant à envahir les possessions de quelques-uns des membres de l'Empire avec une formidable armée. La France, toujours fidèle à suivre les maximes de son ancienne politique, voyoit avec satisfaction que la Maison d'Autriche s'affoiblissoit par les divisions qui s'étoient élevées dans l'Empire, & elle apportoit tous ses soins à les entretenir. Elle jugeoit qu'il n'étoit pas de son intérêt d'écraser totalement la Maison de Brandebourg, aussi parut-elle toujours réservée dans l'exécution des projets concertés avec la Cour de Vienne. (*) Elle n'agissoit pas avec la même circonspection contre le pays d'Hanover, dont elle avoit résolu de faire la conquête, & ce fut pour exécuter ce projet, qu'elle fit passer le Rhin à une ar-

(*) Le Lecteur ne doit pas oublier que nous ne prétendons point adopter toutes ces Assertions.

mée de cent vingt mille hommes, quoiqu'elle ne fût engagée à en fournir que vingt mille dans son premier traité avec la Reine de Hongrie, qui devoit, dit-on, partager les dépouilles de cet Electorat. La Czarine, en se joignant aux Maisons d'Autriche & de Bourbon, avoit été guidée par des motifs de mécontement personnel contre le Monarque Prussien ; elle augmentoit ses finances par les subsides considérables que lui payoient ces deux Puissances, & se flattoit peut-être de l'espérance de former un établissement dans l'Empire Germanique : mais soit qu'elle variât dans ses sentiments, soit que ses Ministres fussent tenus comme en suspens, d'un côté, par les promesses de la France, & de l'autre, par les présents de la Grande-Bretagne, il est certain que ses troupes avoient agi avec très peu de vigueur dans la Poméranie, & l'on avoit vu avec étonnement que le Général Apraxin, au lieu de poursuivre ses avantages, s'étoit retiré aussi-tôt que les Prussiens avoient eu manqué leur attaque. Il est vrai que ce Général avoit été disgracié, & qu'on avoit commen-

George II. An. 1758. cé un procès contre lui, pour s'être retiré sans ordre ; mais il est vraisemblable que ce procès n'étoit qu'un jeu destiné à amuser les autres confédérés, pendant que l'Impératrice de Russie gagneroit du temps pour délibérer sur les offres qui lui étoient faites, & pour se déterminer sur les avantages ou les désavantages qu'elle pourroit trouver à suivre les engagements qu'elle avoit contractés. A l'égard des Suédois, quoique les intrigues de la France les eussent portés à commettre des hostilités contre la Prusse, & quoiqu'ils eussent espéré de recouvrer la Poméranie, ils firent la guerre avec si peu d'activité & si peu de succès, qu'on jugea que l'ancienne valeur de cette nation étoit totalement anéantie, ou qu'elle n'étoit pas entrée de cœur dans les disputes dont l'Allemagne étoit agitée.

II. Forces des différentes Puissances Belligerantes.

Avant de rapporter les évènements de la campagne de 1758, nous remarquerons que la totalité des troupes de l'Empire, de l'Impératrice Reine, de la France, de la Czarine & de la Suéde montoit au commencement de cette campagne à près de trois cents mille hommes destinés à agir en Allemagne, partie

contre le Monarque Prussien, partie contre l'Electorat d'Hanover. Ce Monarque aidé par les puissants subsides qu'il recevoit de l'Angleterre, par les dépouilles de la Saxe & par les revenus de ses propres Etats, se trouva à la tête de cent quarante mille hommes partagés en différentes armées. De son côté, le Roi de la Grande-Bretagne avoit rassemblé *soixante* mille hommes tant des troupes de son Electorat que des troupes Auxiliaires de Hesse-Cassel, de Buckebourg, de Saxe-Gotha & de Brunswick - Wolfembuttel. Elles étoient toutes entretenues au dépens de la Grande-Bretagne, sans autres fonds pour les faire subsister, puisque les pays d'Hanover & de Hesse étoient alors entièrement au pouvoir des François, qui même y perdirent une partie de leur armée par la disette des vivres & des fourrages. Ces Provinces étoient si épuisées, que quand les ennemis les évacuèrent, elles eurent besoin du secours de leurs Souverains, pour en soutenir les malheureux habitants, bien loin de pouvoir aider ces Princes, & *faire* subsister leurs troupes.

George II.
An. 1758.

III.
Expédition de M. de Voyer à Halberstadt.

La rigueur de l'hiver ne put suspendre totalement les opérations militaires dans le pays d'Hanover, & M. de Richelieu, indigné avec tous les François de la rupture de la convention de Closter-Seven, résolut de punir cette infraction. Il avoit fait passer l'Aller à ses troupes les derniers jours de l'année 1757, & avoit établi ses quartiers d'hiver à Zell, Brunswick & Vehrden ; mais au commencement de Janvier, il voulut châtier les habitants d'Halberstadt, qui avoient manqué de payer les contributions auxquelles ils s'étoient assujettis. Le 10, M. de Voyer se mit en marche sur trois colomnes avec onze bataillons, trente-six piquets, deux régiments de Cavalerie, un de Hussards & quatre cents chevaux tirés de Brunswick. Les Prussiens qui étoient en garnison dans Halberstadt furent instruits de la marche des François par la fuite d'une patrouille que l'avant-garde commandée par M. de Turpin, attaqua le onze & poussa jusqu'aux portes de la ville. Sur cette alarme, les Prussiens abandonnèrent la place avec la plus grande

précipitation, ainsi que celle de Quedlinbourg qui en est voisine, & se retirèrent à Ascherleben qu'ils abandonnèrent encore peu de jours après. M. de Voyer fit payer les contributions, distribua à ses troupes soixante & dix mille rations de pain qu'il trouva dans Halberstadt, fit brûler ou détruire les portes de la ville, abattre huit-cents toises des murs & emmena des ôtages pour sûreté de ce qui restoit dû de la contribution.

IV. Les François entrent dans Brême.

Pendant que M. de Voyer étoit occupé de cette expédition, M. le Duc de Broglie fut chargé de gagner la basse Wumme, & de reprendre un magasin dont les ennemis s'étoient emparés à Wegesack. Il réussit à s'en rendre maître, ainsi que d'un autre magasin formé par les Hanoveriens à Olsteterholt; mais le Général d'Oberg instruit de sa marche, rassembla en toute diligence les troupes qu'il tira de différentes garnisons, & se portà rapidement sur la basse Wumme. M. de Broglie dont les troupes étoient extrêmement affoiblies par la fatigue & par la dureté de la saison, ne

George II. An. 1758.

crut pas devoir attendre les ennemis: il repassa la rivière & gagna le fauxbourg de Brême, où il reçut le secours qui lui fut envoyé par M. de Richelieu. Après quelques manœuvres qui continrent les Hanoveriens, M. de Broglie fit sommer les Magistrats de Brême, auxquels on accorda une capitulation pour la sûreté de leur religion & de leur commerce; & qui reçurent ensuite les François dans la ville.

V. Plan d'un traité entre la France & le Landgrave de Hesse-Cassel.

Quoique le plus grand nombre des ennemis de la France persistassent dans le dessein de pousser vigoureusement la guerre, le Landgrave de Hesse-Cassel, dont les États en avoient supporté tout le poids dans la campagne précédente, prit la sage résolution de se détacher de ses liaisons avec les Rois de Prusse & de la Grande-Bretagne, pour se mettre sous la protection du Monarque François. Dès le 18 d'Octobre de l'année précédente, Monsieur de Packelbell, Ministre du Duc de Deux-Ponts à la Cour de France, avoit remis à cette cour le plan d'un traité, par lequel le Land-

grave

grave promettoit de ne plus entrer dans aucuns engagements contre le Roi ni contre ses Alliés : de ne jamais donner sa voix dans les assemblées générales ou particulières de l'Empire contre les intérêts de sa Majesté Très Chrétienne ; & de faire passer au service de la France, les troupes du Landgraviat qui servoient dans l'armée des Hanoveriens. Il demandoit en même temps qu'elles ne fussent point obligées d'agir dans la guerre actuelle contre le Roi de la Grande-Bretagne : que le Roi de France fît remettre au Landgrave, aussitôt après la ratification du traité, tous ses Etats & territoires, dans la même condition où ils étoient quand les François en avoient pris possession : que ses Sujets fussent exempts de toutes contributions, & que les François payassent en argent les munitions, vivres&fourrages qu'ils prendroient dans le Landgraviat ; mais sans qu'il pût être exigé aucun droit pour le passage de ceux qu'ils y transporteroient : que le Roi de France garantît tous ses Etats, ainsi que tous les droits de la maison de Hesse-Cas-

George II.
An. 1758.

George II
An. 1758.
sel, particulièrement l'acte d'assurance signé par le fils du Landgrave, au sujet de la religion : que le Monarque François employât son crédit auprès de l'Empereur & de l'Impératrice Reine, pour qu'en considération des pertes immenses que le Prince avoit souffertes par le séjour des troupes de Sa Majesté Très Chrétienne, & des subsides & arrérages de la Grande-Bretagne, qu'il perdroit par cet accommodement, il fût dispensé de fournir son contingent à l'armée de l'Empire, ainsi que du payement des mois Romains accordés par la diète générale : enfin, que si les Etats de Son Altesse Sérénissime étoient attaqués à cause de ladite convention, Sa Majesté Très Chrétienne lui donnât les secours les plus prompts & les plus efficaces.

VI.
Autre traité avec le Duc de Brunswick Wolfembuttel.

Le Landgrave ne fut pas le seul qui voulût se détacher de l'alliance du Roi d'Angleterre, après la convention de Closter-Seven. Le Duc de Brunswick conclut vers le même temps un traité avec les Cours de Vienne & de Versailles, par lequel il fut stipulé que les troupes de Sa Majesté Très Chrétienne prendroient

possession des villes de Brunswick & de Wolfembuttel pendant le cours de la guerre, & qu'elles se serviroient de l'artillerie, des armes & des munitions qui se trouveroient dans les Arsenaux : que les troupes du Duc, après avoir quitté le camp du Duc de Cumberland, seroient licentiées & désarmées : qu'elles feroient serment de ne point porter les armes durant le cours de la guerre actuelle contre le Roi de France, ni contre ses alliés : qu'il seroit permis au Duc de conserver un bataillon d'Infanterie, & deux escadrons de Cavalerie pour la garde de sa personne & de ses forts ; mais que les réglements faits par le Maréchal de Richelieu & par l'Intendant de l'armée, subsisteroient dans toute leur force : que le Duc fourniroit son contingent en troupes & en deniers, conformément aux loix de l'Empire : qu'il joindroit incessamment ses troupes à celles du corps Germanique, & qu'il donneroit ses ordres pour que son Ministre à la Diète de Ratisbonne se conformât aux résolutions de cette Diète, approuvées & confirmées par l'Empe-

George II. reur. En conséquence de cette con-
An. 1758. vention, le Monarque François promit au Duc qu'il ne feroit touché ni à ses trésors, ni à ses revenus : qu'on ne feroit dans ses Etats aucun changement à l'administration de la justice, & qu'il ne seroit tenu que de fournir les quartiers d'hiver aux troupes Françoises qui passeroient cette saison dans son pays.

VII. Ces deux traités sont sans effet.

On ne peut douter que le Landgrave & le Duc de Brunswick n'eussent dessein d'accomplir les conditions des traités qu'ils venoient de passer; mais il arriva de si grands changements au commencement de l'année, que le Landgrave, après avoir temporisé quelque temps, continua à laisser ses troupes jointes à celles des Hanoveriens, qui jouirent bien-tôt du changement de fortune dont nous allons parler dans peu. Le Duc de Brunswick fit tout ce qui étoit en son pouvoir pour remplir ses promesses, mais il fut dans l'impossibilité de les exécuter par la conduite de son frère, le Prince Ferdinand. Ce fameux Général ayant été chargé du commandement de l'armée Hanoverienne,

ſorſque la victoire remportée par les alliés à Rosbach, les détermina à reprendre leurs opérations militaires, retint par force les troupes de Brunſwick, & retint auſſi ſon neveu, le Prince héréditaire, quoique le Duc ſon père lui eût ordonné de quitter l'armée & de faire un voyage en Hollande. Le Duc écrivit une lettre très vive & très pathétique au Prince ſon frère, pour ſe plaindre de ce qu'il avoit ſéduit ſes troupes, retenu ſon fils dans une eſpèce de captivité, & deshonoré ſa famille. Il inſiſta pour que le jeune Prince exécutât ſes ordres, & pour que ſes troupes euſſent la liberté de ſe retirer. Il menaça même d'employer des moyens plus efficaces que les paroles, ſi ſes intentions n'étoient pas remplies; mais le Prince Ferdinand ne ſe rendit pas à ſes inſtances, & il ſuivit toujours ſon même plan. Il garda les troupes de Brunſwick & le Prince, dont les talents militaires ſe dévéloppèrent avec tant de ſuccès qu'il réuſſit enfin à entraîner ſon père dans de nouvelles meſures, directement contraires aux en-

George II. An. 1758.

gagements qu'il avoit pris avec les Cours de Vienne & de Versailles.

VIII. M. de Clermont prend le Commandement dans le pays d'Hanover.

Les avantages légers que les François avoient eu sur les bords de la Wumme, par la réduction de Brême & par l'expédition d'Halberstadt, furent alors les derniers efforts de leurs troupes épuisées dans ce pays. Le Prince Ferdinand avoit établi à Lunebourg le quartier général de son armée ; & au commencement de Février, il fit défiler ses équipages & des troupes du côté de Brême, & sur la rive droite de la Wumme. Pendant qu'elles se retranchoient contre les attaques des François qui pouvoient tomber sur elles d'un jour à l'autre, les opérations des troupes de Sa Majesté Très Chrétienne furent suspendues par un nouveau changement de Général. M. de Richelieu fut remplacé par M. le Comte de Clermont, qui arriva à l'Armée le 8 de Février & fut reçu avec la plus grande joie. Il jugea impossible de s'opposer aux desseins du Prince Ferdinand, de tenir la campagne contre lui, & même de conserver ce que les François avoient conquis dans cette partie ; ce qui le

détermina à faire retirer en toute diligence son armée vers le Rhin, pour y attendre les secours qui devoient lui venir de France. Cette dure nécessité rendit en peu de jours les alliés maîtres de Vehrden, de Rethem & d'Ottersberg, dont ils s'emparèrent sans résistance, les François ayant évacué ces places, à mesure que le Général des Hanoveriens renforcé par les troupes Prussiennes que commandoit le Prince George de Holstein-Gottorp, s'avançoient vers les bords du Weser.

IX. Les François en évacuent les places. Belle conduite de M. de Randan.

La reddition de ces places fut bientôt suivie de celle de Hoya, malgré les efforts que fit le Comte de Chabot pour la défendre, & malgré la valeur des Gardes-Lorraines qui y souffrirent excessivement. La ville de Brème fut également évacuée par les François, qui abandonnèrent aussi Zell, Brunswick & Wolffembuttel. Enfin, ils prirent la résolution de sortir d'Hanover, ce qui jetta les habitants dans la plus grande terreur, par la crainte des excès auxquels auroit pu se porter le soldat, s'il n'eût été retenu par une sévère discipline. Leurs alar-

George II. An. 1758.
mes furent bientôt dissipées par la conduite noble du Duc de Randan qui en étoit le Gouverneur. Les ennemis eux-mêmes ont publié dans leurs mémoires les justes éloges que mérita ce Seigneur; & c'est d'après ces mémoires que nous répétons des faits qui méritent d'être conservés dans les annales de toutes les nations. Non seulement M. de Randan prit les mesures les plus efficaces pour contenir les troupes dans les bornes de la discipline & de la modération, mais encore il donna des preuves d'une générosité, peut-être sans exemple. Au lieu de détruire les magasins de provisions, suivant l'usage trop ordinaire de la guerre, il en fit vendre une partie à bas prix, & distribua le reste aux pauvres de la ville, qui par une suite des malheurs de la guerre, avoient été exposés aux horreurs de la famine. Cet acte d'humanité fait plus d'honneur à ce Gouverneur, que tous les titres que peut procurer la gloire militaire. La Régence d'Hanover en fut si reconnoissante, qu'elle lui en fit publiquement des remerciements dans une lettre adressée à M. le Comte

de Clermont; & le jour qu'on indiqua pour rendre graces à Dieu de l'éloignement des François, tous les prédicateurs s'étendirent dans leurs sermons sur la charité & la bienfaisance du Duc de Randan. Des témoignages aussi glorieux, sortis de la bouche même des ennemis, doivent causer la satisfaction la plus parfaite à un cœur sensible, & l'on doit les regarder comme un des plus beaux triomphes que puisse recevoir l'humanité. Les François en eurent bientôt la récompense : dans la précipitation avec laquelle ils quittèrent le pays d'Hanover, ils furent obligés d'abandonner un grand nombre de malades, hors d'état de suivre l'armée. Les Magistrats des villes, touchés de la conduite généreuse dont on avoit usé en quittant leur pays, en prirent le plus grand soin, & M. de Randan leur en marqua, de son côté, sa reconnoissance par une lettre des plus obligeantes.

X. Les François repassent le Rhin.

L'arrivée de M. de Clermont fut marquée par des générosités, qui lui attirèrent en même temps l'attachement des Officiers & la confiance des soldats. Résolu d'établir ses pos-

George II. An. 1758.

tes sur les bords du Rhin, il retira toutes les garnisons du pays d'Hanover & des pays circonvoisins, où les alliés s'étendirent sans trouver presque de résistance : cependant ils furent obligés de faire le siège de Minden, où commandoit le Marquis de Morangies, qui, après six jours de tranchée ouverte, se rendit, faute de poudre & de munitions. Enfin toutes les troupes Françoises s'étant rapprochées du Rhin, après de légères escarmouches, où elles eurent souvent l'avantage, M. de Clermont fit passer le fleuve à la plus grande partie, vers le commencement de Mars; mit de fortes garnisons dans Wesel, à Kaiserswerth, & à Dusseldorp, pendant que M. de Broglie, avec la division qu'il commandoit, remonta le Rhin jusqu'à Coblentz. Les troupes Françoises furent cantonnées aux environs de ce fleuve, où elles attendirent les secours qui leur arrivèrent successivement, & qui les mirent bientôt en état de faire face au Prince Ferdinand.

XI. Abus qui s'étoient introduits dans l'armée Françoise.

Il s'étoit glissé une si grande quantité d'abus dans les fournitures des vivres & même dans la partie des

fourrages de l'armée Françoise, qu'on doit peut-être attribuer la nécessité où elle s'étoit trouvée, aux indignes manœuvres des subalternes, & à un défaut d'attention, impardonnable dans ceux qui auroient dû les réprimer. M. de Clermont donna les ordres les plus positifs pour corriger ces abus, & pour en faire punir les auteurs ; mais plusieurs d'entr'eux passèrent en pays ennemi, & tout ce que put faire le Général, fut de travailler à établir une administration plus régulière, sans pouvoir faire les exemples qui auroient été nécessaires contre les coupables. M. de Bellisle, Secrétaire d'Etat, ayant le département de la guerre, apporta aussi les plus grands soins à empêcher d'autres abus qui s'étoient introduits par dégrés dans les régiments, & qui y détruisoient l'émulation si nécessaire pour entretenir le zèle des Officiers. Nous allons rapporter les principaux articles de la lettre circulaire qu'il écrivit à ce sujet à tous les Colonels. Si elle ne détruisit pas le mal jusques dans sa racine, elle servit au moins à le diminuer, & obligea ceux qui en

George II. An. 1758.

George II. An. 1758.

étoient les auteurs, à tenir une conduite plus régulière. C'est toujours un grand acheminement vers le bien, quand on est obligé de prendre des détours & de se cacher pour faire le mal.

XII. Lettre de M. de Bellisle pour réprimer la vénalité.

» Depuis que le Roi m'a confié » le département de la guerre, Monsieur, vous ne doutez pas que je » ne sois sérieusement occupé de » remédier à toutes les causes du » relâchement excessif de la discipline dans presque tous les corps, » & ses parties. Une des principales, » est sans doute la vénalité des emplois & des charges, qui s'est introduite sous plusieurs formes » dans l'Infanterie, & qui y produit les abus les plus pernicieux » & les plus destructifs de toute émulation. En effet, delà vient que » les anciens Officiers, dont l'expérience pourroit être encore utile » au service, prennent le parti de » se retirer, séduits par l'appas » des sommes qui leur sont offertes; ——que la Noblesse, cette » portion si précieuse de l'Etat, dont » elle doit-être la force & le soutien, » se trouve exclue des emplois aux

» quels elle eſt appellée par ſa naiſ-
» ſance, ſi le défaut de fortune l'em-
» pêche d'acheter à prix d'argent les
» occaſions qu'elle recherche de
» témoigner ſon zèle. —— Delà,
» ces avancements qu'une aiſance
» plus ou moins grande détermine,
» ſans égard au mérite des anciens;
» —— enfin la négligence des an-
» ciens Officiers, plus excités par
» l'intérêt à penſer à la retraite, que
» par l'émulation à s'occuper du
» ſervice. —— Il ſeroit difficile
» que ces abus ſe fuſſent accrédités
» au point où ils le ſont actuelle-
» ment, ſans le concours des Chefs
» des Corps. —— Ce ne peut être
» qu'avec leur agrément, ou du
» moins leur conſentement tacite,
» que la vente des emplois s'intro-
» duiſe & ſe maintienne. —— Sa
» Majeſté a tellement à cœur l'exé-
» cution de ſes ordres à ce ſujet,
» qu'elle m'a déclaré, que s'il lui
» revenoit qu'un Colonel eût con-
» tinué de tolérer des abus qu'elle
» veut déraciner, elle prendroit le
» parti de lui ôter ſur le champ ſon
» régiment. —— Je ne puis vous
» exprimer en termes aſſez forts, à

George II. An. 1758.

» quel point Sa Majesté desire que » vous donniez toute votre attention, ——— pour empêcher que » désormais, sous aucun prétexte, » il soit donné la moindre somme » d'argent pour parvenir aux emplois, ou pour déterminer les retraites dans le régiment que vous » commandez.

» Les retraites se sont multipliées » depuis quelques années dans l'Infanterie, à la faveur de certains » arrangements clandestins, qui y » sont connus sous le nom de *Concordat*. ——— Sa Majesté me charge » de proscrire de sa part le *Concordat*, sous les mêmes peines que » la vénalité des emplois, à laquelle » il tient de si près; mais en même » temps, elle voudra bien pourvoir » aux objets d'utilité qui ont été » le prétexte de son introduction, » & elle se réserve de faciliter par » des moyens légitimes & par des » graces placées à propos, les retraites qu'il sera convenable de » favoriser, d'après le compte que » les Colonels en rendront dans » chaque occasion ».

XIII. Les Alliés s'emparent de Kaiserswert.

Les deux armées ne demeurèrent

pas long-temps dans l'inaction : on sait que quelques semaines de repos suffisent aux François pour leur faire oublier toutes leurs fatigues passées ; & les troupes du Prince Ferdinand étant toutes fraîches & bien recrutées, il y avoit lieu de croire que la campagne commenceroit bientôt avec une nouvelle fureur. Les alliés etoient cantonnés dans l'Evêché de Munster ; mais la nuit du 29 au 30 de Mai, le Colonel Scheiter fut détaché pour passer le Rhin ; ce qu'il exécuta avec le plus grand succès, vis-à-vis du village d'Hornberg, dont il s'empara, & où il fit un butin considérable. Les François n'avoient dans ce poste que cent hommes du régiment de Cambresis ; & lorsque les barques ennemies traversèrent le fleuve, l'artillerie demeura dans l'inaction, parce qu'on attendoit l'arrivée d'un convoi, & que l'on crut que ces barques le transportoient. Les alliés ne trouvant aucune résistance, prirent cinq pièces de canon, & mirent aisément en fuite le petit corps de François qu'ils surprirent dans ce village. Le même jour, le Général Wangenheim

George II. An. 1758.

fit défiler deux mille chevaux jusques sous les murs de Dusseldorp, pour amuser les François, & pour les empêcher de donner du secours à Kaiserswerth. Il tourna tout-à-coup vers cette ville qui fut sommée de se rendre; & la garnison n'étant pas en état de la défendre fut obligée de l'abandonner & de repasser le Rhin. Le Comte de Clermont voyant l'impossibilité de tenir encore la campagne contre le Prince Ferdinand, ne s'occupa, en attendant les renforts de France, qu'à se fortifier dans de bons retranchements, où les ennemis ne pussent le forcer.

XIV. Le Prince Ferdinand passe le Rhin.

Au commencement de Juin, toute l'armée des alliés passa le Rhin, partie sur des bateaux plats, partie sur un pont qu'ils construisirent à Binem. Le Général François, dont le camp étoit à Rhinberg, voyant que les ennemis s'étoient avancés vers l'Abbaye de Camp, comme s'ils eussent eu dessein de tourner son aîle gauche, décampa la nuit du 12 au 13 pour se porter à Meurs. Sur ce mouvement le Prince Ferdinand s'empara des hauteurs nommées les montagnes de Saint-Antony, après

George II. An. 1758.

avoir délogé le Régiment d'Orléans qui étoit posté dans un bois avec trois cents hommes d'infanterie & cent chevaux. Le Comte de Clermont n'étant resté qu'un jour à Meurs, se remit en marche & arriva le 15 à Neuss, pendant que M. de Saint-Germain prit poste à Creveldt, où il resta jusqu'au 20, qu'il regagna l'armée Françoise campée derrière le canal nommé Landwerth.

XV. Ses dispositions pour la bataille de Creveldt.

Le Prince Ferdinand, qui avoit toujours suivi les François dans leur marche, s'empara aussitôt de Creveldt, qui est situé sur un hauteur, d'où il pouvoit reconnoître le camp du Comte de Clermont. Malgré la situation avantageuse des François, qui avoient le canal à leur front, avec un double fossé garni d'artillerie & plusieurs abattis, il résolut de les attaquer le lendemain. Il fit toutes ses dispositions le 22 sans aucun trouble. Il chargea le Prince héréditaire de Brunswick de la principale attaque qui devoit se faire contre l'aile gauche de M. de Clermont, du côté d'Anrad, quoique cette partie fût couverte par un bois d'un accès très difficile, & embarassée



George II.
An. 1758.

de haies, de clôtures & de fossés. Le Général Sporken eut ordre de former une fausse attaque à la droite de l'armée Françoise, & le Lieutenant-Général d'Oberg fut chargé d'une semblable opération sur le centre. Ces deux Commandants firent élever, chacun dans leur partie, des batteries qui firent un feu terrible pendant toute l'action, ce qui partagea l'attention des François, & fut en grande partie cause de l'échec qu'il souffrirent dans cette journée.

XVI. Il remporte la victoire.

Le 23, à quatre heures du matin, les alliés s'avancèrent sur deux colomnes jusques à Saint-Antony, pendant que leur gauche marchoit du côté de Creveldt où les François avoient repris leur premier poste. Le Prince eut la précaution de s'assurer de guides surs; & pour prévenir les inconvénients qui peuvent naître d'une trop grande précipitation, MM. de Sporken & d'Oberg eurent ordre de modérer les mouvements de leurs fausses attaques, & de ne pénétrer les François que lorsqu'on seroit assuré des succès du Prince héréditaire. On apperçut les colomnes ennemies vers midi : on

battit auſſitôt la générale : les tentes furent pliées en un inſtant, & à une heure toute l'armée Françoiſe fut ſous les armes. Il étoit impoſſible que des mouvements auſſi précipités puſſent ſe faire ſans quelque confuſion : le Général ne pouvant douter par la manœuvre des alliés, que la véritable attaque ne fût celle de la gauche, donna tous ſes ſoins à renforcer cette partie. Elle étoit déja défendue par la Légion Royale, & il y fit avancer quatre bataillons, pendant qu'on mit en potence un corps de Carabiniers & de Dragons ; mais jugeant que ces troupes ne pourroient ſuffire contre tous les efforts des ennemis, M. de Clermont donna ordre à la réſerve, compoſée des Grenadiers de France, des Grenadiers Royaux, & de la brigade de Navarre, de ſe porter du même côté. Si ces ordres euſſent été bien exécutés, il y a lieu de croire que les François auroient été aſſez en force pour ſoutenir les efforts du Prince Héréditaire ; mais le défaut de guides dans un pays fouré & couvert de bois, cauſa en grande partie la perte de la bataille. La ré-

George II. An. 1758.

ſerve s'égara & n'atteignit l'endroit où elle devoit combattre, que lorſqu'il n'y avoit plus aucune reſſource. Pendant cet intervalle les ennemis débouchent dans la plaine, où ils ſe forment, & ſont auſſitôt attaqués par les Carabiniers, & par les brigades d'Aquitaine & de Royal-Rouſſillon. Ces troupes intrépides, malgré leur petit nombre & la multitude d'ennemis qu'elles ont en tête, renverſent tout ce qui s'oppoſe à leur valeur, franchiſſent un ravin qu'elles trouvent ſur leur paſſage; & quoiqu'elles ſoient, pour ainſi dire, abandonnées du reſte de l'armée par l'erreur de la réſerve, elles enfoncent les alliés & les mettent en fuite juſques dans le bois par où ils avoient débouché. La Cavalerie Françoiſe, qui ne peut y pénétrer, & qui eſt écraſée par le feu terrible des Hanoveriens retranchés dans ce bois, ſe replie pour ſe reformer & retourner à la charge; mais le Général qui la voit expoſée à un maſſacre inévitable, fait ſonner la retraite. Le François obéit en fremiſſant de fureur de ne pouvoir arracher la victoire à des ennemis que leur nombre & la juſteſſe de leurs

opérations trop bien concertées rendent alors invincibles. Le Général d'Oberg qui voit les François ébranlés, perce au milieu de leur centre, & joint le Prince de Brunſwick : le Général Sporken redouble le feu de ſon artillerie, & il ne reſte d'autre reſſource aux François que de faire leur retraite avec le moins de perte qu'il eſt poſſible. Elle eſt couverte par de nouveaux efforts de valeur que fait paroître la cavalerie ; & après ſix heures de combat, toute l'armée prend la route de Nuys, ſans que ſa marche ſoit troublée par les alliés, qui contents de devenir maîtres du champ de bataille, ne croyent pas devoir s'expoſer à ſuivre les François dans les ténebres.

XVII. Suites funeſtes de cette bataille.

Tel fut l'évènement de cette funeſte journée. On y perdit environ ſix mille hommes, tant par le feu des alliés qne par la déſertion, qui ſuit toujours les batailles où l'on a du déſavantage. On regretta particuliérement le Comte de Giſors, fils du Maréchal de Belliſle, & la derniere eſpérance de ſa famille, qui mourut de ſes bleſſures à Nuys, peu de

George II. An. 1758.

jours après la bataille. Du côté du Prince Ferdinand, il y eut au moins quinze cents hommes de tués, & peut-être un plus grand nombre, à cause de l'action sanglante qui se passa dans la plaine. Le Comte de Clermont ne demeura à Nuys, que jusqu'au 25, & il établit ensuite son camp sous les murs de Cologne. Le vainqueur, maître de tout le plat pays, s'empara aussitôt de Nuys: le Prince Héréditaire alla sommer Ruremonde, qui se rendit après avoir tiré quelques volées de canon; & ces pertes furent bientôt suivies de la reddition de Dusseldorp, qui capitula le 5 de Juillet, & dont la garnison rejoignit l'armée Françoise.

XVIII. M. de Contades est chargé du Commandement de l'armée.

M. de Contades ayant succédé à M. le Comte de Clermont dans le commandement de l'armée, reçut bientôt des renforts considérables, & résolut de réparer la gloire du nom François, en attaquant à son tour le Prince Ferdinand. Ce fut dans cette vue qu'il se mit en marche le 14 de Juillet, vers la petite rivière d'Errft, sur les bords de laquelle étoient campés les alliés dans une position très-avantageuse. Le Général Allemand,

qui connoissoit le danger auquel il se seroit exposé dans la première ardeur d'une nation impétueuse, qui vouloit avoir sa revanche, jugea à propos de temporiser, dans l'espérance qu'il pourroit retirer des avantages plus solides de sa victoire, quand ce premier feu se seroit un peu rallenti. Peut-être aussi crut-il que les divisions, qui n'avoient que trop éclaté précédemment entre les Officiers-Genéraux qu'il avoit en tête, lui fourniroient de nouveaux moyens de les attaquer au dépourvu. Quoi qu'il en soit, il prit le parti de se retirer sur Neuss, & fut suivi par M. d'Armentieres, à la tête des Grenadiers de France, de vingt escadrons, des Hussards & avec huit pièces de canon. Il y eut quelques légères escarmouches, où les alliés eurent du désavantage, & M. d'Armentieres rentra le 16 au camp, après avoir laissé à M. de la Morlière la garde du pont de Ksin sur l'Erfft, que le Prince Ferdinand avoit abandonné par une faute impardonnable à un aussi habile Général. M. de la Morlière y fut attaqué le 17 par un corps de cinq à six mille ennemis,

George II. An. 1758.

dont il ſoutint le feu juſqu'à ce que, forcé par le nombre, il ſe retira dans la plaine, où il fut ſoutenu par M. le Comte de Chabot, & ils regagnèrent enſemble le corps d'armée en bon ordre, ſans avoir fait de perte conſidérable.

XIX. M. de Soubiſe rentre dans la Heſſe.

Pendant toutes ces opérations de la grande armée, celle de M. de Soubiſe avoit été raſſemblée de ſes quartiers, & avoit formé deux camps, l'un près de Hanau & l'autre appuyé à Hochſt. Ils ſe réunirent peu de jours après pour pénétrer dans la Heſſe, & M. de Soubiſe établit ſon quartier général à Friedberg. Il ſe remit en marche le 16, & le Duc de Broglie, qui commandoit l'avant-garde, envoya en avant un fort détachement de Royal Naſſau & de Fiſcher. Auſſitôt que ces troupes parurent devant Marbourg, les ennemis l'abandonnèrent ſans attendre l'eſcalade, & M. de Soubiſe y arriva le 18 avec le gros de l'armée. Ils ſe retirèrent de même du poſte de Kirchayn, dont les François s'emparèrent, ce qui leur donna l'entrée dans la Heſſe; & le Landgrave abandonna encore la capitale, pour ſe

se retirer d'abord au château de Virseln, & ensuite à Bremen.

George II. An 1758.

XX. Combat de Sundershausen gagné par M. de Broglie.

Le Prince Ferdinand assez occupé à veiller sur les mouvements de M. de Contades, résolut de se tenir uniquement sur la défensive, jusqu'à ce qu'il eût été joint par le Duc de Marlborough, qui venoit de débarquer à Embden avec un gros corps de troupes Angloises. Il chargea le Prince d'Isembourg, qui commandoit les Hessois, de s'opposer aux progrès de M. de Soubise, en attendant qu'il fût lui-même en état, avec le secours des troupes Britanniques de passer la Meuse, de transporter le théatre de la guerre dans le pays ennemi, & peut-être d'obliger le Prince de Soubise à venir au secours de M. de Contades. Ce fut pour exécuter ce plan, que le Prince Ferdinand se rendit à Ruremonde; mais toutes ses mesures furent renversées par la défaite du Prince d'Isembourg, qui fut due à la bonne conduite & à l'activité de M. le Duc de Broglie. Cet habile Lieutenant-Général, qui commandoit l'avant-garde de l'armée de Soubise, ayant appris à Cassel que les troupes Hessoises se retiroient vers

George II. An. 1758.

Munden, laiſſa dans Caſſel & dans Sundershauſen deux mille cinq cents hommes pour garder les défilés, & avec le reſte de ſes troupes au nombre de ſept à huit mille hommes, il marcha aux ennemis le 23 de Juillet; les trouva en bataille, & fit auſſitôt ſa diſpoſition pour l'attaque. Les alliés, rangés ſur une ſeule ligne, avoient leur droite appuyée à un grand eſcarpement de la Fulde, & leur gauche à un bois très fourré. M. de Broglie mit ſa petite armée dans le même ordre, l'infanterie ſur la première ligne, la cavalerie ſur la ſeconde, avec un corps de grenadiers pour couvrir le flanc droit, & des volontaires à la gauche. A la tête de l'infanterie vers la droite, il fit placer dix pièces de canon pour foudroyer la cavalerie Heſſoiſe qui étoit en face. Ce fut cette cavalerie qui commença la première à ſe mettre en mouvement, comme pour attaquer l'infanterie Françoiſe. M. de Broglie la fit doubler, & la cavalerie Françoiſe s'étant avancée, tomba ſur celle des Heſſois, qui la reçurent avec tant de valeur, que les François furent obligés de ſe retirer

derrière l'infanterie, pour se reformer. La cavalerie ennemie, croyant marcher à une victoire assurée, tomba sur le régiment de Bavière, qui eut la prudence de réserver son feu, & s'en servit avec tant d'avantage, que la cavalerie Hessoise fut en grande partie détruite, & ne revint plus à la charge. Pendant qu'on se battoit ainsi dans la plaine avec différents succès, M. de Waldener & M. de Diesbach, à la tête des Suisses, & de trois compagnies des grenadiers de Royal-Deux-ponts, attaquèrent les Hessois dans le bois, où ils les poussèrent d'abord, & gagnèrent quelque terrein; mais les ennemis couverts par l'escarpement, rechargèrent avec une nouvelle vigueur, & forcèrent la gauche des François de plier. M. de Broglie voyant qu'ils avoient dessein de déborder son infanterie, fit avancer par derrière les dragons d'Apchon, avec un corps de cavalerie: mais l'évènement du combat demeurant toujours douteux, & les François étant très maltraités, il fit marcher à l'escarpement les régiments de Royal-Bavière, Royal-Deux-ponts, Ro-

George II. An. 1758.

han & Beauvoisis, qui fondirent sur les Hessois la bayonnette au bout du fusil, & les forcèrent enfin de prendre la fuite, après en avoir fait un grand carnage. Trois ou quatre cents se précipitèrent dans la Fulde, & les autres se sauvèrent par les bois, où ils furent suivis par le Baron de Travers, avec sept cents Volontaires. Les François prirent environ huit cents prisonniers, avec sept pièces de canon, & en trouvèrent huit autres, que les Hessois avoient laissées dans Munden. Les ennemis dans cette action perdirent près de la moitié de leurs troupes, & le Prince d'Isembourg manqua d'être pris par M. de Travers : les François eurent environ huit cents hommes tués, & quatorze cents blessés ; mais par le succès qu'ils eurent dans cette action, ils demeurèrent maîtres du Weser, s'ouvrirent un libre passage dans la Westphalie, & déconcertèrent tous les projets du Prince Ferdinand, qui dans le reste de la campagne ne fit plus aucune opération dont les alliés pussent retirer quelque avantage.

XXI. Position critique du Prince Ferdinand.

Aussitôt que le Prince Ferdinand

fut informé de la victoire des François, qui reprirent Cassel, & rentrèrent dans Gottingen, il jugea qu'il n'avoit d'autre ressource que de repasser le Rhin, ou de s'exposer au sort douteux d'une bataille. Ce dernier parti ne doit jamais être pris par un habile Général, quand il n'est pas assuré d'une retraite, s'il lui arrive quelque fâcheux évènement; & le Rhin que le Prince avoit sur ses derrières, y auroit mis un obstacle insurmontable, étant très enflé par les pluyes qui avoient aussi rompu tous les chemins. Il se détermina donc à abandonner son premier plan, devenu impraticable, & à se mettre à couvert au delà de ce fleuve. Il avoit alors l'armée de M. de Contades sur une de ses aîles, la forteresse de Gueldres, dont la garnison étoit très considérable, de l'autre côté; une partie du pays étoit occupée par divers postes François, qui pouvoient aisément lui couper les vivres, & intercepter ses convois : enfin il craignoit que M. de Soubise n'enlevât les troupes Britanniques dans leur marche d'Embden à son armée. Toutes ces considérations réunies le portèrent

George II. An. 1758.
à reprendre la route du Rhin; mais il falloit forcer le passage de Wachtendonck, isle entourée de la Niers, dont l'approche étoit très difficile, & qu'il étoit cependant nécessaire d'emporter, pour gagner les bords du fleuve. Il chargea de ce service le Prince Héréditaire de Brunswick, qui voyant que les François avoient retiré leurs ponts, se précipita dans la rivière, à la tête des grenadiers, qui délogèrent les ennemis à coups de bayonnette, & ouvrirent le passage à l'armée qui gagna Rhinberg, où le Prince Ferdinand avoit dessein de traverser le Rhin.

XXII. Perte des François à l'attaque du pont de Rees.

Le voisinage de M. de Contades ne permettant pas au Prince d'exécuter son projet, il résolut de s'avancer jusqu'à Rees, où il espéroit passer le fleuve avec plus de facilité. Avant de quitter Rhinberg, il apprit que M. de Chevert, l'un des plus habiles Lieutenants-Généraux de l'armée Françoise, avoit traversé la Lippe avec quatorze bataillons, & plusieurs escadrons, pour joindre la garnison de Wesel, & tomber sur le Lieutenant-Général Imhoff, qui commandoit à Meer un corps détaché de

l'armée combinée, destiné à couvrir le pont que le Prince avoit fait jetter à Rees. Les troupes Hanoveriennes étoient trop fatiguées, & trop éloignées de M. de Contades, pour qu'on pût en envoyer aucune partie au secours de M. Imhoff; mais cet Officier étant reconnu pour très brave, expérimenté, & dans une position avantageuse, ce Prince s'en rapporta totalement à sa bonne conduite. Il ne fut pas trompé dans son attente : d'abord que M. Imhoff fut informé que M. de Chevert devoit passer la Lippe le 4 d'Août, avec une forte artillerie, pour brûler le pont de Rees, il décampa dans le dessein de défendre ce pont, & de joindre deux bataillons, qui avoient passé le Rhin dans des barques, sous les ordres du Général Zastrow : il reçut bien ce renfort; mais les François ne paroissant point, il jugea qu'il avoit été mal informé, & résolut de reprendre son poste avantageux à Meer. A peine y étoit-il rentré, que son avant-garde fut attaquée par M. de Chevert, qui avoit débouché par la route de Wesel, & qui commandoit les troupes destinées pour l'investis-

George II. An. 1758.

sement de Dusseldorp. Le front de M. Imhoff étoit couvert par des taillis & par des fossés, & il avoit derrière lui un terrein élevé, d'où il pouvoit découvrir le nombre des François, & tous les mouvements qu'ils faisoient pour le forcer. Voyant qu'ils étoient engagés dans un passage très difficile, il mit un régiment dans le taillis, avec ordre de tomber sur leur aîle gauche, qui étoit à découvert; & aussitôt que le feu commença, M. Imhoff s'avança avec le reste de ses troupes pour les attaquer de front. Les François obligés de combattre dans un terrein aussi désavantageux, & exposés au feu de toutes parts, ne purent soutenir long-temps l'effort de leurs ennemis, ils furent obligés d'abandonner leur attaque : leurs troupes ne purent se reformer, & ils se retirèrent en désordre à Wesel. Ils perdirent dans cette action cinq à six cents hommes, tant tués que blessés, onze pièces de campagne, & quelques chariots. On leur fit aussi plus de trois cents prisonniers, y compris onze Officiers.

XXIII. Le Prince Ferdinand repasse le Rhin. Il est suivi par M. de Contades.

Aussitôt après cette action, le Général Wangenheim passa le Rhin avec

quelques bataillons & plusieurs escadrons, pour renforcer le Général Imhoff, pendant que le Prince Ferdinand marchoit avec le reste de l'armée à Santon, pour se rendre à Rhinberg, & tenter de nouveau le passage. Il fut très fatigué dans sa marche, par les détachements de l'armée de Contades, & n'ayant encore osé exécuter son projet, que le débordement du Rhin rendoit très difficile, il se hâta, par des marches forcées, de gagner les ponts de Rees & d'Emmerick. Enfin, après s'être rendu maître de quatre bâtiments, que les François avoient construits pour rompre un pont qu'il avoit établi à Griethuyzen, il réussit à traverser le fleuve, le 10 du mois d'Août. Il retira ensuite la garnison de Dusseldorp, dont les François reprirent possession, & envoya le Général Imhoff au devant du Duc de Marlborough, avec un fort détachement; mais malgré ce renfort, il ne put rien entreprendre contre M. de Contades. Ce Général n'ayant pu empêcher les ennemis de passer le Rhin, les suivit de près au delà de ce fleuve. Une partie de l'armée Françoise le

George II. An. 1758.

traversa le 12 à Wesel, & le reste en auroit fait de même le 13, sans un violent ouragan, & sans le débordement des eaux du Rhin, qui se repandirent dans la plaine, & retardèrent les opérations de M. de Contades jusqu'au 19. Ce fut alors que ce Général François reçut le bâton de Maréchal de France. Il fut joint peu de jours après par dix mille Saxons, que commandoit le Comte de Lusace : mais le Prince Ferdinand se tenant toujours sur la défensive, sans donner prise sur lui, tout le mois de Septembre se passa en marches & contre-marches, où les François n'eurent d'autre avantage que celui de surprendre & d'enlever à Borck une partie du camp du Prince d'Holstein-Gottorp, qui occupoit ce poste avec un gros corps d'infanterie, & deux mille dragons & Hussards.

XXIV. Ruse de M. de Soubise, pour faire quitter un poste avantageux aux ennemis.

Le Prince de Soubise qui s'étoit rendu à Cassel, passa de même le mois de Septembre, sans aucune opération importante : il y eut seulement quelques légères escarmouches, entre des détachements de ses troupes, & différents corps des ennemis, où les François remportèrent quelque avan-

tage. Enfin, M. de Contades voyant qu'il ne pouvoit entamer le Prince Ferdinand, résolut de demeurer aussi sur la défensive; & pour mettre M. de Soubise en état d'agir avec plus de succès, il détacha le Prince Xavier de Saxe, qui joignit son armée avec un renfort considérable. Le Prince Ferdinand, jugeant que les François avoient dessein d'attaquer le Prince d'Isembourg, qui étoit alors à Eimbeck, détacha le Général Oberg avec dix mille hommes, & lui fit prendre poste à Lipstad, où il étoit à portée de joindre les Hessois, s'ils avoient besoin de son secours. Le voisinage des François détermina ce Général à faire promptement la jonction; & il se mit à la tête de cette armée, composée d'environ vingt-quatre mille hommes. Ils prirent poste à Sundershausen, où ils jugeoient qu'ils pourroient être attaqués par les François : mais M. de Soubise, connoissant l'avantage de cette situation, résolut de faire tous ses efforts, pour les obliger à quitter ce poste, & fit un mouvement, comme s'il eût eu dessein de tourner

George II
An. 1758.

leur camp par la route de Munden. Le Général Oberg croyant avoir pénétré le projet des François, décampa le 10 d'Octobre, pour le rendre infructueux, passa le village de Landwershagen, & prit poste à Lutternberg ; mais voyant que les François le suivoient de près, il se forma en ordre de bataille ; la droite appuyée à la Fulde, & la gauche à un taillis sur un éminence, où il plaça cinq pièces de campagne. La cavalerie s'étendoit sur les aîles, & il avoit le village de Lutternberg derrière lui, avec quatre pièces de canon sur un terrein élevé qui flanquoit ce village.

XXV.
Il gagne la bataille de Lutternberg sur le Général Oberg.

M. de Soubise, voyant qu'il avoit réussi à donner le change aux Général Allemand, chargea M. de Broglie de l'amuser par quelques manœuvres, pendant que M. de Chevert feroit un long détour, pour prendre ces troupes en flanc par leur aîle gauche. Les ennemis surpris de ce côté, & craignant de se trouver entre deux feux, dégarnirent leur aîle droite, & formèrent une équerre, pour l'opposer à M. de Chevert.

Cet habile Officier voyant qu'ils se présentoient en une colomne très nombreuse, pour l'empêcher de déboucher, la fit bientôt rompre, tant par l'artillerie, que par MM. de Voyer & de Bellefond à la tête de la cavalerie. Cet obstacle étant surmonté, il s'étendit, & se forma dans la plaine, où il eut à soutenir le choc de la cavalerie ennemie qui s'avança en bon ordre; mais elle fut toujours repoussée, quoiqu'elle se reformât à diverses fois. Il restoit encore sur les derrières la montagne de Stolberg, où les alliés avoient établi plusieurs batteries, soutenues d'un gros corps de troupes. Le Comte de Lusace qui commandoit les Saxons, fit prendre les ennemis de revers, par le Baron de Hirn, pendant qu'il les attaquoit de front. Le combat fut des plus opiniâtres, les alliés faisant les derniers efforts pour garder un poste, d'où dépendoit le salut de toute leur armée. Enfin, il fut emporté, & leurs batteries ayant été tournées contre eux, il ne leur resta d'autre ressource que celle de prendre la fuite; ce qu'ils firent au

George II. An. 1758.

travers des bois, où les soldats jettèrent la plus grande partie de leurs armes. Ils eurent plus de trois mille hommes de tués, & on leur fit huit cents prisonniers, après quoi la division de M. de Chevert, & celle de M. de Fitz-James, rejoignirent l'armée de Contades.

XXVI. Mort du Duc de Marlborough.

Le Prince Ferdinand s'étant retiré dans la Westphalie, établit son quartier général à Munster, & le Général François forma son camp près de Ham, sur la Lippe. Ainsi, quoique ce Prince eût suivi les François en deçà du Rhin, quand ils avoient été forcés par les maladies & par les mortalités, d'évacuer le pays d'Hanover & la Hesse, ils furent bientôt en état de résister à tous ses efforts, & de pénétrer de nouveau dans la Westphalie. Ils y établirent leurs quartiers d'hiver, & s'y étendirent de façon, qu'ils commandoient des deux côtés sur tout le Rhin, pendant que les alliés étoient resserrés dans les Evêchés de Munster, de Paderborn, & d'Hildesheim. Les troupes Britanniques les avoient joint trop tard, pour leur pouvoir

être de quelque utilité : elles furent cantonnées très peu de temps après leur arrivée, & perdirent à Munster le Duc de Marlborough leur Général, qui fut universellement regretté de toute la nation.

George II. An. 1758.



GHAPITRE IV.

§. I. *Prise de Schweidnitz. Dispositions du Roi de Prusse.* §. II. *Il entreprend le siège d'Olmutz.* §. III. *Belles manœuvres du Maréchal Daun. Le Roi de Prusse lève le siège.* §. IV. *Il entre dans la Bohème.* §. V. *Opérations des Russes.* §. VI. *Le Roi de Prusse marche à leur rencontre.* §. VII. *Bataille de Jorndorff, entre ce Monarque & les Russes.* §. VIII. *Il revient contre le Maréchal Daun.* §. IX. *Mouvements des Impériaux.* §. X. *Les armées se trouvent en présence.* §. XI. *Le Maréchal surprend les Prussiens.* §. XII. *Il gagne sur eux la bataille d'Hockirchen.* §. XIII. *Retraite du Roi de Prusse.* §. XIV. *Les Autrichiens le poursuivent.* §. XV. *Ils veulent s'emparer de Dresde.* §. XVI. *Le Commandant Prussien en fait brûler les fauxbourgs.* §. XVII. *Sa réponse aux plaintes du Maréchal Daun.* §. XVIII. *Mémoire présenté à la Diète par le Mi-*

nistre de Saxe. §. XIX. *Réponse du Ministre de Brandebourg.* §. XX. *Réflexions à ce sujet.* §. XXI. *Le Roi de Prusse se rend à Dresde.* §. XXII. *Activité de ce Monarque.* §. XXIII. *Nouvelles rigueurs exercées à Leipsick.* §. XXIV. *Suites des mêmes violences.* §. XXV. *Opérations des Suédois.*

George II An. 1758.

I. Prise de Schweidnitz. Dispositions du Roi de Prusse.

NOUS avons laissé à la fin de la campagne précédente le Monarque Prussien à Breslau, après avoir formé le blocus de Schweidnitz, qui dura jusqu'au 19 de Mars, où il fit investir la place en forme. Les opérations du siège commencèrent le 21; mais la tranchée ne fut ouverte que la nuit du 1 au 2 d'Avril. La garnison se défendit avec le plus grand courage, jusqu'au 16 : mais le Gouverneur voyant alors ses troupes réduites à moitié, son feu éteint, & toutes ses défenses ruinées, fut obligé de se rendre prisonnier de guerre avec le reste de la garnison, où il y avoit treize cents malades. Le Roi de Prusse, trop actif pour demeurer tranquille devant une place assiégée, s'étoit mis à la tête d'un corps de

George II. An. 1758.

après avoir jetté un gros corps de troupes dans Olmutz. La conservation de cette dernière place étoit d'autant plus importante, que si le Roi de Prusse eût réussi à s'en rendre le maître, rien n'auroit pu l'empêcher de porter le fer & le feu jusqu'aux portes de Vienne. Il résolut donc d'en faire le siège; la fit investir le 27 de Mai; & chargea le Maréchal Keith des opérations: mais la belle défense que firent les assiégés, arrêta le cours de tous les projets que le Monarque avoit formés contre les Autrichiens.

III. Belles manœuvres du Maréchal Daun. Le Roi de Prusse lève le siège.

Le Maréchal Daun, qui commandoit l'armée Autrichienne, ne négligea rien pour troubler les Prussiens dans leurs opérations. Guidé par une valeur tranquille & mesurée, il jugea qu'il ne devoit pas exposer le sort de la place, celui de toute la Moravie, & même de l'Autriche à l'évènement d'une bataille; mais il prit ses postes à peu de distance d'Olmultz, dans un pays de montagnes, où il étoit impossible de le forcer, & ne s'occupa que du soin de harceler continuellement l'armée du Roi de Prusse, d'enlever ses convois,

& de jetter de temps en temps quelque ſecours dans la ville. La précaution que les Autrichiens avoient priſe, de détruire les fourrages dans une grande étendue de terrein, obligeoit les Pruſſiens d'en aller chercher fort loin, & ils étoient ſouvent ſurpris par les troupes du Maréchal, qui tomboient ſur eux des montagnes, dans le temps où ils étoient accablés de fatigue : au-lieu que les Autrichiens jouiſſoient de toute l'abondance que leur procuroit le voiſinage de la Bohême, qu'ils avoient ſur leurs derrières, & d'où ils tiroient des proviſions, des hommes & des munitions. La ville d'Olmutz eſt d'une ſi grande étendue, & tellement ſituée ſur la rivière Morava, que les différents poſtes des aſſiégeants ne pouvoient être par-tout également forts, ce qui facilita au Maréchal les moyens d'y faire entrer de fréquents ſecours ; enſorte que malgré les efforts des Pruſſiens, leurs opérations n'étoient encore que très peu avancées, après un mois de ſiège. Les fréquentes ſorties des aſſiégés, & les habiles manœuvres du Maréchal, qui tomboit tout-à-coup dans la

George II. An. 1758.

nuit ſur les quartiers Pruſſiens, les tenoient dans des alarmes continuelles : cependant ils avoient fini leur première parallèle, & ſans un nouveau coup de vigueur, la place ne pouvoit réſiſter long-temps à leurs efforts. Dans cette circonſtance ſi critique pour les Autrichiens, le Maréchal Daun apprit qu'un gros convoi étoit en marche de la Siléſie, pour le camp devant Olmutz : auſſitôt il détacha le Général Laudhon, avec un gros corps de troupes vers Bahia, & fit partir un autre détachement, commandé par le Baron de Ziskowitz, pour attaquer ce convoi de différents côtés, pendant qu'il marcheroit lui-même contre les aſſiégeants, comme s'il eût eu deſſein de leur livrer bataille. Le Roi de Pruſſe, ſans être trompé par cette feinte, envoya au devant du convoi le Général Ziéthen, dont le corps joint à la première eſcorte, formoit un détachement de treize à quatorze mille hommes. Le 28 le Général Laudhon ayant rencontré les ennemis, les chargea vigoureuſement; mais n'ayant pas encore été joint par le Baron, il fut repouſſé & obligé d'at-

tendre une occaſion plus favorable. Elle ſe préſenta le 30. Les deux Généraux ayant concerté leurs attaques, tombèrent en même temps ſur les Pruſſiens, qui firent la plus belle défenſe, & ſe rallièrent juſqu'à quatre fois; mais les Autrichiens ayant réuſſi à ſéparer la tête du convoi, d'avec le reſte, les Pruſſiens furent culbutés de toutes parts, & obligés de lâcher pied, pour ſe retirer à Troppau. Ce convoi, compoſé de trois mille chariots chargés d'armes, d'habits & de munitions, tomba entre les mains des Autrichiens, à l'exception de ceux qui portoient l'argent, leſquels échappèrent avec l'avant-garde de l'eſcorte. La perte fut très conſidérable du côté des Pruſſiens: on l'eſtima à trois mille morts, ſans les bleſſés, & les priſonniers, du nombre deſquels fut le Général Putkamma, qui ſe rendit à M. de Laudhon. Ce ſuccès fut bientôt ſuivi de la levèe du ſiège d'Olmutz; le Roi de Pruſſe y renonça, voyant qu'il ne pouvoit attirer le Maréchal à une bataille, & qu'il couroit riſque d'être affamé dans ſon

George II. An. 1758.

camp, s'il demeuroit plus long-temps devant cette place.

IV. Il entre dans la Bohême.

Le Monarque, en grand Général, sut tenir son dessein secret, & lorsqu'il voulut se retirer, ce fut alors qu'il parut pousser le plus vivement les opérations du siège. On devoit s'attendre qu'il prendroit la route de la Silésie, & sans doute que le Maréchal Daun ne l'auroit pas laissé rentrer dans cette Province, sans fatiguer excessivement ses troupes dans leur retraite; mais le Roi, qui savoit que les frontières de Bohême avoient été dégarnies pour renforcer le Maréchal, leva tout-à-coup son camp la nuit du premier de Juillet, pénétra dans le pays ennemi, & prit la route de Konitz, pendant que le Maréchal Keith, qui emmenoit toute l'artillerie, à l'exception de quatre mortiers & d'un canon démonté, marchoit à Littau, d'où il se rendit à Muglitz & ensuite à Tribau. Quoique le Roi eût gagné une marche sur les Autrichiens, leurs troupes légères, commandées par les Généraux Buccow & Laudhon, le troublèrent dans sa retraite, ce qui occasionna plusieurs escarmouches

escarmouches, où les Pruſſiens firent quelques pertes, mais l'habileté des Commandants, & l'activité du Monarque empêchèrent qu'ils puſſent être fortement entamés. A peine leur arrière-garde avoit quitté les défilés de Krenau, quand le Général Laſci, qui commandoit un corps d'Autrichiens, s'empara du village de même nom, avec un détachement de grenadiers. Les Pruſſiens voulurent les en déloger; mais les Autrichiens les ayant repouſſés, continuèrent leur route par Zwittau, juſqu'à Leutomyſſel, où ils trouvèrent un magaſin de farines & de fourrages. Le Général Retzow qui conduiſoit les proviſions & l'artillerie Pruſſienne, trouva que les hauteurs de Hollitz étoient occupées par les Autrichiens, qui à ſon approche commencèrent à faire agir toute leur artillerie. Le Maréchal Keith, ayant marché à ſon ſecours, donna ſes ordres pour l'attaque, & les Autrichiens, forcés de ſe retirer précipitamment dans les bois, perdirent ſix Officiers, & trois cents hommes, qui furent faits priſonniers. Le Monarque, troublé continuellement dans ſa marche par les troupes

George II. An. 1758.

Autrichiennes, qui en ſuivant les hauteurs, étoient toujours ſur ſes aîles, réſolut de gagner Konigſgratz. Le Général Buccow pour lui en défendre l'entrée, avoit pris poſte avec ſept mille hommes au delà de l'Elbe, & dans les retranchements qu'il s'étoit formés aux environs de la ville. Les troupes Pruſſiennes en arrivant traverſèrent la petite rivière d'Adler; & les ponts de l'Elbe ayant été rompus par les Autrichiens, le Roi donna ſes ordres pour les réparer, ſans perdre de temps, afin de les attaquer dans leurs retranchements. Le Général Buccow n'étoit pas en force, pour réſiſter à toute une armée, & il ſe retira avec ſes troupes à Clumets, ce qui rendit le Roi de Pruſſe maître de Konigſgratz ſans aucune oppoſition. Une autre corps d'Autrichiens prit poſte entre cette ville & Hollitz, pour s'oppoſer à la marche de l'artillerie; mais le Roi s'étant avancé en perſonne, les força à la retraite, & tout ſon canon, avec les munitions de guerre & de bouche, & quinze cents bleſſés ou malades, arrivèrent à Konigſgratz, où il fit camper toute ſon ar-

mée. Il paroît que son dessein étoit d'établir en Bohème le principal théatre de la guerre ; mais les nouvelles qu'il reçut dans le même temps, l'obligèrent bientôt de changer de résolution. George II. An. 1758.

V. Opérations des Russes.

Après la retraite des troupes Russes de la Poméranie, on eut lieu de penser, comme nous l'avons insinué dans le livre précédent, que la Czarine étoit disposée à changer de système, ou au moins à garder la neutralité ; mais les Cours de Vienne & de Versailles ayant continué leurs négociations auprès de cette Princesse, elle parut plus attachée que jamais à leur alliance, & résolut même d'augmenter le nombre des troupes qu'elle destinoit à agir contre le monarque Prussien. Ces trois Puissances & la Suède formèrent une quadruple alliance ; & la Czarine voulant marquer un plus grand zèle pour la cause commune, disgracia son Chancelier, le Comte de Bestuchef, qui paroissoit opposé à la continuation de la guerre. Les troupes Russes furent partagées en différents corps, sous les ordres des Généraux Fermer & Brown, & elles se mirent en mar-

George II. An. 1758.

che dans le temps le plus rigoureux de l'hiver. Fermer entra dans Konigsberg, capitale de la Prusse Ducale, sans trouver aucune opposition, parce que les troupes avoient été retirées de ce pays pour agir dans les parties occidentales de la Poméranie. Le Général ne demeura pas long-temps dans cette ville; il fit prêter serment aux Magistrats, y laissa une garnison de six mille hommes, & se rendit sur la Vistule. Les Habitants de Dantzick, effrayés du voisinage de ces troupes étrangères, envoyèrent une députation au Général Fermer, qui les assura que son dessein n'étoit nullement d'entrer dans leur ville, sans le consentement du Sénat & des bourgeois. Cependant il leur fit offrir les conditions les plus favorables, s'ils vouloient recevoir volontairement une garnison Russe; mais les Dantzikois persistèrent dans leur résolution de ne point admettre d'étrangers, & le Général se contenta d'établir trois petits camps à une lieue environ de cette capitale. Il passa ensuite la Vistule, comme pour faire une invasion en Poméranie, où le Comte de

Dohna avoit une armée de Prussiens, dans la partie orientale, pour s'opposer aux progrès des Russes. La marche de Fermer n'étoit qu'une feinte : il tourna tout-à-coup sur la gauche, & entra dans la Silésie pour être en état d'agir de concert avec l'armée du Général Brown, qui avoit pris sa route par la Pologne. Il y eut dans le courant de Juin quelques escarmouches entre ces troupes & les Prussiens, où ces derniers eurent du désavantage. Le premier de Juillet, les deux corps d'armées avoient gagné les frontières de la Silésie, & le Général Fermer campa le 4, près de Posnanie. Le 14, il fit occuper Driesen, que les Prussiens avoient abandonné à son approche, & il y mit une garnison de quatre mille hommes. Il envoya un Brigadier à la poursuite des troupes Prussiennes, qui se retiroient à Friedberg : le régiment de Hordt qui en faisoit l'arrière-garde, fut bientôt joint par les Russes ; mais étant presque tout composé de soldats Autrichiens qu'on avoit forcés de se ranger sous les drapeaux Prussiens, ils jettèrent leurs armes, en criant

George II.
An. 1758.

George II. An. 1758.

Vive Marie-Therèse, & se joignirent aux Cosaques qui les poursuivoient.

VI. Le Roi de Prusse marche à leur rencontre.

Au mois d'Août, le Comte de Dohna, qui suivoit tous les mouvements des Russes, mais qui n'étoit pas en force pour les combattre, passa l'Oder à Francfort, ce qui n'empêcha pas les ennemis d'entreprendre le siège de Custrin. Ils jettèrent une quantité prodigieuse de bombes dans cette place, & le 17 ils firent sommer le château; mais l'approche du Roi les obligea d'en lever promptement le siège, pour s'opposer aux desseins de ce Monarque, jugeant qu'il avoit formé le projet de leur livrer bataille. Le Maréchal Daun l'avoit toujours suivi dans la Bohème, en continuant à marcher de hauteurs en hauteurs, & à veiller sur tous ses mouvements, ce qui avoit arrêté toutes les opérations que ce grand Prince auroit pu faire dans ce royaume. Il sembloit que la nature eût donné à Daun tous les talents nécessaires pour pénétrer dans les projets du Monarque Prussien, pour tempérer l'activité de son génie, & pour mettre un frein à son impétuosité. Nouveau Fabius, il

avoit toute la vigilance, le phlegme & la sagacité de ce célèbre Romain. Il savoit comme lui, se maintenir sur les aîles de son ennemi, harasser les partis Prussiens, accoutumer ses propres soldats à la plus sévère discipline, au plus dur service, & à voir en face presque toujours avec avantage ceux qu'ils se disposoient à combattre. Enfin, il cherchoit continuellement les occasions où il pouvoit profiter de quelque circonstance favorable, & les saisissoit avec autant de courage que d'activité.

VIII. Bataille de Zorndorff entre ce Monarque & les Russes.

Le Monarque voyant qu'il ne pouvoit faire aucun progrès en Bohème, résolut d'aller en personne s'opposer à ceux des Russes. Le 21 de Juillet, il quitta son camp de Konigsgratz; & quoique son arrière-garde fut souvent troublée dans sa marche par la cavalerie légère des Autrichiens, elle ne put l'empêcher de continuer sa route jusqu'à Landshut, où il arriva le 9 d'Août. De cette ville, il s'avanca avec un détachement vers Francfort sur l'Oder, & y joignit le 22 le corps que commandoit le Général Dohna. Toute son armée étant réunie, il la fit marcher la nuit

George II. An. 1758.

du 22 au 23 à Gustbieze : elle y traversa l'Oder avant que le Général Fermer pût s'opposer à son passage, & prit poste entre Zellin & Clossow, ce qui sépara l'armée des Russes, qui avoit fait le siège de Custrin, d'avec le corps du Général Romantzow. Par cette position le Monarque Prussien se trouva vis-à-vis de leur corps d'armée, la petite rivière de Mitzel entre deux, parce qu'ayant levé le siège de Custrin, ils débouchèrent dans une plaine entre les villages de Gutschdorff, Zorndorff & Wischeldorff. Le 24, les Russes se formèrent en angle : la droite appuyée au village de Zicket, & la gauche à Zorndorff, ayant laissé tous les bagages à Gros-Camin. Il y eut le même jour quelques escarmouches, & pendant la nuit le Roi de Prusse, pour tromper les ennemis, fit ses dispositions, comme s'il eût eu dessein d'attaquer leur droite : mais le 25 au point du jour, il fit tout-à-coup un grand détour, & mit son armée en bataille entre la petite rivière qu'il avoit traversée, & le village ou bourg de Zorndorff; ensorte qu'il se trouva derrière les

Russes, dont l'aîle droite devint la gauche par ce mouvement. Ils étoient rangés sur quatre lignes, formant de chaque côté un front défendu par de l'artillerie & des chevaux-de-frise, la gauche dans cette nouvelle position, appuyée au village de Zwicker. La bataille commença vers neuf heures par une canonade furieuse de part & d'autre; l'infanterie *Prussienne* marcha à l'attaque du côté de Zorndorff, où les grenadiers donnèrent un espèce d'assaut, mais ils furent bientôt repoussés, & lâchèrent pied, ce qui laissa à découvert toute l'aîle gauche des Prussiens. Avant que les ennemis pussent en retirer quelque avantage, l'intervalle fut rempli par la cavalerie, que commandoit le Lieutenant-Général Seidlitz; & le Roi de Prusse, avec sa présence d'esprit ordinaire, fit avancer une autre corps de troupes pour soutenir l'attaque. Le combat s'étant ainsi renouvellé vers midi, avec autant de fureur, d'un côté que de l'autre, la cavalerie Prussienne renversa celle des Russes, qui étoit beaucoup plus foible, & perça jusques dans leur infanterie. En même temps,

George II. An. 1758.

dèrent au mois d'Octobre la ville de Colberg, dont ils formèrent le siège, mais ils le levèrent à la fin du même mois : ravagèrent la nouvelle Marche, où ils commirent beaucoup de cruautés ; enfin au mois de Novembre, après avoir évacué le reste des places qu'ils occupoient dans cette province, & dans la Poméranie, ils repassèrent la Vistule, & le Général Dohna rejoignit le Roi de Prusse.

VIII. Il revient contre le Maréchal Daun.

A peine le Monarque avoit combattu ses ennemis dans une partie, que sa présence devenoit nécessaire dans une autre. Quand il avoit quitté la Bohème au mois d'Août, le Maréchal Daun, à la tête de l'armée Autrichienne, & le Prince de Deux-Ponts, qui commandoit les troupes de l'Empire, s'étoient avancés vers l'Elbe, dans l'intention d'entourer le Prince Henri, qui ne pouvoit se maintenir en Saxe, s'ils n'étoit promptement soutenu. Le Roi son frère vola à son secours peu de jours après la bataille ; il se mit en marche de Custrin, à la tête de vingt-quatre bataillons, & de la plus grande partie de sa cavalerie, & poursuivit sa

route avec tant de diligence, que le 5 de Septembre il étoit déja à Torgau, & que le 11, il joignit ses troupes à celle du Prince. Le Maréchal Daun avoit pris poste à Stolpen, pour conserver sa communication avec l'armée de l'Empire, campée dans le voisinage de Konigstein, pour favoriser les opérations du Général Laudhon, qui s'étoit avancé par la basse Lusace, sur les frontières du Brandebourg; pour faire une diversion du côté des parties méridionales de la Silésie, où un corps de troupes Autrichiennes agissoit sous les ordres des Généraux Harache & De Ville: enfin pour interrompre la communication entre le Prince Henri, & la capitale de la Saxe. Le 5 de Septembre, la garnison de la forteresse de Konigstein se rendit prisonnière de guerre au Prince de Deux-Ponts, qui prit aussitôt possession du fameux camp de Pirna. L'armée de l'Empire étoit dans ce camp, lorsque le Roi de Prusse arriva à Dresde, & il trouva aussi le Maréchal Daun dans une situation encore plus forte, à l'orient de l'Elbe, sur lequel il avoit jetté plu-

George II.
An. 1758.

ſieurs ponts, en ſorte qu'il y avoit très peu d'apparence de pouvoir attaquer l'un ou l'autre, avec quelque avantage.

IX.
Mouvements des Impériaux.

Le Monarque reconnut bientôt que tant que les ennemis feroient dans cette poſition, il n'avoit d'autre parti à prendre que celui de s'attacher à leur couper les proviſions; & ce fut dans cette vue qu'il marcha à Bautzen, dont il s'empara le huit d'Octobre. Ces mouvements avoient obligé le Général Autrichien de quitter ſon camp de Stolpen; mais il en forma un autre auſſi fort à Libau, & s'avança enſuite juſqu'à Kitlitz, où il campa le 7, pendant que le Général Laudhon marchoit à Landsberg, d'où il ſe porta à Klein-fortelitz & Sigerſwald. De ſon côté le Général Eſterhaſy alla occuper la montagne de Stremberg.

X.
Les armées ſe trouvent en préſence.

Le Roi de Pruſſe, jugeant que les ennemis profiteroient de la première occaſion qu'ils trouveroient favorable pour l'attaquer, détacha à ſa gauche le Général Retzou, pour prendre poſte à Weiſemberg: marcha lui-même en avant, avec le gros de ſon armée, & établit ſon camp à Hockir-

chen, après en avoir délogé les Autrichiens. Les deux partis desiroient alors également de marcher à l'ennemi, & il n'y avoit que l'évènement d'une bataille, qui pût décider si les Autrichiens seroient obligés de retourner prendre leurs quartiers d'hiver en Bohème, ou s'ils conserveroient le terrein qu'ils occupoient en Saxe.

XI. Le Maréchal surprend les Prussiens.

Le Maréchal Daun qui avoit reconnu le camp des Prussiens, remarqua qu'ils avoient négligé de s'emparer des hauteurs qui commandoient le village d'Hockirchen, & que ce village même n'étoit gardé que par un petit nombre de compagnies franches. Le Maréchal Keith, qui arriva la veille de la bataille, au camp Prussien, avoit fait la même remarque; & le Monarque avoit envoyé aussitôt un détachement, pour occuper ces hauteurs; mais ces troupes manquèrent leur chemin, ce qui donna le temps au Maréchal d'exécuter la surprise qu'il avoit méditée, aussitôt qu'il avoit vu le défaut de prévoyance des Prussiens. La nuit du 13 au 14 étant très obscure, ce grand Général en profita pour faire mettre

George II. An. 1758.

en marche son armée sur trois colomnes; ne laissant dans le camp, qui demeura tendu, qu'un soldat & un tambour de chaque compagnie, tant pour garder les tentes, que pour battre à l'heure ordinaire, & mieux tromper l'ennemi. Pour mieux couvrir encore son dessein, il distribua des Officiers subalternes dans tous les endroits par où pourroient s'échapper des transfuges ou des déserteurs, & fit couper du bois cette même nuit par quelques détachements, dans les forêts voisines.

XII. Il gagne sur eux la bataille de Hockirchen.

Les circonstances étoient d'autant plus favorables pour la surprise, que l'obscurité de la nuit fut encore augmentée par un épais brouillard, qui s'éleva vers le soir. Toutes les vues du Général se tournèrent vers Hockirchen; jugeant que si ce poste étoit emporté, il perceroit aisément le flanc des Prussiens, & qu'il leur seroit difficile de résister à ses efforts. Il se rendit maitre, sans être découvert, des hauteurs qui commandoient ce village, & à cinq heures du matin, il tomba sur les compagnies franches, qui furent bientôt taillées en pièces, ce qui le rendit maître

d'Hockirchen. Auſſitôt il y fit mettre le feu pour augmenter la confuſion des Pruſſiens; mais quoiqu'ils n'euſſent pas le temps d'abattre leurs tentes, & de ſe former ſur le champ de bataille, l'activité du Monarque remédia à tout, & il ſoutint, pendant pluſieurs heures, tout le poids de l'armée Autrichienne, ſans qu'il fût poſſible de l'entamer. Les Généraux Pruſſiens, animés par leur propre courage, & par l'exemple du Monarque, raſſemblent les différentes troupes qu'ils rencontrent à leur portée, les forment comme elle ſe trouvent, ſans aucun égard à l'ordre des régiments, au rang, ni à la préſéance, & les mènent aux ennemis, ſurpris de trouver une telle réſiſtance dans un camp où ils avoient compté remporter une victoire aiſée. Le Maréchal Keith, digne de commander ſous un Monarque auſſi auguſte, voit que le Général Autrichien porte tous ſes efforts du côté d'Hockirchen; vole au devant de ſes troupes, & rentre dans le village au milieu des flammes, malgré le feu continuel d'une artillerie redoutable que le Maréchal Daun

George II.
An. 1758.

avoit fait placer sur les hauteurs : Keith est bientôt repoussé par les Autrichiens; mais il reforme ses troupes, les conduit une seconde fois à l'attaque,& rentre encore dans le village, combattant toujours à leur tête, ce qu'il regarde comme le seul moyen d'empêcher que le désordre ne se mette dans ses rangs. A huit heures du matin, il reçoit une blessure dangereuse; mais la chaleur du combat l'emporte sur la douleur. Il refuse de quitter des troupes, que sa présence semble rendre invincibles, & il continue à se soutenir jusqu'à neuf heures, qu'il tombe sans vie, d'un second coup qu'il reçoit dans la poitrine. La mort de ce Général semble être le signal de la défaite des Prussiens: quoique leur Monarque se fût porté de tous les côtés, avec toute l'ardeur, & toute la présence d'esprit, qui auroit pu rétablir les affaires, si elles n'eussent été désespérées. On vit alors ce grand Prince, se porter par-tout où la nécessité le demandoit; rétablir les corps renversés; reformer ceux qui étoient rompus; varier les dispositions, quand les circonstances l'exigeoient;

renforcer les parties foibles; encourager les soldats par son exemple, & exposer sa personne, comme le dernier des Capitaines. Il n'y avoit pas un seul Officier, qui n'eût alors rougi d'abandonner son rang, à la vue d'un Prince résolu de périr dans le sien, si ce dernier acte de valeur eût pu enlever la victoire à ses rivaux. De son côté, le Maréchal *Daun*, quoiqu'il eût particulièrement dirigé ses efforts vers Hockirchen, ne néglige aucune des autres parties, où il peut entamer l'ennemi. Il forme à l'aîle gauche des Prussiens une nouvelle attaque, qui les empêche de porter des secours à la droite, où la mort du Maréchal Keith a commencé à abattre l'ardeur de ses soldats, & l'artillerie des hauteurs achève de les écraser. Le Roi voit toute son armée prête à périr par le fer & le feu des Autrichiens, & il prend enfin le parti de faire sonner la retraite. Ces braves combattants quittent le théatre de leur valeur, qui devient celui de la gloire du Maréchal Daun: mais c'est toujours en combattant, & sans tourner le dos à leurs fiers ennemis, qu'ils gagnent

George II. An. 1758.

un nouveau camp, forcés d'abandonner l'ancien au pillage du vainqueur. Leur perte fut d'environ sept mille hommes. Les Autrichiens s'emparèrent des tentes, de cent deux pièces de canon, de presque tous les bagages, & firent un butin très considérable; mais ils perdirent aussi beaucoup de monde, par la belle défense des Prussiens. Le Prince Maurice d'Anhalt-Dessau fut du nombre des Prisonniers.

XIII. Retraite du Roi de Prusse.

Le Roi de Prusse, après avoir perdu la bataille de Hockirchen, se retira à Bautzen, où il reçut huit mille hommes de renfort, qui lui furent amenés par le Prince Henri. Il se fortifia dans son camp, ainsi que le Maréchal Daun dans le sien; & ces deux grands Généraux n'ayant pas voulu s'exposer de nouveau au sort d'une bataille, le Monarque décampa la nuit du 24 au 25. Le Maréchal en étant informé, s'empara le matin de la ville de Bautzen; envoya un détachement pour inquiéter les ennemis dans leur marche, & le même jour fit partir un corps de carabiniers & de grenadiers, pour aller du côté de Reichenbach. Lorsque

toute l'armée y fut arrivée, le même corps avança vers Gorlitz, suivant toujours les mouvements de l'armée Prussienne. Ils rencontrèrent à Rodersdoff l'avant-garde de cette armée, qui attaqua celle des Autrichiens : l'escarmouche fut assez vive, & les derniers renversèrent d'abord les ennemis; mais le Monarque les ayant fait soutenir à propos, les Autrichiens se retirèrent avec quelque perte. Les Prussiens établirent leur camp derrière Gorlitz, où ils demeurèrent quelque temps dans l'inaction, pendant que les Généraux de Wied & Harsch, formèrent le blocus de la ville de Neiss, devant laquelle ils ouvrirent la tranchée le 28. Le Monarque harassé par les mouvemens du Général Laudhon, ne pouvoit donner de secours à cette place, ni même se remettre en marche, sans exposer une partie de ses troupes au danger d'être attaquées sur les flancs & à l'arrière-garde, par le corps de ce Général, qui venoit encore d'être renforcé de celui du Général Navendorff.

XIV. Les Autrich. le poursuivent.

Le Roi de Prusse, dont le caractère

George II.
An. 1758.

ne pouvoit ſupporter un long ſéjour dans un même camp, à la vue des ennemis, partit de celui de Gorlitz le 29. Les Généraux Autrichiens tombèrent ſur ſon arrière-garde, qui fut très maltraitée dans la route. Quand les Pruſſiens, qui avoient pris poſte à Lauban, en ſortirent pour paſſer la Queiſſ, M. de Laudhon qui s'empara du même poſte, établit auſſitôt une batterie de canons & d'obus, qui enfiloit le chemin creux, par où ils devoient néceſſairement paſſer. Les Pruſſiens dreſsèrent une contre-batterie pour éteindre le feu de celle des Autrichiens, qui, au contraire, redoublèrent d'activité; ce qui cauſa une perte conſidérable aux ennemis, engagés dans ces défilés. Le Général Laudhon ſuivoit les Pruſſiens de ſi près, qu'il eut avec eux une eſcarmouche très vive, dans la ville de Lowemberg, où il y en eut pluſieurs de tués, d'autres faits priſonniers, & où ils perdirent une partie de leur bagage... Les Pruſſiens furent ainſi pourſuivis juſques près de Schweidnitz, où le Général Laudhon fut enfin obligé de

les abandonner, après leur avoir détruit beaucoup de troupes, & causé un dommage considérable.

XV. Ils veulent s'emparer de Dresde.

Le Comte de Daun, au lieu de passer la Queiss, sur laquelle il avoit fait jetter des ponts, comme s'il eût voulu suivre le Général Laudhon, retourna tout-à-coup du côté de Bautzen. Ayant appris que l'armée du Prince Henri étoit de beaucoup *affoiblie* en Saxe, Daun résolut d'entrer dans cette province, tant pour forcer ce Prince à l'évacuer que pour s'emparer de la capitale, pendant l'absence du Roi de Prusse. En même temps le Prince de Deux-Ponts secondant ses opérations, résolut de se rendre maître de Leipsick, pendant que le Genéral Haddick feroit une semblable expédition contre Torgau. Pour mettre ce plan à exécution, le Maréchal alla passer l'Elbe à Pirna, & s'avança à Dresde, dans l'espérance de soumettre la place, sans être obligé d'en faire le siège. Le Prince Henri s'étoit déja retiré du côté du couchant de cette capitale. Le Prince de Deux-Ponts lui coupa la communication avec Leipsick qu'il investit, & en même temps

George II. An. 1758.

le Général Haddick forma le blocus de Torgau.

XVI. Le Commandant Pruſſien en fait brûler les fauxbourgs.

Ce fut le 6 de Novembre que le Comte de Daun parut à la vue de Dreſde, à la tête de ſoixante mille hommes, & le 8, ſes corps avancés attaquèrent les Huſſards Pruſſiens, & quelques bataillons qui gardoient le poſte du grand parc, près des fauxbourgs de la ville. Le Comte de Schmettau, qui commandoit la garniſon, compoſée de dix mille hommes, craignant que pendant l'eſcarmouche, les troupes Autrichiennes n'entraſſent dans les fauxbourgs, pêle-mêle avec les ſiennes, fit prendre poſte au Colonel Itzenplitz, avec ſept cents hommes dans les redoutes qui environnoient ces fauxbourgs, pour ſoutenir en cas de néceſſité les troupes irrégulières. En même temps il fit mettre des matières combuſtibles dans toutes les maiſons qui étoient fort élevées, & commandoient les remparts de Dreſde, déclarant aux Magiſtrats, qu'auſſitôt que les Autrichiens en approcheroient, ils les feroient réduire en cendre. Cette déclaration fut le coup le plus terrible pour les malheu-

reux

reux habitants de ces fauxbourgs, que l'on peut comparer aux plus belles villes de l'Europe, par la magnificence, par la beauté des bâtiments & la ſplendeur des manufactures, où demeurent les plus riches des habitants, & une multitude d'ouvriers & d'Artiſtes de toute eſpèce. En vain les Magiſtrats implorèrent la pitié du Gouverneur Pruſſien, en lui repréſentant dans les termes les plus ſoumis, que n'ayant aucune part à cette guerre, ils eſpéroient ne point éprouver les horreurs d'une auſſi terrible dévaſtation: en vain la famille royale, renfermée dans Dreſde, le conjura d'épargner le dernier refuge de cette illuſtre famille, & de lui permettre au moins d'avoir une retraite ſûre, puiſque toute autre conſolation lui avoit été enlevée. Schmettau demeura inflexible, & parut toujours déterminé à exécuter les ordres de ſon Maître, auquel il eſt certain qu'il ne pouvoit déſobéir, ſans s'expoſer lui-même au plus grand riſque. Enfin le 9 de Novembre, vers midi, l'avant-garde des Autrichiens attaqua les poſtes avancés de la garni-

George II. An. 1758.

son, chassa les Hussards, repoussa les bataillons de troupes irrégulières dans les fauxbourgs, & força trois des redoutes; on prétend même qu'il y eut quelques coups de canon tirés contre Dresde, mais le Maréchal Daun soutint toujours qu'il n'en avoit donné aucun ordre. Le Gouverneur jugeant qu'on feroit le lendemain une attaque encore plus vive, rappella ses troupes dans l'intérieur de la place, après qu'elles eurent mis le feu aux fauxbourgs. Ce fut à trois heures du matin qu'on donna le signal de ce terrible embrasement qui, en peu de temps, réduisit en cendres le magnifique fauxbourg nommé de Pirna, qu'on regardoit peu de jours avant comme le séjour des plaisirs, de la joie, & des beaux Arts.

XVII. Sa réponse aux plaintes du Maréchal Daun.

M. Smollett, dont nous copions en grande partie ce récit, après l'avoir comparé aux relations des deux parties, fait à ce sujet quelques réflexions dictées par l'humanité. Tout homme (dit-il) animé par les sentiments de la bienfaisance, doit être vivement affecté du récit de telles calamités; non-seulement il excite

notre compassion pour les malheureux qui en ont été les victimes, mais il anime notre ressentiment contre les auteurs de ces énormités. Le lendemain de cet incendie, le Maréchal Daun envoya au Comte de Schmettau un Officier, pour lui marquer sa surprise de ce qu'il avoit fait détruire, d'une manière inouie & inconnue parmi les Chrétiens, *les* fauxbourgs d'une résidence royale; pour lui demander si c'étoit par ses ordres qu'on avoit pris de telles mesures, & pour lui déclarer qu'il seroit responsable, en son propre nom, de tous les outrages qui pourroient être commis contre cette ville. Le Gouverneur répondit, qu'il avoit ordre de défendre la ville jusqu'à l'extrémité, & que la conservation de ce qui restoit, dépendoit entièrement de la conduite de son Excellence: que si le Maréchal attaquoit la place, il se défendroit de rue en rue, de maison en maison, & feroit ses derniers efforts jusques dans le palais royal, plutôt que de rendre la ville. Il ajouta que la destruction des fauxbourgs avoit été une mesure nécessaire, autorisée par

George II. An. 1758.

repoussés & massacrés par les bayonnettes des soldats Prussiens distribués à cet effet dans les différentes rues : enfin, après avoir rapporté divers exemples de barbarie, il déclare qu'un grand nombre de ces malheureux ont péri au milieu de l'incendie, ou sous les ruines de leurs maisons. La destruction de plus de deux cents cinquante magnifiques bâtiments, sans y comprendre ceux de moindre valeur, & la ruine totale de ceux qui les habitoient, sont des circonstances assez funestes, pour qu'il ne soit pas nécessaire de les aggraver par des exagérations telles qu'on en trouve dans le Mémoire du Ministre Saxon, qui le présenta sans être bien assuré des faits particuliers, quoique le fond ne fût que trop véritable.

XIX. Réponse du Ministre de Brandebourg.

Le Baron de Plotho, Ministre de Brandebourg, répondit, article par article, au Mémoire de M. Ponickau, & réfuta les circonstances particulières, alléguées contre le Gouverneur, en produisant des certificats signés des Magistrats, des Juges & des principaux habitants de Dresde. Quoi qu'il en soit de ces actes, tou-

jours très suspects quand ils viennent d'une ville où celui qui les produit a toute l'autorité, nous nous en tiendrons avec notre Auteur Anglois, à remarquer la conclusion de ce Mémoire justificatif, où le Baron proteste solemnellement à la Diète, que le Roi de Prusse, par les sentiments d'humanité dont il est pénétré, a toujours vu avec la plus grande émotion, & le chagrin le plus amer, l'effusion de sang, la dévastation des villes & des provinces, & les horreurs de la guerre où se trouvent plongés tant de milliers d'êtres d'une nature semblable à la sienne : il ajoute que si l'on avoit eu le moindre égard à son inclination sincère pour procurer la paix à l'Allemagne, sa chère patrie, la guerre actuelle, qui est accompagnée de tant de sang répandu, & de tant de désolations, auroit été prévenue & évitée dès son origine. Il dit que ceux qui ont excité ces troubles en jettant de l'huile sur les flammes, au lieu de les éteindre, répondront à Dieu des mers de sang qui ont été versées, ou qui le seront encore; de la dévasta-

George II. An. 1758.

tion de tant de pays, & de la ruine entière d'une si grande multitude d'innocents. De telles déclarations, dit M. Smollett, ne coûtent rien à ces Politiques endurcis, qui, en rejettant tout remords intérieur, sont déterminés à sacrifier toute autre considération à leur rapacité & à leur ambition. Ce seroit cependant un grand bien pour l'humanité, si les Princes pouvoient croire *qu'il* y eût réellement un Etre tout-puissant, & un souverain Juge de toutes les actions des hommes, qui leur fera rendre un compte sévère de leur conduite, qui les punira de leurs fautes, sans aucun égard pour les personnes : enfin, s'ils pouvoient se persuader que piller tout un peuple, est un crime plus grand que de voler un particulier, & que le massacre de plusieurs milliers d'hommes est, au moins, un aussi grand mal que le meurtre d'une seule personne.

XX. Réflexion à ce sujet.

Il est évident que l'Auteur Anglois n'a eu d'autre Prince en vue que le grand Monarque qui résistoit, presque seul, au plus grand nombre des Puissances de l'Europe

réunies contre lui. Rien de plus aisé que de blâmer la conduite d'un Prince auſſi illuſtre ; rien de plus difficile que d'en porter un jugement équitable. Qui oſera aſſurer que Frédérick n'avoit pas de juſtes raiſons pour porter la guerre chez des peuples qui, peut-être, la lui auroient déclarée dans peu, s'il ne les eût prévenus ? Doit-on croire que les cruautés commiſes dans les fauxbourgs de Dreſde par des troupes irrégulières, accoutumées au déſordre & à la rapine, en ſuppoſant qu'il n'y ait pas d'exagération, aient été autoriſées par le Monarque, ou même par le Gouverneur ? M. Smollett peut-il ignorer que les ſoldats les mieux diſciplinés ne tombent que trop ſouvent dans des déſordres qui ſont les ſuites funeſtes de la guerre ? Déteſtons toutes les horreurs qui accompagnent ordinairement l'incendie, mais ne les attribuons qu'à ceux qui les commettent directement, ſans vouloir rejetter tout l'odieux ſur un Monarque trop philoſophe pour ne pas être pleinement convaincu des gran-

George II. An. 1758.

Georhe II.
An. 1758.

des vérités par lesquelles notre Auteur termine sa déclamation.

XXI.
Le Roi de Prusse se rend à Dresde.

Pendant que le Comte de Daun formoit contre Dresde cette entreprise qu'il abandonna bientôt, soit qu'il ne voulût pas en entreprendre le siège dans une saison aussi avancée, soit qu'il craignît que la famille Royale, renfermée dans la Place, ne fût exposée à quelque danger, s'il s'opiniâtroit à la vouloir emporter, le Roi de Prusse continuoit de marcher vers Neiss. Cette ville avoit été investie le 3 d'Octobre par le Général Autrichien Harsch, qui en poussoit le siège avec vigueur; mais il trouvoit une aussi forte résistance, & l'approche du Roi l'obligea de l'abandonner. Le Monarque envoya en même-temps le Général Fouquet, avec un corps de troupes, de l'autre côté de la Neiss, ce qui força également le Général De Ville à lever le blocus de Cosel qu'il avoit formé. Le Général de Harsch se retira en Bohème, & De Ville demeura aux environs de Jagernsdorf. Aussitôt que la ville de Neiss fut libre, le Roi

de Prusse se remit en marche pour la Saxe, où il jugea sa présence nécessaire. Ses Généraux Dohna & Wedel, dont le premier avoit été laissé à Custrin pour veiller sur les Russes, & dont le second avoit été chargé de s'opposer aux Suédois, se trouvèrent alors, par la retraite des ennemis, en liberté de seconder les opérations du Monarque. Wedel se porta du côté de Torgau, força le Général Haddick de s'en éloigner, & même le poursuivit jusques près d'Eulembourg. Les Généraux Prussiens s'étant ensuite réunis, forcèrent également les Autrichiens à abandonner Leipsick, dont ils avoient commencé le siège. Le Roi, de son côté, poursuivit sa marche vers la capitale de la Saxe, & le Général Laudhon, n'étant pas alors assez en force pour l'arrêter, se retira à Zittau. Le Maréchal Daun qui avoit quitté Dresde le 10 de Novembre, s'étoit retiré avec l'armée de l'Empire, du côté de la Bohème : le Roi arriva le 20 dans cette capitale, où il approuva la conduite que le Général Schmettau avoit tenue. Ce fut ainsi que par l'activité

George II. An. 1758.

de ce Monarque & de ses Généraux, six sièges furent levés presque en même temps, à Colberg, dont nous avons parlé plus haut, à Neiss, à Cosel, à Torgau, à Leipsick & à Dresde.

XXII. Activité de ce Monarque.

Nous ne pouvons terminer le récit de cette campagne du Roi de Prusse, sans faire remarquer à nos lecteurs la haute intelligence de ce Monarque, & la rapidité de ses mouvements. Plus grand dans les revers, que dans le sein de la victoire, nous l'avons vu s'opposer au torrent de l'adversité, & vaincre la fortune dans le temps où elle lui étoit le plus contraire. Peut-on sans étonnement se représenter que dans le court espace de quelques mois, ce Monarque fait une invasion en Moravie; investit Olmutz; est obligé de changer entièrement son premier plan; traverse un pays ennemi à la vue d'une nombreuse armée qui l'environne, pour ainsi dire, dans une retraite de cent milles, sans pouvoir remporter sur lui aucun avantage considérable; pénètre dans la Bohème malgré son échec à Olmutz, & malgré toutes les difficul-

tés d'une marche aussi pénible ; oblige les Autrichiens à s'éloigner de Konigsgratz ; entreprend une autre marche aussi dangereuse & aussi fatigante sur l'Oder, pour aller combattre les Russes ; revient en Saxe, où il arrête les progrès des armées Impériale & Autrichienne ; demeure campé à la vue de ses ennemis, après la défaite d'Hockirchen, quoiqu'il y eût perdu deux de ses meilleurs Généraux, & qu'il eût été obligé d'y laisser toutes ses tentes & son bagage ; trompe la vigilance du Général Autrichien & de son armée victorieuse ; vole rapidement au secours de la Silésie, occupée par une armée Autrichienne qu'il oblige de se retirer précipitamment de cette province ; revient avec la même rapidité en Saxe, qu'il enlève encore à ses adversaires : enfin, en une seule campagne, il fait deux fois le tour de ses Etats, qu'il conserve entiers contre les efforts réunis de plusieurs armées nombreuses, commandées par les Généraux les plus habiles & les plus courageux.

XXIII. Nouvelles rigueurs exercées à Leipsick.

En admirant les talents de ce

George II.
An. 1758.
Monarque, dont la fermeté, la conduite & les exploits feroient l'étonnement de la postérité, s'ils y étoient transmis par des plumes semblables à celles des Historiens d'Alexandre & de Charles XII, nous gémissons sur les suites funestes de son indignation contre les infortunés Saxons. A la fin de Septembre, le Président du Directoire Militaire écrivit aux Magistrats de Leipsick, pour leur demander, au nom du Roi, une nouvelle contribution de six cents mille écus, en leur ordonnant d'en payer le tiers comptant, sous peine d'exécution militaire. En vain les Magistrats représentèrent que la ville, épuisée par les énormes contributions qu'elle avoit déja payées, étoit absolument hors d'état d'en pouvoir fournir de nouvelles; que le commerce étoit totalement arrêté & anéanti, ce qui mettoit ses habitants dans l'impossibilité de payer même les taxes ordinaires; toutes ces remontrances furent inutiles. Le lendemain à cinq heures du matin on assembla les soldats Prussiens; ils furent distribués dans toutes les rues, les places, les

marchés, les cimetières, les tours & les clochers ; les portes furent fermées, pour empêcher la communication des fauxbourgs avec la ville : les Sénateurs furent amenés dans la maiſon de ville, où ils trouvèrent le Général Hauſſ qui leur dit, que le Roi ſon maître vouloit de l'argent, & que s'ils refuſoient de lui en donner, Leipſick alloit être livré au pillage. Les Magiſtrats répondirent en peu de mots à cette impérieuſe déclaration : » Il ne nous » reſte plus d'argent, nous n'avons que » notre vie, & nous nous recomman- » dons à la clémence du Roi. » Auſſitôt on fit toutes les diſpoſitions pour commencer le pillage ; le canon fut pointé dans toutes les rues, & les habitants eurent ordre de demeurer dans leurs maiſons, qui retentiſſoient des cris de la frayeur & du déſeſpoir. Cependant le pillage tant appréhendé, fut changé en une exaction plus régulière : des détachements de ſoldats, conduits par des Officiers ſubalternes, allèrent de maiſon en maiſon, commander à chaque bourgeois de donner tout ce qu'il avoit d'argent, ſous peine

George II. An. 1758.

d'être pillé & maſſacré ſans délai ; & les malheureux habitants livrèrent ainſi tout ce qu'ils poſſédoient. Vers ſix heures du ſoir les ſoldats retournèrent à leurs quartiers, mais les Magiſtrats demeurèrent priſonniers, & tous les citoyens furent également plongés dans la douleur & dans l'abattement.

XXIV. Suites des mêmes violences.

Nous avons vu au commencement de la guerre, que le Roi de Pruſſe avoit déclaré qu'il ne regardoit pas l'Electorat de Saxe comme un pays conquis, & qu'il le prenoit ſeulement comme un dépôt, pour la ſûreté de ſes propres Etats, juſqu'à ce qu'il pût obliger ſes ennemis à faire la paix à des conditions équitables. Le Monarque ne perſiſta pas long-temps dans le même ſyſtême, irrité ſans doute, par la fermeté de ces mêmes ennemis ; le Directoire établi à Torgau déclara bientôt en ſon nom que, quoiqu'il eût juſqu'alors traité l'Electorat comme un pays qui étoit ſous ſa protection ſpéciale, les affaires avoient tellement changé de face, qu'à l'avenir il ne ſeroit plus conſidéré que comme un pays conquis,

Lorsque les Russes s'emparèrent en Prusse de tous les biens & effets qui appartenoient aux Officiers du Monarque, on en fit de même pour les effets des Officiers Saxons qui servoient dans l'armée Russe. On mit le scellé sur tous les cabinets qui contenoient des papiers apparnants aux Conseillers privés de Sa Majesté Polonoise, & ces mêmes Conseillers eurent ordre de se retirer incessamment à Varsovie. Après que la ville eut été ruinée par les exactions des Prussiens, il lui fut encore demandé de nouvelles contributions qu'on extorqua en tenant une conduite qui révolte l'humanité. Nous ne pouvons croire que tous les actes de dureté qu'on exerça sur cette malheureuse ville, fussent à la connoissance du Monarque. On sait trop combien les gens chargés de faire exécuter des ordres nécessairement sévères, excèdent quelquefois les volontés de leur Souverain. Quoi qu'il en soit, on fit environner de soldats le lieu qu'on nomme la Bourse ; les Négociants furent renfermés dans des chambres dépouillées de tous meubles, où ils furent cou-

George II.
An. 1758.
commandoit les Suédois, parut alors vouloir les retirer de l'espèce de léthargie où ils avoient paru plongés depuis le commencement de la guerre. Le renfort arriva vers la fin de Juin, & aussitôt le Général envoya des détachements reprendre Anclam, Demmin & les autres places frontières, que les Prussiens abandonnèrent, n'étant pas en force pour les défendre. Le Comte Hamilton ne trouvant aucune résistance, reprit bientôt toute la Pomeranie Suédoise, & il fit même quelques excursions assez vives sur les territoires Prussiens. En même temps une flotte de trente-trois vaisseaux de guerre Russes, & de sept Suédois parut dans la mer Baltique, & jetta l'ancre entre les isles de Dragoe & d'Armagh, mais elles ne débarqua aucunes troupes, & ne commit aucunes hostilités. Le Général de l'armée de terre s'étant cependant avancé jusqu'à Fehrbellen, envoya différents partis qui levèrent des contributions jusqu'à vingt-cinq milles de Berlin, ce qui jetta dans la consternation les habitants de cette capitale. Le Roi de Prusse alarmé des

progrès du Comte, fit partir de Drefde le Général Wedel avec un corps de troupes qui fut augmenté dans fa marche. Le 20 de Septembre il fe trouva à la tête de onze mille hommes, & fortit de Berlin pour aller à la rencontre du Général Hamilton, pendant que le Prince de Bevern s'avançoit également de Stetin avec cinq mille hommes. Les *Suédois* ne les attendirent pas, & ils fe retirèrent après avoir laiffé à Fehrbellen une garnifon de quatorze cents hommes, pour arrêter les Pruffiens. La place fut auffitôt attaquée par le Général Wedel; les Suédois difputèrent le terrein de maifon en maifon avec opiniâtreté, mais enfin ils furent chaffés de la ville après avoir eu la moitié de leurs gens tués ou faits prifonniers. Le corps de l'armée Suédoife ne hafarda aucune action, il évacua les Etats du Roi de Pruffe, & fe retira dans le voifinage de Stralfund pour prendre fes quartiers d'hiver dans l'ifle de Rugen. Le Comte Hamilton, foit qu'il fût mécontent de fe trouver gêné dans fes opérations,

George II.
An. 1758.

par le puissant parti que le Roi de Prusse avoit à la Cour de Suéde, soit qu'il eût d'autres raisons particulières, quitta le commandement de l'armée, & résigna peu de temps après tous ses autres emplois.



CHAPITRE V.

§. I. *La Pologne est partagée en différents partis.* §. II. *Election du Duc de Courlande.* §. III. *Rescrit de la Cour Impériale.* §. IV. *Décret du Conseil Aulique.* §. V. *Manifeste du Roi d'Angleterre.* §. VI. *Suite de ce Mémoire.* §. VII. *Réflexions sur ce Mémoire.* §. VIII. *Démarches infructueuses pour la paix.* §. IX. *Mesures des François pour donner du secours au Canada.* §. X. *Succès des Corsaires François.* §. XI. *Trésor pris & rendu à Osnabruck.* §. XII. *Détention du Marquis de Fraygnes.* §. XIII. *Changement dans le Ministère François.* §. XIV. *Sage conduite du Roi de Danemarck.* §. XV. *Soulèvements réprimés en Angleterre.* §. XVI. *Médecin qui sert d'espion aux François.* §. XVII. *Ecrivain satyrique puni.* §. XVIII. *Désordres communs en Angleterre.* §. XIX. *Etablissements pour marier des filles en Angleterre.* §. XX. *Etablissement d'une maison de filles*

repenties. §. XXI. *Progrès de la Société pour l'encouragement des Arts.* §. XXII. *Ecole de Peinture établie par le Duc de Richemond.* §. XXIII. *Assassinat d'un Consul Anglois à Maroc.* §. XXIV. *Conjectures sur les affaires de Portugal.* §. XXV. *Assassinat du Roi de Portugal.* §. XXVI. *Mort du Pape Benoît XIV. Convention du Duc de Deux-Ponts.* §. XXVII. *Découverte dans les Arts.*

George II. An. 1758.

L. La Pologne est partagée en différents partis.

LE Roi de Prusse, aussi habile dans la science de la politique que dans l'art de la guerre, avoit non-seulement un fort parti en Suéde, mais il s'étoit même acquis un crédit considérable en Pologne, où un assez grand nombre de Palatins qui avoient toujours paru opposés aux démarches de la famille royale, craignoient alors, avec une partie des citoyens, que le voisinage des troupes Russes ne fût dangereux pour la liberté de la République. La Diète de Pologne fut ouverte le 2 de Novembre, & après de vifs débats, M. Malachouwki fut unanimement élu grand Maréchal. Aussitôt que les chambres

chambres des Nonces commencèrent leurs délibérations ; un grand nombre de voix s'élevèrent contre l'admission de ces troupes étrangères qui résidoient en Pologne, & l'on porta des plaintes très fortes au sujet de leurs cruautès & de leurs rapines. On eut beaucoup de peine à appaiser ces clameurs ; cependant plusieurs Membres consentirent à porter ces griefs au Roi dans le Sénat : mais dans le temps où cette difficulté paroissoit totalement surmontée, M. Padorski, Nonce pour la Volhinie, se leva & déclara qu'il ne souffriroit pas qu'il fût agité aucune autre affaire dans la Diète, tant que les Russes demeureroient dans les territoires de la République. Les Partisans de la Cour employèrent en vain tous leurs efforts pour persuader & adoucir cet inflexible Républicain ; il fit une protestation solemnelle contre tout ce qui pourroit être délibéré, & se retira. Le grand Maréchal fut donc obligé de dissoudre l'assemblée, & l'on eut recours à un *Senatûs Concilium*, pour examiner quelles mesures il y,

George II. An. 1758. avoit à prendre dans cette conjoncture critique.

II. Election du Duc de Courlande.

Le Roi de Pologne fut également traversé dans l'exécution du projet qu'il avoit formé pour faire élire Duc de Courlande le Prince Charles son fils. Il avoit été recommandé par la Cour de Russie, mais il se présenta deux difficultés. Les Etats déclarèrent qu'ils ne pouvoient procéder à une nouvelle élection durant la vie de leur ancien Duc, le Comte de Biren, alors relégué en Sibérie, à moins que le Duché ne fût déclaré vacant par le Roi & la République de Pologne; & d'un autre côté, aucun Prince ne pouvoit être élu, sans avoir déclaré qu'il adhéroit à la Confession d'Ausbourg. Cependant le Roi de Pologne, voulant surmonter toutes ces difficultés, donna ordre au Comte de Malachowski, grand Chancelier du royaume, de donner au Prince Charles un Diplôme, par lequel le Roi accordoit la permission aux Etats de Courlande d'élire ce Prince pour leur Duc. En conséquence le jour de l'élection & de l'installation fut fixé au mois de Janvier, & les volontés

du Roi furent exécutées, malgré les clameurs de plusieurs Grands de Pologne, qui persistèrent à soutenir que le Roi n'avoit pas le pouvoir d'accorder une telle permission sans le consentement de la Diète.

George II. An. 1758.

III. Rescrit de la Cour Impériale.

Le systême adopté par les différentes Puissances de l'Europe étoit toujours le même. La Czarine publia au mois de Juin une nouvelle *Déclaration*, qu'elle fit remettre à tous les Ministres étrangers résidants à Petersbourg ; & à la fin de la campagne, elle parut plus déterminée à agir vigoureusement en faveur de l'Impératrice-Reine de Hongrie, & de l'infortuné Roi de Pologne, qui continuoit de résider à Varsovie. La Cour de Vienne fit aussi distribuer aux Ministres Impériaux des différentes Cours de l'Empire, des copies d'un Rescrit où elle donnoit le détail de la conduite de ses Généraux, & qu'elle terminoit par ces mots : » Quoique les évènements » de la campagne n'aient pas été en» tièrement favorables, & tels qu'on » auroit pu les desirer, la Cour Im» périale jouit au moins de la satis» faction sincère de reconnoître, que

George II. An. 1758.

» vu le changement des circonstan-
» ces, elle a suivi constamment les
» mêmes résolutions; qu'elle ne s'est
» en rien écartée de tout ce qui peut
» contribuer au bien de la cause com-
» mune, & qu'elle fait actuellement
» tous les préparatifs dont elle doit
» attendre les plus heureux succès. «

IV. Décret du Conseil Aulique.

Il fut publié au mois d'Août un Décret du Conseil Aulique, pour enjoindre à tous les Directeurs des Cercles, à toutes les villes Impériales, & à toute la Noblesse de l'Empire d'envoyer à Vienne une liste exacte de tous ceux qui avoient désobéi aux Avocatoires de l'Empire, & adhéré à la rebellion de l'Electeur de Brandebourg, afin que leurs revenus pussent être séquestrés, & pour qu'ils fussent punis eux-mêmes dans leurs honneurs, dans leurs personnes & dans leurs biens.

V. Manifeste du Roi d'Angleterre.

Le Roi d'Angleterre que ce Décret regardoit particulièrement, & qui y étoit même nommé en sa qualité d'Electeur de Hanovre, fit présenter au mois de Novembre un Mémoire à la Diète par le Baron de Gemmengen, Ministre pour son Electorat : il y faisoit l'énumération

de toutes les occasions où il avoit agi, & même exposé sa propre vie pour le soutien & pour l'agrandissement de la Maison d'Autriche; remarquoit qu'après des services aussi importants, l'Impératrice-Reine lui avoit refusé les secours stipulés par les traités, contre l'invasion que méditoit la France, dont il s'étoit attiré la haine par son attachement à l'Impératrice-Reine; il observoit que Sa Majesté Impériale lui avoit même refusé les lettres Dictatoriales qu'il lui avoit demandées; que la Cour de Vienne avoit signé avec la Cour de France un traité dans lequel il étoit stipulé que les troupes Françoises passeroient le Weser, & seroient jointes par les troupes de l'Impératrice-Reine : il ajoutoit qu'en effet les soldats de Sa Majesté Impériale avoient ravagé les Etats de Sa Majesté Britannique avec plus de cruauté qu'on n'en avoit éprouvé de la part même des François : que le même Duc de Cumberland qui avoit été blessé à Dettingen pour la défense de Sa Majesté Impériale, avoit été obligé de combattre à Hastembeck contre les troupes de

George II. An. 1758.

George II. An. 1758.

la même Princesse, pour défendre les Etats du Roi son père : qu'elle avoit envoyé des Commissaires à Hanover, pour partager avec les François les contributions levées dans cet Electorat : qu'elle avoit rejetté toutes les propositions de paix, & renvoyé de sa Cour le Ministre de Brunswick-Lunebourg : que Sa Majesté Impériale, qui avoit fait serment de protéger l'Empire, & de s'opposer à l'introduction des troupes étrangères destinées à opprimer quelqu'un des Etats d'Allemagne, avoit cependant demandé que le Roi d'Angleterre retirât les siennes des pays qu'elles occupoient, pour que l'armée Françoise pût avoir un passage libre, & pénétrer sans obstacle dans ses Etats d'Allemagne : que l'Empereur avoit rappellé les troupes de l'Electorat, les avoit voulu dispenser de la fidélité qu'elles devoient à leur Souverain ; leur avoit enjoint d'abandonner leurs postes, leurs drapeaux, & le service dans lequel elles étoient engagées, sous peine d'être punies dans leur corps, leurs honneurs & leurs biens : enfin, que le Roi d'Angle-

terre, lui-même, avoit été menacé d'être mis au ban de l'Empire. Il faisoit encore observer, qu'en sa qualité d'Electeur il avoit été accusé d'avoir refusé de concourir aux résolutions que la Diète avoit prises l'année précédente; d'avoir formé une alliance avec le Roi de Prusse; d'avoir joint ses troupes aux armées de ce Prince; d'avoir employé des auxiliaires qui appartenoient aux Etats de l'Empire, & d'avoir envoyé des troupes Angloises en Allemagne, où elles avoient pris possession d'Embden, & exigé des contributions en différentes provinces de l'Empire. Pour répondre à ces imputations, le Monarque Anglois disoit: que pour sa propre sûreté, & pour suivre les lumières du bon sens, il n'avoit pu concourir avec le plus grand nombre des membres de l'Empire, ni joindre des troupes, absolument nécessaires pour sa propre défense, à celles qui étoient conduites contre son ami & son allié le Roi de Prusse, suivant les vues arbitraires de la Cour de Vienne, par un Prince qui n'appartenoit pas au corps général de l'Empire, &

George II. An. 1758.

George II. An. 1758. auquel le commandement n'avoit pas été conféré par un *Conclusum* du corps Germanique : qu'à l'égard de son alliance avec le Roi de Prusse, il avoit le droit, quand ses anciens alliés l'abandonnoient, de chercher des secours où il pouvoit s'en procurer, & qu'on n'avoit certainement aucun juste sujet de plainte à faire sur ce qui lui avoit été fourni par Sa Majesté Prussienne pour délivrer le pays Electoral de Brunswick-Lunebourg, de même que ceux de Brunswick-Wolfembuttel, de Hesse & de Buckebourg de l'oppression de leur commun ennemi. La postérité, ajoutoit-il, aura peine à croire que dans un temps où les troupes d'Autriche, du Palatinat, & de Wirtemberg sont employées à envahir des Etats de l'Empire, d'autres membres du Corps Germanique soient menacés de séquèstre & de proscription, parce qu'ils emploient des troupes auxiliaires à défendre ces mêmes Etats.

VI. Suite du même Mémoire.

Le Monarque convenoit aussi dans ce Mémoire, qu'en sa qualité de Roi d'Angleterre, il avoit envoyé des troupes Angloises en Allemagne, &

avoit pris possession d'Embden; mais il disoit qu'il n'étoit responsable de ces mesures à aucune Puissance sur la terre, & que même les Constitutions de l'Empire permettoient aux Co-Etats de se servir des troupes étrangères, non pas, à la vérité, pour faire des invasions ou des conquêtes en Allemagne, mais pour leur propre défense & pour leur conservation. Il reconnoissoit encore qu'il avoit eu du ressentiment contre ceux qui avoient aidé ses ennemis, & contribué à ravager ses Etats, & qu'il avoit châtié leur injustice; mais il ajoutoit, que si la Couronne de France avoit eu la liberté de piller les possessions du Duc de Brunswick, & du Landgrave de Hesse-Cassel, parce qu'ils avoient fourni des troupes auxiliaires au Roi d'Angleterre, & que si l'Impératrice-Reine avoit eu le droit de s'approprier la moitié des contributions que le Roi de France avoit fait lever dans les Etats de l'Electeur, Sa Majesté Britannique avoit également le droit de faire supporter le poids de la guerre à ceux qui avoient favorisé les injustes entreprises de ses ennemis. Il

George II. An. 1758.

marquoit aussi, qu'il espéroit que la Diète, après avoir mûrement examiné toutes ces circonstances, proposeroit, par forme d'avis, à Sa Majesté Impériale, d'annuller les décrets inconsidérés qui avoient été portés : que non-seulement la Diète prendroit des mesures efficaces pour protéger l'Electorat & ses alliés, mais que de plus, elle donneroit des ordres pour commencer contre l'Impératrice-Reine, en sa qualité d'Archiduchesse d'Autriche, contre l'Electeur Palatin, & contre le Duc de Wirtemberg, les mêmes procédures qu'on avoit voulu faire contre le Roi de la Grande-Bretagne, Electeur de Brunswick-Lunebourg : enfin, le Ministre requéroit leurs Excellences de demander, immédiatement à ce sujet, les instructions nécessaires à leurs Commettants.

Le reste de ce long Mémoire contient une justification de la conduite tenue par Sa Majesté Britannique, en s'écartant de la convention de Closter-Seven, avec la réponse aux raisons contenues dans le Mémoire ou Manifeste publié par le Ministère François, sous le titre de » Paral-

» ſèle de la conduite du Roi de France, comparée à celle du Roi d'Angleterre, relativement à la rupture de la capitulation de Cloſter-Seven par les Hanoveriens «.

George II. An. 1758.

VII. Réflexions ſur ce Mémoire.

Malgré tous les faits & tous les arguments raſſemblés dans ce Mémoire, pour faire connoître la prétendue ingratitude de l'Impératrice-Reine, & pour démontrer que la conduite de Sa Majeſté Impériale tendoit réellement à opprimer le Corps Germanique, il ne fut point parlé de ce qu'il falloit particulièrement prouver. On devoit cependant (comme le remarque judicieuſement M. Smollett) faire voir qu'un membre d'une Communauté n'eſt point obligé d'obéir aux réſolutions priſes, & aux Décrets publiés par le plus grand nombre de ceux qui la compoſent, particulièrement quand ces réſolutions & ces Décrets ont acquis une nouvelle force par l'autorité du ſuprême Magiſtrat, & qu'ils ne répugnent en rien à la conſtitution fondamentale ſur laquelle cette Communauté eſt établie.

George II. An. 1758.

VIII. Démarches infructueuses pour la paix.

Les hasards de la guerre ayant conduit M. Duquesne prisonnier à Londres, il s'y occupa, en bon patriote, à travailler avec le Ministère Anglois, aux moyens qui pouvoient tendre à la pacification générale de l'Europe. Le voyage qu'il fit en France sur sa parole, fit juger qu'il étoit chargé de quelques ouvertures pour cet objet que les deux Nations commençoient à desirer également. Cependant il n'en transpira rien dans le public, & les affaires continuèrent à demeurer aussi brouillées que les années précédentes, malgré les déclarations réitérées du Monarque François, & le desir qu'il a toujours marqué de se prêter à toutes les propositions équitables qui lui seroient faites pour rétablir la tranquillité.

IX. Mesures des François pour donner du secours au Canada.

Pendant que le Roi de France faisoit voir à toute l'Europe, par le simple exposé des faits, & par le parallèle dont il est parlé dans le Mémoire du Roi de la Grande-Bretagne, que c'étoit uniquement à l'opiniâtreté & à la mauvaise foi de ses ennemis qu'on devoit attribuer les malheurs répandus sur presque

toute la Chrétienté, ses Ministres s'occupoient du soin de maintenir ou de rétablir l'ordre dans les finances, & de lever des fonds pour soutenir la guerre en Europe & en *Amérique*. Cette Puissance fit cette année des frais immenses, non-seulement pour la guerre d'Allemagne, mais aussi pour fournir à la Colonie du Canada les troupes, l'artillerie & les munitions nécessaires à la défense de cette Colonie contre les efforts des Anglois, dont le nombre étoit beaucoup plus considérable que celui des François dans le Continent de l'Amérique. On employa une infinité de stratagêmes pour tromper la vigilance des Corsaires Britanniques: les François firent partir leurs vaisseaux quelquefois seuls, quelquefois en convois; tantôt de la Méditerranée, tantôt des Ports de la Manche. Pendant qu'ils assembloient des bâtiments de transport dans un endroit, pour y attirer l'attention de leurs ennemis, ils en faisoient partir d'un autre, sur lequel ils n'avoient aucun soupçon. Dans les temps les plus orageux, où les Anglois ne pouvoient demeurer en croisière aux

George II.
An. 1758.

George II
An. 1758.

environs de ces Ports, les François mettoient à la voile, & s'exposoient aux plus grands dangers pour secourir leurs établissements d'Amérique. Quand ils avoient le bonheur d'arriver sur les côtes de ce vaste pays, il étoient encore obligés de recourir à divers moyens pour éviter les Escadres Britanniques qui étoient dans le Port d'Hallifax, ou qui croisoient dans le golfe de Saint-*Laurent*; ils se hasardoient à monter la rivière de même nom, avant qu'elle fût délivrée des glaces, & dans une saison si peu avancée, que les ennemis n'étoient pas encore sortis du Port de la Nouvelle-Ecosse. Les François demeuroient quelquefois près de Terre-Neuve à attendre des brouillards assez épais, pour qu'ils pussent gagner le golfe sans être vus des Anglois : d'autres fois ils pénétroient par le détroit de Bellisle, passage très dangereux, mais qui les conduisoit dans la rivière de Saint-Laurent, beaucoup au dessus des postes occupés par leurs ennemis.

X.
Succès des Corsaires François.

Quoique la Marine Françoise parût alors hors d'état de faire face aux Flottes Britanniques, & même

de protéger le commerce de la Nation, le Ministère voulut inquiéter les Anglois par la crainte d'une descente dans leur pays. On construisit des bateaux plats; on rassembla des bâtiments de transport; on équipa des vaisseaux de ligne, & on fit marcher des troupes sur les côtes, comme pour un embarquement. Soit que ces préparatifs fussent réels, soit qu'ils ne fussent qu'une feinte, ils remplirent l'objet que s'étoit proposé le Ministère François, en jettant la terreur dans l'esprit de la nation Angloise, en trompant l'administration, en nuisant au crédit public, & en détournant le Gouvernement d'envoyer en Allemagne toutes les troupes qu'on y auroit pu faire passer. Les François prirent encore un moyen plus efficace pour troubler le commerce Britannique; ce fut de laisser reposer les vaisseaux de guerre, mais d'encourager l'équipement des bâtiments Corsaires, qui causèrent un dommage très considérable aux Négociants de la Grande-Bretagne & de l'Irlande, en croisant dans les Mers de l'Europe & de l'Amérique. Quelques-uns de-

George II. An. 1758.

meurant tranquilles dans les ports de la Manche, opposés à ceux d'Angleterre, tomboient tout-à-coup sur les vaisseaux marchands, dont ils apprenoient la sortie par des barques ou des chaloupes destinées à cet usage. D'autres, se mettant en croisière dans la mer du Nord, firent un grand nombre de prises sur les côtes d'Ecosse. Il y en eut qui se tinrent à l'embouchure *du canal*, & même vers la partie occidentale de l'Irlande ; mais le plus grand nombre fut de ceux qui coururent les mers aux environs des isles Sous-le-vent, dans les Indes Occidentales, où ils prirent un nombre prodigieux de vaisseaux Anglois qui alloient aux Colonies à sucre, ou qui en revenoient, & les conduisirent aux établissements françois de la Martinique, de la Guadeloupe, & de Saint-Domingue.

XI. Trésor pris & rendu à Osnabruck.

Vers la fin de 1757 les François s'étoient emparés à Osnabruck, de trente-huit tonnes ou caisses d'argent monnoyé & en lingots, qu'on prétendit être destinées pour le Roi de Prusse. Quelques Juifs, auxquels elles étoient adressées, les reclamè-

rent comme leur appartenant. L'argent fut déposé dans la citadelle de Wesel; mais quelque apparence qu'il y eût que cet argent étoit destiné pour un Prince ennemi, on s'en rapporta à la déclaration des Hollandois, qui assurèrent qu'il leur appartenoit, & après quelques mois de séquèstre, il fut remis à ceux qui l'avoient réclamé.

George II. An. 1751.

XII. Détention du Marquis de Fraygnes.

La France éprouva de la part du Monarque Prussien une violence qui pouvoit être regardée comme une violation manifeste du droit des gens : le Marquis de Fraygnes, qui étoit en qualité d'Envoyé de la Cour de Versailles auprès du Prince d'Anhalt-Zerbst, fut enlevé de Zerbst par un détachement de Hussards Prussiens qui environnèrent le château, & menacèrent d'en venir aux moyens extrêmes, si le Marquis ne leur étoit livré. Ce Seigneur ne voulant pas que le Prince fût exposé à de plus vives insultes à son sujet, se remit volontairement entre leurs mains, & fut conduit dans la citadelle de Magdebourg. Il essaya quelque temps après de s'échapper, déguisé en femme, mais il fut re-

George II. An. 1758.

connu & ramené dans sa prison. Le Ministère Prussien, pour s'excuser d'un acte aussi contraire au droit des gens, fit publier deux lettres tendantes à prouver que le Marquis n'avoit aucun caractère, & voyageoit uniquement pour acquérir des connoissances propres à le mettre en état de travailler aux affaires étrangères. Quoi qu'il en soit, il fut longtemps en captivité, sans que le Monarque Prussien ait jamais déclaré nettement les sujets de plaintes qu'il pouvoit avoir contre lui.

XIII. Changement dans le Ministère François.

Il y eut encore cette année quelques changements dans le Ministère François : M. de Paulmy, Secrétaire d'Etat au Département de la Guerre, ayant demandé à se retirer, sa place fut donnée à M. le Maréchal de Belle-isle. Peu de temps après M. de Crémille lui fut adjoint pour travailler conjointement dans les fonctions de cette Place si importante. Au mois de Juin M. de Moras, qui avoit le département de la Marine, s'étant aussi retiré, sa place passa à M. de Massiac, Lieutenant-Général des armées navales, aidé par M. le Normant de Maizy, In-

tendant de la Marine ; mais l'un & l'autre résignèrent leur Charge le 2 de Novembre, & M. Berrier, déja Ministre d'Etat, fut chargé de ce Département. Le 9 du même mois, M. le Cardinal de Bernis donna sa démission pour la place de Secrétaire d'Etat des Affaires Etrangères, qui fut confiée à M. le Duc de Choiseul.

George II. An. 1758.

XIV. Sage conduite du Roi de Danemarck.

Le Roi de Danemarck eut toujours la prudence de conserver la neutralité dans les troubles qui agitoient l'Europe. Par cette conduite, si avantageuse au bien de ses sujets, il augmenta son crédit auprès de toutes les Puissances voisines ; fut toujours recherché par celles qui étoient en guerre ; conserva le sang & les trésors de ses peuples ; reçut des subsides considérables en conséquence de cette neutralité, & fit fleurir le commerce dans ses Etats, beaucoup au delà de ce qu'il pouvoit être dans les temps d'une tranquillité générale. Bien convaincu que la Religion Protestante n'avoit rien à redouter de la confédération formée contre le Roi de Prusse, il ne crut pas aussi devoir entrer dans

George II. An. 1758.

une guerre ſanglante & ruineuſe ; ſous le ſpécieux prétexte de *maintenir la balance du pouvoir en Allemagne*, qui avoit ſéduit & appauvri d'autres nations plus opulentes. Quelle que pût être ſa façon de penſer particulière, il jugea qu'il étoit peu important pour ſon royaume, que la Poméranie fût au pouvoir de la Suéde ou de la Pruſſe ; que les François fuſſent repouſſés au *delà* du Rhin, ou qu'ils pénétraſſent plus avant dans l'Electorat d'Hanover ; que l'Impératrice-Reine fût dépouillée de ce qui lui reſtoit en Siléſie, ou que le Roi de Pruſſe fût renfermé dans les anciennes bornes de ſes Etats. Il étoit bien convaincu que la France ne conſentiroit jamais à la ruine totale de ce puiſſant Monarque, & que la Maiſon d'Autriche n'auroit pas aſſez peu de politique, & ne ſeroit pas aſſez aveugle ſur ſes intérêts, pour permettre que l'Impératrice de Ruſſie fît & conſervât des conquêtes dans l'Empire : enfin, il penſoit que quand même toutes ces Puiſſances ſacrifieroient toutes les maximes de la politique à leur caprice ou à leur reſſentiment,

il n'étoit pas assez intéressé à l'évènement pour se jetter, tête baissée, dans une guerre qui lui occasionneroit des désavantages certains & inévitables, afin de prévenir des maux qui pouvoient ne jamais arriver.

XV. Soulèvements réprimés en Angleterre.

Nous avons parlé assez amplement des évènements militaires arrivés dans le cours de cette année, pour jetter à présent un coup d'œil sur d'autres objets relatifs à l'intérieur de l'Angleterre. Le peuple avoit marqué, au commencement de l'année, un mécontentement assez vif sur la violence avec laquelle on enlevoit les hommes pour les forcer de servir sur terre ou sur mer. Il y eut cependant peu de troubles à cette occasion, & la tranquillité générale de la nation n'en fut point interrompue; mais il s'éleva des tumultes assez dangereux à Manchester, & aux environs de cette ville, pour un autre sujet. Un nombre prodigieux d'ouvriers des Manufactures, abandonnerent leur travail, & formèrent une association pour forcer les Entrepreneurs à augmenter leur salaire. Ils suivirent dans leur révolte un plan plus régulier que ne

George II. An. 1758.

le font ordinairement ces ſortes d'Artiſans : ils mirent à part une ſomme conſidérable, pour faire vivre ceux d'entre eux qui ne pouvoient ſubſiſter, eux & leurs familles, quand ils ceſſoient de travailler ; ils en inſultèrent & maltraitèrent quelques-uns qui ne vouloient pas entrer dans leur complot, & répandirent des lettres ſéditieuſes, remplies des menaces les plus terribles contre quiconque oſeroit s'oppoſer à eux. Elles ne firent aucune impreſſion ſur les Magiſtrats, qui remplirent leur devoir avec tant de courage, que les plus mutins furent arrêtés ſéparément & punis ſuivant la rigueur des loix, ce qui obligea bientôt les autres à rentrer dans l'ordre.

XVI. Médecin qui ſert d'eſpion aux François.

Au mois de Juin, un Médecin Irlandois, nommé Florent Henſey, fut arrêté ſur de violents ſoupçons de trahiſon ; & il fut traduit à la Cour du banc du Roi. Par l'inſtruction de ſon procès, on reconnut qu'il avoit ſervi d'eſpion au Miniſtère François, & que pour une médiocre penſion, il l'inſtruiſoit de tout ce qu'il pouvoit apprendre d'important dans la Grande-Breta-

gne. La correſpondance étoit entretenue par un frère du Médecin, qui étoit Chapelain, & Secrétaire de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne à la Haye. Le Miniſtre d'Angleterre auprès des Provinces-Unies, ayant appris de cet Ambaſſadeur quelques particularités ſecretes, relatives à la Grande-Bretagne, avant même d'en avoir été inſtruit par le Miniſtère Britannique, employa ſes ſoins pour découvrir d'où il en pouvoit être averti, & fut bientôt informé que le Secrétaire de cet Ambaſſadeur avoit un frère Médecin à Londres. Cette circonſtance lui fit former des conjectures, dont il fit part au Miniſtère Britannique : on veilla ſur la conduite de Henſey, & l'on intercepta vingt-neuf de ſes lettres. On reconnut par ce qu'elles contenoient, qu'il avoit donné avis le premier à la Cour de France, de l'expédition dans l'Amérique ſeptentrionale; de la priſe des deux vaiſſeaux, l'Alcide & le Lis ; du départ & de la deſtination de pluſieurs armements, ainſi que des difficultés qu'on éprouvoit en Angleterre, pour lever les ſubſides ſur le public. Il avoit encore

George II. An. 1758.

donné avis aux François, que la secrete expédition de l'année précédente, étoit destinée contre Rochefort; & avoit conseillé de faire une descente dans la Grande - Bretagne, dans un temps, & à un lieu qu'il indiquoit; comme étant le moyen le plus efficace pour embarrasser le Gouvernement, & pour nuire au crédit public. Après que le procès eut été amplement instruit, il fut *jugé coupable* de trahison, & condamné à mort, suivant les loix portées contre ce crime; mais soit qu'il ait mérité son pardon, par quelques découvertes importantes, soit que le Ministère Anglois ait eu quelques raisons qui sont demeurées inconnues, pour lui conserver la vie, il ne fut point exécuté, & sa peine fut commuée en celle d'un bannissement perpétuel.

XVII. Ecrivain satirique puni.

La liberté de la Presse, qui au jugement des plus sages Anglois, devient souvent la source de la licence la plus effrénée, est regardée par le peuple comme un des principaux chefs de la liberté Anglicane. Le Docteur Shebbearre publia cette année une suite de lettres adressées au peuple d'Angleterre, où il critiquoit

dans

dans les termes les plus durs, la conduite du ministère : étendoit sa censure amère sur les personnages les plus illustres de la nation, & ne ménageoit pas même la majesté du Trône sur lequel tomboit toute l'ironie de son esprit satyrique. L'administration voyant que l'avidité avec laquelle cet ouvrage étoit reçu, par une populace toujours ennemie de ses maîtres & des chefs de la nation, fit arrêter ce séditieux écrivain. La sixième lettre au peuple d'Angleterre, fut celle qui servit de fondement au procès : il fut déclaré coupable d'avoir écrit cette lettre, qu'on qualifia de libelle ; condamné à être mis au pilori, à payer une légère amende, à garder prison pendant trois ans, & à donner caution pour sa bonne conduite à venir. Le jugement fut exécuté, malgré les clameurs des partisans de cette prétendue liberté, si propre à entretenir l'esprit de parti, & à exciter des troubles, par la facilité que des écrivains affamés trouvent toujours à débiter ces sortes de productions chez un peuple naturellement inquiet, & porté à l'indépendance.

George II. An. 1758.

George II. An. 1758.

XVIII. Désordres communs en Angleterre.

Les grands crimes furent aussi fréquents dans Londres, & dans toute la Grande-Bretagne cette année, que les précédentes; mais nous n'arrêterons pas nos yeux sur des meurtres, des vols, de faux témoignages pour faire périr des innocents, des billets contrefaits, & d'autres horreurs dont nous épargnerons le détail odieux à nos lecteurs. De tels désordres, quand ils sont aussi fréquents, sont une preuve presque certaine d'un vice intérieur dans le gouvernement; & les Anglois conviennent eux-mêmes qu'ils sont en grande partie occasionnés par le défaut d'une bonne police, & par le manque de subordination.

XIX. Etablissement pour marier des filles en Angleterre.

Dans le temps où la populace Angloise se faisoit remarquer par ces énormités, les gens au dessus du commun se distinguoient par des actes de bienfaisance, tels qu'on en trouve peu en d'autres pays; & des particuliers honoroient l'humanité par des fondations, dont la gloire doit rejaillir sur toute la nation. On peut citer pour exemple, le grand nombre d'hôpitaux qu'on voit dans Londres, & dans Westminster, dont la

plupart ſont entretenus par des con- tributions volontaires, & d'autres ſont établis par la libéralité de ſimples particuliers. Dans le cours de cette année, le public commença à jouir de l'avantage de pluſieurs de ces établiſſements. M. Henry Raine, bon bourgeois de Middleſex, avoit fait bâtir, & doté un hôpital pour l'entretien & l'éducation de quarante pauvres filles : après ſa mort on trouva dans ſon teſtament, qu'il léguoit une ſomme, avec ordre d'en laiſſer accumuler les intérêts, par les ſoins de ceux qu'il nommoit pour exécuteurs, juſqu'à ce que le tout pût former un fonds qui rapportât un produit annuel de deux cents dix livres ſterling; c'eſt-à-dire, d'environ quatre mille ſept cent vingt livres de France, pour former la dot de deux des filles qui ſeroient élevées dans cette maiſon, quand elles ſeroient parvenues à l'âge de vingt-deux ans. Il ordonnoit de plus, que ces filles ſeroient choiſies entre celles que les maîtres & maîtreſſes atteſteroient avoir marqué le plus de piété & d'induſtrie. Au mois de Mars 1758, la moitié de la ſomme deſtinée à ce

George II. An. 1758.

louable objet, se trouva remplie: les Administrateurs firent savoir, *par* des avis publics, que les filles ainsi élevées se présenteroient à un jour indiqué, avec des certificats de bonne conduite: que six d'entr'elles seroient choisies pour tirer au sort: que celle à qui tomberoit le billet, auroit cent livres sterling en dot, avec dix livres pour frais de mariage; pourvu qu'elle épousât un homme de bonne réputation, membre de l'Eglise Anglicane, qui residât dans une des Paroisses désignées dans l'avis, & qui fût approuvé par les Administrateurs. En conséquence, l'assemblée se tint le premier de Mai: le sort étant tombé à l'une d'elles, les cinq autres furent réservées pour l'année suivante, avec une sixième qu'on mit en place de celle qui avoit eu le billet noir. Qu'il nous soit permis de joindre nos desirs à ceux de tous les bons patriotes, pour voir de semblables établissements substitués en d'autres pays, à une partie de ceux qui ne se sont que trop multipliés dans les siècles précédents, & qui ôtent pour toujours à la société tant de membres qui auroient pu lui

être de la plus grande utilité dans l'un & l'autre sexe. Bien éloignés cependant de blâmer en général de saintes institutions, où quelques ames pures goûtent à l'abri de la séduction un bonheur céleste anticipé, nous reconnoissons au contraire que c'est une des suites funestes de la réformation Anglicane, d'avoir totalement supprimé ces pieuses retraites. Pénétrés du respect le plus profond pour ce petit nombre d'ames privilégiées, qui y portent l'esprit de travail, d'humilité, de renoncement à sa propre volonté, & de cette charité douce, qui est la perfection de l'esprit évangélique, nous admirons celles qui y entrent, & qui persévèrent dans des dispositions aussi saintes ; mais en même temps, nous gémissons sur le sort de celles, qui y sont engagées par des intérêts de famille, ou par les mouvements d'une ferveur passagère, dans un âge où elles ne se connoissent pas encore, & où de sages loix ne leur permettroient pas de disposer de la plus légère partie de leur fortune. Après quelques années, l'esprit se développe, les passions se font sentir, l'illusion se dissipe, & c'est alors,

George II. An. 1758.

qu'accablées ſous le poids affreux d'une contrainte perpétuelle, ces ſaintes demeures deviennent pour elles le ſéjour de l'oiſiveté, de l'orgueil, & quelquefois du déſeſpoir. De ſages Magiſtrats connoiſſent toute l'étendue du mal, & font de temps en temps quelques efforts pour y remédier, en fixant un âge de maturité, avant lequel il ſeroit défendu de prononcer ces vœux ſolemnels, qui ne doivent être permis qu'après de longues épreuves, & de profondes réflexions : mais l'intérêt particulier l'a toujours emporté ſur le bien général. Eſpérons que des abus auſſi honteux pour l'humanité ne ſeront pas éternels, & que notre ſiècle, ſi éclairé dans tous les genres, ſera l'époque des ſages réglements qui reſtreindront ces engagements au très petit nombre de ceux & de celles qui paroîtront avoir la vraie vocation, ſi rare & ſi néceſſaire pour les contracter.

XX. Etabliſſement d'une maiſon de filles repenties.

Il ſe forma dans la même année un autre établiſſement, au moins auſſi utile que le précédent. Quelques particuliers, la plupart citoyens de Londres, touchés du malheureux

état des filles publiques, prirent en leur faveur une résolution généreuse, que les gens les plus distingués de la nation n'auroient peut-être pas eu le courage d'avouer. Considérant que beaucoup de ces créatures infortunées, qui causent tant de désordres dans la société, ont été entraînées dans le vice, dès leur plus tendre jeunesse, par les artifices perfides d'un autre sexe, ou par la violence d'une passion déréglée, lorsqu'elles n'avoient pas encore acquis assez d'expérience pour se tenir en garde contre la séduction, ou pour connoître les suites funestes de leurs penchants; qu'après avoir perdu sans retour leur réputation, quelquefois par un instant de foiblesse, elle se trouvent couvertes de honte, abandonnées de leurs familles, & privées de tout secours; qu'étant accablées sous le poids de l'indigence, & réduites au désespoir, elles se plongent dans les désordres les plus infames, où leur vie se passe dans une affreuse alternative de toutes les horreurs de la débauche, & des réflexions d'autant plus cruelles, qu'elles n'ont aucun moyen humain

George II. An. 1758.

George II. An. 1758.
qui puisse les en retirer : que bien loin de pouvoir profiter des sentiments précieux de repentir, dont elles sont quelquefois agitées, elles se trouvent comme forcées, pour fournir à leur subsistance, de continuer à suivre les routes abominables de la prostitution, & deviennent, pour ainsi dire, les agents de l'esprit infernal, en portant la destruction dans les corps & dans les cœurs de leurs compatriotes. Cette société respectable étant donc touchée de considérations si puissantes pour des hommes vertueux, résolut, malgré la prévention nationale, de former un établissement semblable à ceux qu'on trouve dans les pays Catholiques, particulièrement en France, pour procurer un asyle à celles qui, en renonçant au vice, voudroient mener une vie régulière dans une maison où elles ne fussent plus exposées à l'indigence, ni au mépris du public ; mais où elles pussent suivre les impressions d'une repentance salutaire ; prendre l'heureuse habitude du travail & de la tempérance, & devenir enfin des sujets utiles à la société, dont elles auroient

été jusqu'alors le rebut & la honte. Le plan de cette excellente institution ayant été dressé, fut exécuté par des contributions volontaires : la maison fut établie au mois d'Avril, sous le nom d'hôpital de la Magdeleine, & aussitôt il y eut cinquante de ces filles prostituées, qui présentèrent requête pour y être admises. Vers le même temps, il fut aussi fondé par des charités particulières, un autre hôpital pour les orphelines, & pour les enfans abandonnés de leurs parens. Plus ces sortes d'établissements se multiplieront dans les pays Protestants, plus ils se rapprocheront de l'unité, dont ils se sont séparés, & sentiront quel coup les Réformateurs ont porté au bien général de la société, en la privant de tant d'avantages, si communs dans les pays soumis à la religion qu'ils ont quittée.

George II. An. 1758.

XXI. Progrès de la Société pour l'encouragement des Arts.

Les personnes distinguées par leurs sciences ou par leurs talents, reçurent aussi divers encouragements, quoiqu'il ne se trouvât aucun Mécène parmi les Ministres, & quoique la splendeur du trône ne s'étendît pas jusqu'à ces objets éloignés. La

George II. An. 1758.

protection, le soutien, les pensions, & les autres gratifications qui sont attachées en France à l'institution des Académies, ou qui sont des effets particuliers de la libéralité du Monarque, dépendent uniquement en Angleterre de la générosité du public, naturellement porté à récompenser ceux qui se distinguent par leur mérite. Nous avons vu que dans la ville de Londres, il s'étoit formé depuis quelques années une société pour l'encouragement des arts, des manufactures & du commerce, & elle prit dans le temps dont nous parlons, de nouveaux accroissements. Elle est composée d'un Président, d'un Vice-Président, d'un Secrétaire, d'un Commis, d'un Caissier, & de plusieurs autres Officiers, choisis par élection entre un grand nombre de membres, dont chacun paye tous les ans une certaine somme destinée aux usages pour lesquels la société est établie. Dans les assemblées ordinaires, qui se tiennent une fois par semaine en hiver & deux fois par mois en été, les membres ont le droit, pourvu qu'ils se trouvent plus de dix, de délibérer &

George II. An. 1758.

d'établir des Comités, pour les objets où ils les jugent nécessaires : mais il y a, de plus, huit assemblées générales dans le cours de l'année. Quand on a prélevé les dépenses nécessaires, le reste de l'argent qui se trouve en caisse est employé à former des récompenses pour ceux qui perfectionnent l'art de planter ou de labourer, qui font des découvertes dans la Chimie, la Teinture, & la Minéralogie; pour ceux qui réussissent le mieux dans la Sculpture, la Gravure, la Fonderie, la Peinture, & les autres arts qui dépendent du Dessin ; pour la perfection des manufactures, des machines servant à faire des chapeaux, des crépons, des droguets, des moulins, des papiers marbrés, des cabestans de navire, des corderies, des quincailleries, des rouets à filer la laine, des ouvrages au métier, & autres tissus. Ils accordent encore des gratifications relatives aux Colonies Britanniques dans les Indes Occidentales, pour ceux des colons qui réussissent le mieux à nettoyer la cochenille; à planter du bois de campêche; à cultiver des oliviers ; à tirer la

George II. An. 1758.

cire du myrthe ; à faire les cendres propres au savon ; à conserver les raisins ; à nettoyer la fleur du saf-flow, espece de safran bâtard ; à préparer la soie & le vin ; à transporter des esturgeons ; à préparer le talc ; à planter du chanvre & de la canelle ; à extraire l'opium, & les gommes des arbres d'où on les tire ; à rassembler des noyaux de mangottier, propres à se reproduire en Amérique ; à cultiver l'herbe à soie ; enfin, à tout ce qui peut mettre en état de se passer des jardins étrangers. Ils destinèrent aussi une médaille d'or à celui qui composeroit le meilleur traité sur les arts qui se cultivent dans la paix, en rapportant l'histoire des progrès de l'agriculture, des manufactures, & du commerce dans le royaume d'Angleterre. Enfin, cette société est si nombreuse, le plan en est fait avec tant d'ordre, & exécuté avec tant d'exactitude, que si elle peut se soutenir, le public en retirera autant d'avantage, que les Académies les mieux composées en procurent à d'autres Etats.

XXII. Ecole de Peinture établie par le Duc de Richemond.

Les Artistes de Londres avoient formé depuis long-temps une Aca-

démie particulière, pour dessiner d'après des modèles vivants; mais le Duc de Richemond, jeune Seigneur, d'un caractère très aimable, voyant que faute de fonds nécessaires, cet établissement n'avoit pas tout l'avantage qu'on en auroit pu desirer, procura une grande salle à Whitehall, pour ceux qui s'appliquent à la Peinture, à la Sculpture & à la Gravure. Il leur fit venir de Rome & de Florence, une ample collection de plâtres moulés sur les plus belles statues originales, & sur les plus beaux bustes. Depuis ce temps, il est permis à tous les artistes d'aller y travailler, sous l'inspection de deux habiles maîtres; & le libéral fondateur a établi des prix de médailles d'argent, pour les quatre élèves qui réussiroient le mieux à dessiner le sujet qui leur seroit donné, ou à en faire le plus beau bas-relief. Outre ces institutions, MM. Finch & Townshend ont aussi établi des prix pour les membres de l'Université de Cambridge, qui composeroient & réciteroient en public les meilleurs ouvrages en prose Latine.

George II. An. 1758.

XXIII. Affaffinat d'un Conful Anglois à Maroc.

Nous mettons au nombre des évènements de cette année, qui intéressent l'Angleterre, l'assassinat d'un Consul Anglois à Maroc, exécuté par les ordres, ou au moins, avec le consentement du Roi, ou Empereur de cette ville, qui prétendit que le Consul l'avoit frappé. Chez toutes les nations civilisées, une telle violation du droit des gens éleveroit contre un Prince les armes de tous ses voisins; mais bien loin d'en tirer vengeance contre les Souverains de Barbarie, on se contente de quelques légères plaintes, & l'on se trouve satisfaits, quand ils veulent bien renouveller les traités honteux & peu solides que font avec eux les Puissances Chrétiennes.

XXIV. Conjecture fur les affaires de Portugal.

Toute l'Europe avoit vu depuis quelques années, avec la plus grande satisfaction, le Monarque Portugais réprimer dans ses états les fureurs de l'Inquisition; Tribunal si terrible & si despotique avant les sages réglements par lesquels ce Prince en a presque réduit les procédures aux formes légales des tribunaux réguliers. De tels changements, quelque utiles qu'on les reconnoisse, ne peu-

vent se faire sans choquer de violents préjugés ; & par une conséquence nécessaire, sans exciter contre le Monarque une haine d'autant plus dangereuse, qu'elle est plus secrete de la part de tous ceux auxquels on arrache pour toujours les victimes infortunées d'une barbare superstition. Aussitôt qu'un Prince a le courage de délivrer ses sujets d'un joug aussi honteux, il devient lui-même dévoué à la vengeance ; ses ennemis trop habiles pour se montrer à découvert, versent leurs poison dans les esprits des mécontents, qui se trouvent toujours dans les gouvernements les plus modérés ; le fanatisme les rassure sur leurs craintes, & leur met bientôt le fer à la main. Telles sont les conjectures qu'on peut former sur un évènement qui arriva cette année en Portugal, où l'un des meilleurs Monarques qui ait occupé le trône, fut prêt de devenir la victime d'une conspiration dont on a découvert & puni les auteurs, mais sans que les vraies causes en soient venues à la connoissance du public. Quoi qu'il en soit, voici le fait, tel qu'il a été rapporté dans

George II. An. 1758.

toutes les nouvelles du temps, & particulièrement dans le placard que fit publier le Roi de Portugal au mois de Décembre.

XXV. Assassinat du Roi de Portugal.

Quelque temps avant l'horrible attentat qui fut fait sur les jours du Monarque, on avoit répandu dans le royaume diverses prédictions qui annonçoient sa mort prochaine. Sans doute qu'il ne fut pas possible de remonter jusqu'à la source, puisque ce Prince, qui ne croyoit avoir aucuns ennemis ni domestiques, ni étrangers, sortoit fréquemment sans gardes, dans sa calèche. Cette imprudente sécurité dura jusqu'au 5 de Septembre, où vers onze heures du soir, trois hommes à cheval, armés de mousquetons, s'approchèrent de la voiture du Roi, qui revenoit à Bélem. L'un d'eux voulut lâcher son coup sur le cocher; mais le feu manqua, & il n'en reçut aucun mal. Cependant animé par sa propre frayeur & par le desir de sauver son Souverain du danger qui le menaçoit, il poussa au grand galop les mulets qui conduisoient la voiture. Les assassins ne pouvant l'arrêter, le suivirent quelque temps; déchargèrent leurs

mousquetons sur la calèche, & se retirèrent dans l'attente que le Roi tomberoit dans une seconde embuscade que les conspirateurs avoient placée sur le même chemin de Bélem; mais la providence en ordonna autrement. La mitraille dont les mousquetons étoient chargés, perça la calèche, & blessa le Roi au bras droit. Quoique cette blessure ne fût pas dangereuse, il répandit beaucoup de sang; & au lieu de suivre la route de son Palais, il donna ordre au cocher de retourner à Junqueira, où demeuroit son premier Chirurgien; ce qui le mit hors de la portée des assassins. On garda quelque temps le silence sur ce funeste évènement; mais on arrêta au mois de Décembre plusieurs des coupables, à la tête desquels étoient le Duc d'Aveiro, le Marquis de Tavora, & divers autres Seigneurs : on mit aussi en prison plusieurs Jésuites, soupçonnés d'avoir la confiance des coupables. Nous dirons en peu de mots la suite de cette affaire, & le châtiment des criminels, en rapportant les évènements de l'année suivante, où ils furent exécutés.

George II.
An 1758.
XXVI.
Mort de Benoît XIV.
Conversion du Duc de Deux-Ponts.

L'Europe fit cette même année une très grande perte, par la mort du ſouverain Pontife, Benoît XIV. Ce grand Pape, connu avant ſon élévation, ſous le nom de Proſper Lambertini, étoit généralement eſtimé pour ſon eſprit, ſa ſcience, ſa modération, & ſon humanité. Il termina ſes jours à Rome, le 3 de Mai, âgé de quatre-vingt-trois ans. Après environ trois mois de vacance, les Cardinaux aſſemblés au Conclave, élurent pour ſon ſucceſſeur, le Cardinal Charles Rezzonico, Vénitien. Il avoit été Auditeur de Rote, & élevé à la Pourpre par le Pape Clement XII, à la nomination de la République où il avoit pris naiſſance. Lors de ſon exaltation, il prit le nom de Clément XIII, par reconnoiſſance de celui qui avoit été ſon bienfaiteur. Ce Pontife, actuellement âgé de ſoixante-quatorze ans, eſt d'un tempérament très vigoureux, d'une vie exemplaire, & s'eſt toujours diſtingué par la pureté de ſes mœurs, par ſa piété, & par ſon application aux études convenables à la dignité de ſon état.

En Allemagne, le Duc de Deux-

Ponts renonça cette année à la Religion Protestante ; mais en notifiant aux Etats, qu'il embrassoit la Communion Romaine, il leur déclara que son changement n'en feroit aucun pour les Protestants qui lui étoient soumis, & qu'ils continueroient à jouir de la liberté de conscience, ainsi que de tous leurs droits & privilèges. George II. An. 1751.

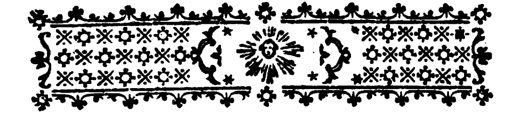
XXVII. Découvere dans les Arts.

L'Histoire naturelle ne nous présente qu'un volcan qui s'éleva dans la mer voisine de Pondicheri, où il jetta pendant quelque temps des flammes, des cendres & des pierres calcinées ; mais il paroît que ce phénomène a été seulement passager. Les arts s'enrichirent de la découverte d'un nouveau genre de peinture inventé à Naples par le Prince de San-Severo : au lieu d'huile, ce Prince a trouvé le secret de faire dissoudre de la cire avec de l'eau, par le moyen d'une liqueur distillée ; ce qui donne aux couleurs un éclat dont les peintures ordinaires ne peuvent jamais approcher. On inventa aussi en France un nouveau semoir sur les principes de M. du Hamel. L'Abbé Soumille, à qui l'on doit

George II.
An. 1758.

cette découverte, réunit par ce semoir les divers avantages de faire tomber les grains séparément & également dans les sillons, & de les faire recouvrir à l'instant qu'ils sont en terre; ce qui les garantit de la rapacité des oiseaux, qui en enlèvent souvent une partie, quand on se sert des méthodes ordinaires.





HISTOIRE D'ANGLETERRE,

LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE PREMIER.

§. I. *Ouverture du Parlement.* §. II. *Convention entre les Rois de Prusse & de la Grande-Bretagne.* §. III. *Secours accordés, & moyens de les lever.* §. IV. *Message du Roi pour demander une augmentation des subsides.* §. V. *On lui accorde un million sterling.* §. VI. *Nouvelles défenses sur l'exportation des grains, & sur la distillation.* § VII. *La Drèche en est exceptée.* §. VIII. *Réflexions sur l'exportation des bleds.* §. IX. *Difficultés sur l'introduction des bestiaux & du suif d'Irlande.* §. X. *Réglement pour les petits bâtiments Cor-*

faires. §. XI. *Correction au Bill pour la Milice.* §. XII. *Bills continués ou renouvellés.* §. XIII. *Sur le transport des marchandises françoises par des bâtiments Anglois.* §. XIV. *Nouveaux Receveurs établis.* §. XV. *Bill pour empêcher l'introduction des toiles de Cambrai.* §. XVI. *Bill pour augmenter les gages des Juges.* §. XVII. *Affaire des Banqueroutiers qui n'est pas terminée.* §. XVIII. *On met sur le tapis les moyens de réprimer les Vagabonds.* §. XIX. *Affaire des poids & mesures.* §. XX. *Sur les espèces d'or & d'argent.* §. XXI. *Messages du Roi au Parlement.* §. XXII. *Clôture de la Session.* §. XXIII. *Préparatifs pour la campagne.* §. XXIV. *Récompenses données aux Volontaires* §. XXV. *Succès des Corsaires Anglois.* §. XXVI. *Ils s'emparent de plusieurs vaisseaux de guerre.* §. XXVII. *Perte de la Frégate le Comte de Saint-Florentin.* §. XXVIII. *Suite des prises Angloises.* §. XXIX. *Prises que font les Corsaires François.* §. XXX. *Combat de l'Hercule & du Florissant.* §. XXXI. *Perte de l'Escadre de M. de la Clue.* §. XXXII. *Message du*

Roi au sujet de la descente projettée par les François. §. XXXIII. *Préparatifs dans les ports de France.* §. XXXIV. *Grandes qualités du Capitaine Thurot.* §. XXXV. *Disposition des Escadres Angloises.* §. XXXVI. *M. de Conflans met à la voile.* §. XXXVII. *Il attire les Anglois entre les Isles & les Bas-fonds.* §. XXXVIII. *Ils engagent la bataille. Perte de deux bâtiments François.* §. XXXIX. *L'Escadre Françoise est dispersée. Perte de plusieurs vaisseaux.* §. XL. *Les François se retirent dans la Vilaine.* §. XLI. *L'Amiral Hawke demeure en croisière.* §. XLII. *Crainte des Anglois aux approches du Capitaine Thurot.* §. XLIII. *Bombardement du Havre par les Anglois.*

George II. An. 1758.

I. Ouverture du Parlement.

L'OUVERTURE du Parlement de la Grande-Bretagne se fit le 23 de Novembre, par une harangue que prononça le Lord Garde du sceau privé, en l'absence du Roi, qui étoit indisposé. Nous ne nous arrêterons pas à la rapporter en détail : l'Orateur s'y étend avec complaisance, sur les succès des armes de

George II. An. 1758.

la nation, tant par terre, que par mer; parle avec emphase de la prise de Louisbourg, & de celle du fort Frontenac; mais ne dit pas un mot du fort Duquesne, quoique cette dernière place fût de la plus grande importance pour les Colonies Angloises, & qu'on l'eût même regardée en grande partie, comme l'occasion de la guerre. Il s'étend sur la démolition des ouvrages de Cherbourg; mais il a la prudence de se taire sur l'affaire de Saint-Cast. Il attribue les avantages des Anglois, particulièrement à la diversion faite en Allemagne; ce qui a, dit-il, occupé les armées Françoises, & procuré évidemment la réussite des opérations des Anglois, tant sur mer, qu'en Amérique. Les deux Chambres répondirent à l'ordinaire, en répetant les propres termes de la harangue; & leurs adresses passèrent sans aucune opposition, tant le parti de la Cour l'avoit emporté sur celui des patriotes, quoique ces derniers fussent bien éloignés de convenir de tous les avantages qu'on prétendoit avoir retirés de la guerre d'Allemagne, qu'ils regardoient avec raison comme très

très ruineuse pour la nation, & contraire à ses véritables intérêts. George II. An. 1758.

Cette complaisance du Parlement fut bien-tôt suivie d'un nouveau traité entre la Grande-Bretagne & la Prusse. Il fut conclu à Londres le 7 de Décembre, & porte en substance, que le pesant fardeau de la guerre dans laquelle le Roi de Prusse est engagé, le mettant dans la nécessité de faire de nouveaux efforts pour se défendre contre la multitude d'ennemis qui attaquent ses Etats, il est obligé de prendre de nouvelles mesures avec le Roi d'Angleterre, pour leur défense & leur sûreté réciproque : que Sa Majesté Britannique ayant en même temps marqué son ardent desir d'affermir l'amitié qui subsiste entre les deux Cours, & de conclure en conséquence une convention formelle, pour accorder à Sa Majesté Prussienne des secours prompts & puissants, leurs Majestés ont nommé & autorisé leurs Ministres, pour régler & établir les articles suivants. « Tous les traités » passés précédemment entre les » deux Couronnes, particulière- » ment celui de Westminster, signé

II. Convention entre les Rois de Prusse & de la Grande-Bretagne.

George II. An. 1759.

» le 16 Janvier 1756, & la conven-
» tion du 11 Avril 1758, sont con-
» firmés par la présente convention,
» dans toute leur teneur, comme s'ils
» y étoient insérés mot à mot. En
» conséquence, le Roi de la Grande-
» Bretagne s'engage à payer dans
» Londres, à telle personne, ou
» telles personnes duement autori-
» sées, ou autorisées du Roi de Prus-
» se à cet effet, la somme de *quatre*
» millions de rixdalles, montant à
» six cents soixante & dix mille li-
» vres sterling (15075000 livres,
» argent de France) en un seul paie-
» ment, immédiatement après l'é-
» change des ratifications, si le Roi
» de Prusse le requiert. Sa Majesté
» Prussienne employera la somme
» susdite à l'entretien, & à l'aug-
» mentation de ses troupes, qui agi-
» ront de la manière qui pourra être
» de plus grand service à la cause
» commune, & qui contribuera le
» plus à la défense mutuelle, & à la
» sûreté de leurs susdites Majestés. Le
» Roi de la Grande-Bretagne, tant
» en sa qualité de Roi, qu'en celle
» d'Electeur d'une part, & le Roi
» de Prusse de l'autre, s'engagent

» réciproquement à ne conclure aucun traité de paix, de trêve, ou d'autres semblables conventions, que d'un commun consentement, chacun des deux y comprenant expressément l'autre. Les ratifications de la présente convention seront échangées dans six semaines, ou plutôt s'il est possible. » George II. An. 1759.

Ce traité n'étoit en effet que le renouvellement du subside que l'Angleterre payoit d'année en année, & qu'on n'avoit pas voulu stipuler dans la première convention subsidiaire, pour être continué jusqu'à la fin de la guerre, crainte d'alarmer la nation à la vue d'une aussi pesant fardeau, & de lasser enfin la complaisance de ses représentants. Aussi ce traité est un des plus singuliers qui eussent encore été conclus, puisqu'il ne contient d'autres articles que le paiement du subside, & que le surplus paroît laissé à l'interprétation du Monarque Prussien.

III. Secours accordés, & moyens de les lever.

Après le cérémonial ordinaire des adresses de remerciements, le Parlement s'occupa du grand ouvrage des subsides. Les deux Comités de la Chambre des Communes furent

George II. An. 1759.

établis immédiatement; tinrent de fréquentes assemblées, & furent ajournés d'une séance à l'autre, jusqu'au 23 de Mai, qu'ils terminèrent leurs délibérations. Il fut accordé soixante mille hommes de mer, y compris 14845 matelots pour le service de l'armée, 52343 hommes pour le service des gardes & garnisons dans la Grande-Bretagne, dans les isles de Jersey & de Guernsey, non compris les troupes auxiliaires Allemandes, au nombre de cinquante mille hommes, & cinq bataillons sur le pied Irlandois, actuellement employés en Amérique & en Afrique. Pour subvenir aux depenses de toutes ces troupes, remplir les dépenses extraordinaires de l'année précédente, fournir à l'entretien des vaisseaux, payer les Officiers à demi-paye, & les Invalides; habiller les troupes, & autres frais énoncés dans le même acte, tant pour le service de terre, que pour celui de mer, il fut accordé dix millions deux cent trente-cinq mille huit cents quatre-vingt cinq livres sterling: on passa une somme de six cents soixante & dix mille livres pour le subside du

Roi de Prusse ; soixante mille livres pour celui du Landgrave de Hesse-Cassel : huit cents mille livres pour remplir ce qui avoit été accordé sur les secours à venir dans les sessions précédentes : deux cents mille livres pour les réparations des vaisseaux : dix mille livres pour l'entretien des forts d'Afrique : ving-cinq mille deux cents trente-neuf livres pour les Colonies d'Amérique : trente-six mille neuf cents soixante & trois livres pour fortifier différents ports : vingt mille livres accordées à la Compagnie des Indes, pour subvenir aux dépenses occasionnées par la guerre : trente-trois mille deux cents cinquante-trois livres pour les déficit sur les droits accordés l'année dernière : onze mille quatre cents cinquante livres pour augmentation de gages aux Juges de la Grande-Bretagne ; enfin, cent trente-six mille neuf cents soixante & dix livres pour réparer le pont de Londres, pour l'entretien de l'hôpital des Enfants-trouvés, & pour quelques autres objets : ensorte que la totalité du subside de cette année monta à douze millions, sept cents quarante-neuf mille

George II. An. 1759.

George II. An. 1759.

huit cents soixante livres sterling (environ 28687185o livres de France). On eut recours, pour la levée de ces fonds, aux moyens usités les années précédentes ; à des augmentations de droits sur diverses marchandises, à la taxe sur les terres, aux annuités, à une augmentation de droits sur le papier & parchemin timbré ; enfin, à un emprunt sur la caisse d'amortissement : ensorte que l'estimation de toutes ces sommes monta à deux cents vingt-neuf mille neuf cents vingt-huit livres au delà de l'état de dépense. En examinant les différents objets des secours accordés cette année par le Parlement, on trouve qu'il est passé près de deux millions sterling pour la guerre d'Allemagne, outre la dépense extraordinaire de transporter & recruter les troupes nationales qui servoient dans le Continent, les trains d'artillerie, les convois, les fourrages, les hôpitaux, & les autres frais de campagne : cependant les Bills dressés en conséquence de ces résolutions, passèrent avec la plus grande unanimité, & reçurent ensuite le consentement royal.

George II. An. 1759.

IV. Message du Roi pour demander une augmentation de subsides.

Les Communes étoient encore occupées des moyens de lever ces énormes subsides, quand M. Pitt apporta, le 22 Mai, un Message du Roi, conçu en ces termes : » Sa » Majesté comptant sur le zèle & » l'affection de ses fidelles Commu- » nes, dont il a fait l'expérience, » & considérant que dans cette con- » jonćture critique, il peut surve- » nir des circonstances de la plus » grande importance, & qui au- » roient des suites pernicieuses, si » l'on n'employoit immédiatement » les moyens convenables pour les » prévenir, ou pour les réparer, » desire que la Chambre la mette » en état de subvenir à toutes les » dépenses extraordinaires de la » guerre, tant faites qu'à faire » pour l'année 1759, & de pren- » dre toutes les mesures que Sa Ma- » jesté jugera nécessaires pour de- » tourner, ou pour faire manquer » toutes les entreprises & desseins » de ses ennemis, suivant ce que » l'exigeance des affaires le pourra » demander. »

V. On lui accorde un million sterling.

Quand ce Message eut été lu, il fut proposé & agréé, *nemine con-*

George II. An. 1759.

tradicente, de le référer à un Comité, lequel donna peu de jours après sa résolution, portant qu'il seroit accordé un million sterling, qu'on leveroit par un emprunt sur des billets de l'Echiquier, payables des premieres Aides qui seroient accordées dans la Session suivante. On dressa ensuite un Bill, donnant pouvoir au Roi de lever la somme d'un million, pour les usages mentionnés dans le Bill; & l'on y inséra une clause, pour permettre à la Banque d'Angleterre d'avancer, sur le crédit de cet emprunt, toute somme qui n'excéderoit pas un million, nonobstant l'acte des cinquième & sixième années du règne de Guillaume & Marie, par lequel la Banque avoit été établie.

VI. Nouvelles défenses sur l'exportation des grains & sur la distillation.

La première affaire dont s'occupa le Parlement, après avoir établi les Comités des subsides, fut la prohibition de l'exportation des grains, & celle de la distillation. L'expérience avoit fait connoître, malgré l'ancien préjugé, combien ces deux prohibitions étoient utiles au royaume, lorsque la récolte étoit peu abondante. Le prix médiocre de cette

précieuse denrée faisoit revivre toutes les Manufactures, diminuoit le nombre des pauvres, & prévenoit plus efficacement les soulèvements, que ne pouvoient faire les actes de justice les plus sévères. D'un autre côté, depuis que la distillation des grains étoit défendue, le bas peuple perdant l'habitude des liqueurs pernicieuses qu'on en tiroit, devenoit plus sobre & plus réglé dans ses mœurs ; les querelles étoient moins fréquentes, & ces heureux effets répondoient mieux qu'aucuns arguments, à toutes les raisons que les Monopoleurs ne manquoient pas de produire pour faire lever ces prohibitions. Les Distillateurs, & quelques Fermiers du Comté de Norfolck présentèrent des pétitions pour en demander la révocation ; mais quoique plusieurs des raisons sur lesquelles ils se fondèrent, fussent assez plausibles, celle du bien public l'emporta sur quelques intérêts particuliers ; la distilation des grains fut défendue pour toujours, & l'exportation des grains fut prohibée de nouveau, jusqu'au 24 de Décem-

George II. An. 1759.

George II. An. 1759.

bre, mais avec pouvoir au Roi de lever cette prohibition, de l'avis de son Conseil, si les circonstances l'exigeoient; précaution très sage, & propre à entretenir la nation dans l'abondance, sans ruiner les propriétaires, s'il arrivoit que la récolte de grains les fît tomber à un trop bas prix, & qu'il en restât une quantité beaucoup plus grande que ce qui étoit nécessaire pour la consommation du royaume & de ses dépendances.

VII. La drèche en est exceptée.

Nous avons vu que la prohibition s'étendoit également sur la drèche; mais à l'approche du printemps les Justiciers du Comté de Norfolk, dans une nouvelle pétition, représentèrent que la levée des semences paroissoit promettre la récolte la plus complette, & que la quantité d'orge actuellement en grenier étoit si considérable, qu'il commençoit à s'en corrompre une forte partie, qui seroit totalement perdue, à la ruine du propriétaire, si l'on ne permettoit de la convertir en drèche, pour l'exportation. Le Parlement reconnut la vérité de l'exposé, & abro-

gea, pour cette denrée ſeulement, la partie de l'acte de prohibition qui la concernoit.

George II. An. 1750.

Avant de terminer cet article, nous allons y joindre quelques obſervations judicieuſes de M. Smollett, ſur la liberté de l'exportation; elles nous ont paru d'autant plus importantes, que l'application en peut être faite à tous les pays où cette matière peut être agitée, & où les mêmes circonſtances peuvent également avoir lieu.

VIII. Réflexions ſur l'exportation des bleds.

Le prix du bled dans les marchés de Londres, ne doit pas déterminer ſeul les délibérations de la légiſlation ſur cet important article. Les Provinces orientales, contenant plus de terres labourables que les Provinces occidentales de l'Angleterre, peuvent aiſément fournir les marchés de la capitale par des charrois, au-lieu que les Marchands transporteront plutôt leurs bleds en Hollande, même ſans récompenſe, qu'ils ne les porteront dans les ports occidentaux de l'Angleterre, d'autant que la navigation pour la Hollande étant plus courte & moins dangereuſe, le fret & l'aſſurance leur oc-

George II. An. 1759.

casionnent beaucoup moins de dépenses. Il arrive donc souvent que le marché de Londres est rempli de grains, pendant que les Provinces occidentales sont dans une disette réelle. Pour remédier à cet inconvénient, il paroît qu'on pourroit porter une loi qui défendît l'exportation des bleds, excepté quand le prix courant des marchés en Angleterre, seroit à un certain taux limité, ou au dessous, & déterminer ce prix par le prix moyen auquel le bled auroit été vendu, pendant trois jours de marché, dans les principales villes intérieures des Comtés occidentaux, où toutes les espèces de bleds auroient été au prix le plus haut dans les années précédentes. Cet expédient engageroit les Marchands de bleds des parties orientales, à porter leurs grains aux ports occidentaux, plutôt que de les transporter en Hollande, malgré l'excès de dépense du transport, afin que le prix du bled, dans les Comtés intérieurs, ne montât pas assez haut pour qu'on supprimât la récompense, & qu'on interdît la liberté d'exporter. On concevra aisément l'uti-

lité d'un tel réglement, si l'on fait attention que vers le temps où le Bill reçut force de loi, le meilleur bled ne coûtoit que deux schellings le boisseau dans le Comté de Norfolk, pendant qu'il valoit en même temps six schellings en quelques endroits du Wiltshire. Il peut donc arriver que le plus beau froment soit vendu dans quelques-uns des Comtés intérieurs, douze schellings le boisseau, & les autres grains à proportion, lorsque la même espèce de froment ne vaudra que quatre schellings dans le Norfolk, où les autres grains suivront aussi la même proportion. Il seroit alors très absurde de permettre l'exportation dans aucun port du royaume, & encore plus ridicule de l'encourager, par une récompense, dans les ports de Norfolk; c'est cependant ce qui peut arriver, si l'on s'en tient, dit cet Auteur, à la loi portée en 1759.

IX. Difficultés sur l'introduction des bestiaux & du suif d'Irlande.

Nous ne nous arrêterons pas à rapporter les discussions qui s'élevèrent au sujet des Bills pour l'importation du bœuf & porc salé d'Irlande, des troupeaux vivants & des suifs du même pays. L'entrée n'en

George II.
An. 1759.

fut permiſe qu'après beaucoup de difficultés ; ce qui doit paroître d'autant plus étonnant, que ces denrées, particulièrement les ſuifs, ſont du plus grand uſage en Angleterre ; cependant les droits dont elles étoient chargées, pouvoient être regardés comme une eſpèce de prohibition, quoique ce commerce ſe fît entre les ſujets d'un même Monarque.

X.
Réglement pour les petits bâtiments Corſaires.

Pendant qu'on faiſoit la lecture des commiſſions & papiers relatifs aux vaiſſeaux de guerre particuliers, dans un Comité établi à cet effet, un grand nombre de Marchands, & d'autres habitants des iſles de Guernſey & de Jerſey, préſentèrent à la Chambre une pétition, dans laquelle ils expoſèrent, que les habitants de ces iſles ſituées dans la Manche, à la vue des côtes de France, avoient employé dans la guerre actuelle, ainſi que dans les précédentes, toute leur fortune à équiper des petits bâtiments Corſaires qui alloient juſques ſur ces côtes, où ils ne paroiſſoient que comme des barques de pêcheurs ; que non-ſeulement ils y faiſoient un grand nombre de priſes, ce qui cauſoit un

dommage considérable aux ennemis, mais qu'ils acquéroient souvent des connoissances de leurs projets dans des occasions importantes; que ce service ne pouvoit être rempli avec de gros vaisseaux, qui n'oseroient approcher assez près des côtes, & même ne pourroient y paroître sans y donner l'alarme, qui seroit communiquée de place en place par les signaux; que ces habitants ayant été informés qu'on avoit mis sur le tapis un Bill pour défendre d'armer des bâtiments Corsaires de peu de port, ils déclaroient qu'une telle loi, si elle avoit lieu pour les Corsaires qu'on équipoit dans ces isles, ruineroit totalement ceux qui avoient mis leurs biens sur ces petits bâtiments; priveroit le royaume des avantages rapportés dans la Pétition, & exposeroit la Grande-Bretagne à des pertes considérables, par les petits bâtiments armés en France, qui courroient alors librement tout le canal, au grand préjudice de la navigation & du commerce. En conséquence ils supplioient qu'il fût accordé aux Corsaires des isles de Guernsey & Jersey, d'être totalement

George II
An. 1759.
exemptés des peines contenues dans le Bill, ou au moins que les pétitionnaires fussent entendus, & qu'on leur accordât le dédommagement que la Chambre jugeroit convenable. Cette pétition fut remise au Comité ; on fit quelques changements au Bill, & il acquit force de loi. Il fut ordonné par cet acte, qu'il ne seroit plus accordé de commission pour aucun bâtiment Corsaire au dessous du port de cent tonneaux, portant dix canons, au moins de trois livres de boulet, & monté de quarante hommes ; à moins que les Lords de l'Amirauté, ou des personnes autorisées par eux, ne donnassent une permission pour des bâtiments de force inférieure, dont les Armateurs donneroient telle caution qu'il leur seroit prescrite ; & que ceux qui cautionneroient, feroient serment que leur bien excédoit la somme du cautionnement, déduction faite de leurs dettes. Ce Bill contenoit quelques articles moins importants ; mais le plus équitable, s'il eût été bien exécuté, étoit celui par lequel il étoit réglé que, si après le 1er de Juin, quelque Capitaine Corsaire

rançonnoit un vaisseau neutre, ou en enlevoit la cargaison en tout ou en partie, après s'être rendu maître de ce vaisseau, & qu'il lui rendît ensuite la liberté, ledit Capitaine seroit jugé coupable de piraterie; que dans le cas où il s'y trouveroit des marchandises de contrebande, le Capitaine pourroit les prendre sur son vaisseau, avec le consentement du Commandant du vaisseau neutre, qui seroit mis en liberté; mais que personne ne pourroit piller, ni s'approprier aucunes desdites marchandises, avant qu'elles fussent déclarées de bonne prise. Cet acte fut limité pour avoir force de loi pendant le temps de la guerre actuelle avec la France, seulement.

George II. An. 1759.

XI. Correction au Bill pour la Milice.

Quelques soins qu'on se fût donné jusqu'alors pour l'établissement de la Milice nationale, elle n'avoit eu qu'un succès médiocre, soit parce que la loi portée pour former cet établissement étoit défectueuse en plusieurs articles, soit par le peu d'activité & l'indolence des Commandants. Pour lui donner plus de force, on passa alors un nouveau Bill, par lequel il fut accordé qua-

George II. An. 1759.

tre-vingt-dix mille livres sterling pour les frais d'habillement des Miliciens, & qui contenoit aussi divers articles pour les faire lever à l'avenir avec plus d'exactitude. On renouvella ensuite le Bill concernant les soldats mutins & les déserteurs, sans y faire aucun changement.

XII. Bills continués ou renouvellés.

On renouvella aussi dans la même Session différentes loix déja expirées, ou prêtes à expirer; entr'autres, une pour punir ceux qu'on trouveroit déguisés, ou avec des armes cachées; une pour le balisage de la Tamise; une pour la mesure du charbon; une pour le soulagement des gens emprisonnés pour dettes, & plusieurs autres trop peu importantes, pour que nous les rapportions. On mit ensuite sur le tapis l'état des fortifications du port de Milford: les Communes présentèrent au Roi une Adresse, pour demander qu'il fût remis devant la Chambre un état des dépenses faites à ce sujet, en conséquence de ce qui avoit été réglé dans la Session précédente: On en fit la lecture, & l'on dressa un nouveau Bill, par lequel on ajouta plusieurs Ingénieurs aux Com-

missaires nommés pour l'exécution du précédent : on régla quels endroits de ce port devoient être fortifiés, & l'on ordonna que vingt jours après l'ouverture de chaque Session à venir, l'état des sommes employées à cette entreprise seroit remis devant la Chambre.

George II. An. 1759.

XIII. Sur le transport des marchandises Françoises par les vaisseaux Anglois.

Vers la fin de Fèvrier il fut représenté à la Chambre, que depuis le commencement de la guerre il se faisoit un trafic, qu'on nommoit infame, par quelques Marchands de Londres, qui importoient des marchandises de France dans plusieurs ports du Levant pour le compte des sujets de la Grande-Bretagne. Cinq particuliers furent cités à comparoître devant la Chambre, & le fait fut évidemment prouvé, non-seulement par témoins, mais encore par divers papiers que la Compagnie de Turquie fit remettre à la Chambre. On dressa aussitôt un Bill, dans le préambule duquel il est dit, qu'un tel trafic, non-seulement porte un préjudice notable aux Manufactures d'étoffes de laine de la Grande-Bretagne, & tend à leur découragement, mais encore procure aux ennemis des se-

George II. An. 1759.

cours qui les mettent en état de soutenir la guerre contre ces royaumes : en conséquence il est ordonné qu'aucune marchandise de laine venant des Manufactures de France, ne sera importée directement ni indirectement dans aucun des ports du Levant compris dans la Chartre accordée à la Compagnie de Turquie, par aucun des membres de ladite Compagnie, ni par aucun sujet de la Grande-Bretagne, soit personnellement, soit pour son compte : qu'aucune marchandise de laine venant des Manufactures Britanniques, ne sera importée dans les limites de ladite Chartre, autres que celles qui viendront directement de la Grande-Bretagne, & qui seront transportées par un sujet de la Nation, ou pour son compte, à moins que l'Importeur ne prouve par un certificat attesté par serment, à l'Ambassadeur de Sa Majesté, au Consul, Vice-Consul, ou autre Officier nommé par la Compagnie du Levant, dans l'endroit où ces marchandises seront importées, que lesdites marchandises sont des Manufactures Britanniques, ou que

ce ſont des priſes faites ſur les François, dans lequel cas il doit être produit une copie de la Sentence qui déclare la priſe légale. Il fut encore ordonné par la même loi, que quiconque ſaiſiroit quelque quantité de ſoie crue, ou de laine filée, comme étant importée contre les loix, ne pourroit abandonner cette ſaiſie, ni différer d'en pourſuivre le jugement, ſans en donner avis par écrit à la Compagnie de Turquie, & ſans lui remettre une copie du procès-verbal de ſaiſie ; qu'en donnant caution, ou offrant de la donner dans l'eſpace de ſept jours, pour la ſomme de mille livres ſterling, ſervant à indemniſer de tous frais & dépens, ceux ſur lequels la ſaiſie ſera faite, dans le cas où le vaiſſeau & la cargaiſon ne ſeroient pas déclarés bien ſaiſis, le Juge ſera obligé de procéder, avec toute la diligence poſſible, ſur la légitimité de la ſaiſie : mais ce réglement ne fut établi pour avoir force de loi, que pendant la durée de la guerre avec la France.

XIV. Nouveaux Receveurs, établis.

Entre les différents moyens de lever les ſommes prodigieuſes qu'on

George II.
An. 1759.

avoit accordées pour le soutien de la guerre, il avoit été imposé, dès la Session précédente, des droits sur les Offices & sur les pensions, pour être levés au profit du Roi. Dans celle-ci, il fut ordonné que Sa Majesté nommeroit des Receveurs de ces droits, autres que les Officiers de l'Accise, & de la taxe des terres, ce qui passa dans les deux Chambres, & reçut le consentement *royal*. La Nation en général parut mécontente de cet établissement de nouveaux Receveurs, dépendants du Roi, pour des droits qu'on pouvoit faire lever par les anciens; mais le Parlement n'eut point d'égard à ces clameurs, & sa complaisance pour le Monarque l'emporta sur toutes autres considérations.

XV.
Bill pour empêcher l'introduction des toiles de Cambrai.

Au mois d'Avril, il fut présenté un Bill pour empêcher, plus efficacement que par le passé, l'importation frauduleuse des toiles de Cambrai. Pendant qu'il étoit sur le tapis, plusieurs Négociants & Marchands Drapiers en gros de la ville de Londres, présentèrent une Pétition, où ils exposèrent les inconvénients qui résulteroient, tant pour

eux que pour plusieurs milliers d'autres Commerçants, si ce Bill acquéroit force de loi. On eut égard à leur Requête, on entendit leur conseil, & l'on fit quelques changements en leur faveur au Bill, qui reçut ensuite le consentement royal. Il fut ordonné par cette loi, qu'aucunes toiles de Cambrai, linons, ou autres toiles comprises ordinairement sous la même dénomination de toiles de Cambrai, ne pourroient être introduites dans les royaumes après le premier d'Août, autrement qu'en balles, ou en caisses couvertes de toiles d'emballage ou de cannevas, dont chacune contiendroit cent pièces entières, ou deux cents demi-pièces, sous peine de confiscation de la totalité : que les toiles de Cambrai, & les linons de France seroient importés uniquement, pour être exportés ensuite ; qu'on les déposeroit dans les magasins du Roi, & qu'on ne les délivreroit que sous les mêmes cautions & restrictions ordonnées pour les marchandises prohibées des Indes Orientales : que pour l'importation on payeroit seulement demi-droit : que toutes les

George II. An. 1759.

toiles de Cambrai & les linons, actuellement entre les mains de qui que ce fût, seroient déposés avant le premier jour d'Août, dans les magasins du Roi; qu'on en remettroit les factures; qu'on en payeroit les droits d'exportation, & que ces marchandises n'en pourroient sortir que pour être réellement exportées: que les toiles de Cambrai & linons de France qu'on trouveroit exposés en vente, ou en la possession de quelques particuliers, après le jour susdit, seroient confisqués; qu'on en pourroit faire la recherche & la saisie, ainsi que des autres marchandises prohibées: que les délinquants seroient condamnés en deux cents livres d'amende, outre les autres peines & condamnations infligées par tout autre acte précédent: que s'il survenoit quelque doute sur l'espèce & la qualité de ces marchandises, ou sur le lieu où elles auroient été fabriquées, les possesseurs seroient admis à faire preuve: enfin, que la récompense de cinq livres sterling, accordée par un Acte précédent au dénonciateur de ceux qui porteroient desdites toiles de Cambrai,

brai, ou linons de France, demeureroit établie, & seroit payée après la conviction, sur le serment d'un témoin fait pardevant un Juge de paix. Cette loi rigoureuse n'est pas sans inconvénients, & prouve la difficulté d'exclure ces marchandises de Fabriques Françoises, qui ressemblent si parfaitement à celles de Hollande ou d'Allemagne, qu'il est souvent impossible de les distinguer.

George II. An. 1759.

XVI. Bill pour augmenter les gages des Juges.

Le dernier Bill qui acquit force de loi dans cette Session, fut celui qui concernoit l'augmentation des honoraires des Juges dans les Cours supérieures de Sa Majesté. On proposa de faire une instruction au Comité des secours, pour qu'il prît cette augmentation en considération, & le Chancelier de l'Echiquier déclara à la Chambre qu'elle étoit recommandée par le Roi. Il y eut cependant des oppositions à la proposition, ce qui fut suivi d'un débat très vif : l'affaire fut mise en question, & le Comité convint de plusieurs résolutions sur lesquelles on forma le Bill. Pendant que cette affaire étoit sur le tapis, il fut proposé de donner une instruction au

George II. An. 1759.

Comité, pour insérer une clause par laquelle il fût défendu aux Juges, compris dans le Bill, de recevoir aucun don, présent ou récompense d'aucune ville, cité, bourg ou communauté, ainsi que d'aucun Shérif, Concierges des prisons, ou autres Officiers dans leurs Jurisdictions respectives, & de recevoir aucune gratification sur les Offices ou Officiers des Tribunaux inférieurs. On proposa également qu'il fût inséré une autre clause pour défendre aux Juges, Barons & Justiciers compris dans le Bill, de s'immiscer dans l'élection des membres du Parlement, autrement qu'en donnant leur voix ; mais ces deux propositions furent rejettées à la pluralité : le Bill reçut quelques changements, & fit son cours ordinaire. L'objet de cette loi étoit d'appliquer à l'augmentation accordée différents droits sur les papiers & parchemins timbrés, & de faire cette application de façon que la Couronne ne pût disposer autrement de ces sommes accordées pour cet objet par le Parlement. Il ne fut fait en cette occasion aucune démarche en faveur de l'indépendance

des Juges, à laquelle il fut donné atteinte par une espèce d'interprétation, ou plutôt de dérogation à l'acte d'établissement, où il étoit expressément ordonné que les Commissions des Juges demeureroient dans toute leur force *quamdiù se bene gesserint*; que les gages en seroient fixés, & qu'on n'y pourroit faire aucun changement, excepté par une Adresse des deux Chambres du Parlement. Il est hors de doute que l'intention de la législation avoit été que chaque Juge jouît de son Office tout le temps de sa vie, à moins qu'il ne fût convaincu de malversation par un procès en forme; ou à moins que les deux Chambres du Parlement ne concourussent à desirer sa révocation. Au contraire, suivant la nouvelle loi, les Commissions n'avoient plus de force que pour le temps de la vie du Roi qui les avoit accordées: elles devoient être renouvellées à l'avènement du nouveau Roi, qui avoit le pouvoir de conserver les Juges qu'il trouvoit en place, ou de conférer leurs Offices à d'autres, sans autre restriction que d'insérer dans les nouvelles Commissions

George II. An. 1759.

la condition, *quamdiù se bene gesserint*. Ainsi, dans cette Session, l'Office de Juge fut rendu plus précaire, & l'influence de la Couronne reçut un nouveau degré d'accroissement.

XVII. Affaire des Banqueroutiers, qui n'est pas terminée.

Nous ne nous arrêterons pas à parler d'un assez grand nombre de Bills qui furent présentés, lus & rejetés, ou qui ne purent être terminés avant la fin de la Session. Les plus intéressants pour le Gouvernement, étoient ceux qu'on présenta en faveur des débiteurs insolvables & des banqueroutiers non frauduleux qui gémissent dans les prisons d'Angleterre, où ils sont en plus grand nombre qu'en tout autre pays policé, & où ils sont plus exposés à la merci de leurs créanciers. Rien n'est plus difficile que de porter & de faire exécuter de justes loix sur un objet aussi important : l'humanité demande certainement que nos frères, tombés dans l'indigence, soit par des pertes dans leur commerce ; soit par des maladies, soit par d'autres infortunes, soit même par le défaut d'ordre & de conduite, ne se trouvent pas dans un état plus misérable que celui de beaucoup de criminels que

le loix ne punissent que par une prison passagère, au-lieu que les débiteurs sont exposés à une prison perpétuelle, souvent sans autre faute que celle d'avoir fait des entreprises au dessus de leurs forces. D'un autre côté, dans un pays dont le commerce fait la principale richesse, quelle confiance pourroit-on avoir dans les opérations du négoce, si l'on ne punissoit sévèrement ceux qui abusent de cette même confiance; risquent le tout pour le tout, en exposant le bien des autres, & qui, après avoir mis à couvert de quoi se faire une fortune aisée, font perdre par une banqueroute à leurs créanciers l'argent qui ne leur étoit donné que pour le faire fructifier? De tels banqueroutiers doivent être regardés comme des voleurs publics, & châtiés de même; mais le point de la difficulté est de connoître si celui qui manque est malheureux ou criminel; & il arrive souvent que celui qui mériteroit le plus d'être exposé à la rigueur de la Justice, fait par son adresse, ou par l'art de la chicane, se soustraire à des poursuites légitimes, pendant que, par

George II. An. 1759.

de la pareſſe & de la débauche, & l'on élèveroit leurs enfants dans les principes de la religion & de l'induſtrie : qu'en bâtiſſant de telles maiſons dans des terreins vagues, & en leur appropriant une certaine quantité de terre à cultiver, on procureroit la nourriture aux pauvres qui y ſeroient établis ; on les formeroit à l'agriculture, & que ce ſeroit une décharge très avantageuſe pour *tout le* public. Outre ces conſidérations ſi dignes de l'attention du Légiſlateur, le Comité en ajoutoit encore pluſieurs autres, trop longues pour être rapportées. La Chambre en fit la lecture, & l'on choiſit un jour pour prendre cette affaire en conſidération ; mais le Parlement fut prorogé dans l'intervalle, & les mêmes abus continuèrent à ſubſiſter.

XIX. Affaire des poids & meſures.

Outre tous ces Bills qui ne purent être terminés dans le cours de la Seſſion, les Communes délibérèrent ſur d'autres ſujets très utiles à la Nation, mais dont la concluſion fut remiſe à une autre aſſemblée du Parlement. Au commencement de la Seſſion il avoit été établi un Comité pour reprendre l'affaire du réglement

des poids & mesures. La boîte qui contenoit la livre nommée poids de troy, & qui avoit été renfermée par ordre de la Chambre, fut remise par le Clerc à qui on en avoit confié la garde. L'affaire fut mûrement examinée; le Comité forma quatorze résolutions sur lesquelles on pouvoit établir une loi, mais on s'en tint à ordonner que tous les poids & mesures dont il étoit question dans le rapport, seroient remis au Clerc de la Chambre, qui les garderoit soigneusement jusqu'au temps où il lui seroit ordonné de les représenter.

George II. An. 1759.

XX. Sur les espèces d'or & d'argent.

Au mois de Mars, il fut résolu de dresser un Bill pour empêcher l'alliage des espèces d'or & d'argent, & leur sortie hors du Royaume. Il y eut des membres de nommés pour le dresser, mais il ne fut pas présenté, & l'on ne parla plus de cette affaire. Peut-être la regarda-t-on comme une entreprise sur les prérogatives de la Couronne, qui a toujours exercé le pouvoir de fixer le titre & de régler la valeur des espèces. Peut-être aussi cette affaire fut-elle différée à cause de la guerre, pendant laquelle on étoit nécessairement obligé de trans-

George II. An. 1759.

porter une grande quantité de ces espèces au Continent, pour les subsides des alliés, & pour le soutien des armées à la solde de la Grande-Bretagne. Si l'Angleterre connoissoit bien ses véritables intérêts, elle éviteroit toujours avec le plus grand soin ces guerres étrangères qui, en dépouillant annuellement la Nation d'une plus grande quantité d'espèces qu'elle n'en acquiert par le commerce, peuvent ruiner enfin son crédit, & la réduire à un état d'insolvabilité. Si l'on fait passer tous les ans quatre millions sterling au Continent, & que le profit annuel de la balance du commerce ne soit que de trois millions, il est évident que la Nation perd non-seulement un million par an, mais encore tout le profit qu'elle auroit fait sur les quatre millions qui auroient été employés au commerce & aux Manufactures.

XXI. Messages du Roi au Parlement.

Le 26 d'Avril, le Chancelier de l'Echiquier présenta à la Chambre deux Messages signés du Roi; l'un en faveur de ses sujets de l'Amérique Septentrionale, & l'autre en faveur de la Compagnie des Indes Orientales.

Dans le premier, il recommandoit aux Communes de prendre en considération le zèle & la vigueur avec lesquels ses fideles sujets de l'Amérique Septentrionale s'étoient employés à la défense de ses justes droits & possessions, & demandoit à être mis en état de leur donner des récompenses proportionnées aux dépenses qu'ils avoient faites pour lever, habiller & payer les troupes enrollées dans ce pays, en réglant ces récompenses sur la vigueur, l'activité & les efforts respectifs de chacune de ces Colonies. Dans le second, il demandoit que la Chambre lui donnât les moyens d'aider la Compagnie des Indes Orientales, pour la dédommager de la dépense qu'elle avoit faite en entretenant un corps de soldats à la place du bataillon de troupes réglées qu'on avoit retiré des Indes, & fait revenir en Irlande. Ces Messages furent remis au Comité des secours, & les sommes accordées pour ces deux objets entrèrent dans la totalité des subsides dont nous avons parlé au commencement de ce Chapitre.

Il y eut encore un autre Message relatif aux préparatifs que faisoient

George II. An. 1759.

les ennemis de la Grande-Bretagne pour une invasion en Angleterre ; mais nous nous réservons à en parler quand nous en serons au récit de cette entreprise. La Chambre du Commerce vota qu'il seroit fait des remerciements à l'Amiral Boscawen & au Major-Général Amherst, pour les services qu'ils avoient rendus au Roi & à la nation dans l'Amérique méridionale. Il en fut fait de semblables à l'Amiral Osborne, pour les succès qu'il avoit eus dans la Méditerranée.

XXII. Clôture de la Session.

Le 2 de Juin, la Session fut terminée par une harangue que prononça, au nom du Roi, le Lord Garde du grand sceau. Elle porte en substance, que le Roi approuvoit la conduite des Chambres, & les remercioit de leur condescendance ; que l'espérance qu'il avoit conçue de leur voir surmonter les difficultés qui se présentoient, étoit fondée sur la sagesse, le zèle & l'affection d'un aussi bon Parlement ; que son attente avoit été pleinement remplie : qu'ils avoient porté leurs vues sur toutes les parties de la guerre actuelle, & que malgré sa longueur, occasionnée par l'opiniâtreté des ennemis,

il avoit pris des mesures pour les différentes opérations qui devoient convaincre les adversaires de la Grande-Bretagne ; que pour leur intérêt, ainsi que pour le soulagement & le repos de l'Europe, ils devoient acquiescer à des conditions d'accommodement justes & honorables. Il ajouta que, par le secours des Communes, l'armée combinée d'Allemagne avoit été rendue complette : qu'on avoit équipé de puissantes Escadres & des corps nombreux de troupes de terre, pour les employer en Amérique, afin de maintenir les droits & les possessions Britanniques, & de nuire aux ennemis de la maniere la plus sensible dans ce pays : que la France ayant fait des préparatifs considérables en différents ports, le Roi avoit pris soin de mettre ses flottes, tant pour la force que pour la situation, dans le meilleur état où elles pouvoient être pour garder ses royaumes, & repousser toutes les entreprises qu'on pourroit former contre eux : qu'il avoit pris toutes les mesures nécessaires pour maintenir l'honneur de sa Couronne, soutenir les véri-

George II. An. 1759.

tables intérêts de ses fideles sujets, ainsi que la cause de la Religion Protestante & la liberté publique, & qu'il avoit la plus grande confiance que la droiture de ses intentions attireroit les bénédictions du Ciel sur ses efforts : qu'il espéroit que les précautions qu'il avoit prises pour prévenir & réprimer les excès des Corsaires particuliers, produiroient l'effet qu'on desiroit : que quoiqu'il reconnût l'utilité de ce service, lorsqu'il étoit assujetti à de justes réglements, il étoit déterminé à ne rien négliger pour empêcher que les sujets des Puissances neutres ne reçussent aucune injure, autant que cela seroit praticable, & pourroit s'accorder avec le juste droit qu'avoit Sa Majesté d'empêcher que le commerce de ses ennemis se fît par collusion & frauduleusement. Il ajouta que, non-seulement le Roi remercioit les Communes, mais qu'il applaudissoit aussi à la fermeté & à la vigueur qu'elles avoient fait paroître, ainsi qu'à la prudence qu'elles avoient montré, en jugeant que malgré les charges actuelles, d'amples secours pour continuer la guerre,

étoient les moyens les plus efficaces pour la conduire à une conclusion heureuse & honorable : qu'il les assuroit que de son côté il ne négligeroit rien pour faire un juste emploi de ce qui lui avoit été accordé : qu'il ne lui restoit plus rien à desirer que de leur voir conserver les mêmes dispositions favorables qu'ils avoient fait paroître dans le cours de la Session, & de les répandre dans leurs Comtés respectifs. Après cette harangue le Parlement fut prorogé.

XXIII. Préparatifs pour la campagne.

Quelque ardeur que le peuple Anglois fît paroître pour la continuation de la guerre, & malgré tous les projets de conquête dont les Ministres faisoient répandre le bruit par leurs émissaires, le Gouvernement ne put lever qu'avec de très-grandes difficultés les sommes que le Parlement avoit si libéralement accordées. Les dettes de la nation montoient à près de deux milliards argent de France ; & une seule campagne malheureuse pouvoit mettre la Grande Bretagne dans un état d'insolvabilité qui auroit entraîné la perte totale du crédit national. L'objet le plus important pour le pouvoir soutenir, étoit de

George II. An. 1759.

maintenir le commerce, afin de ramener les richesses répandues avec tant de profusion; mais pour y parvenir, il falloit conserver la supériorité en mer sur les François, & leur enlever le Canada, où se formoient leurs matelots. C'étoit la seule guerre où les Anglois avoient un intérêt personnel; aussi parurent-ils tourner principalement leurs vues de ce côté, & firent pour cette *campagne* tous les préparatifs qui pouvoient faire réussir le plan qu'ils avoient formé. On fit des augmentations considérables dans la Marine; & pour fournir d'hommes le nombre prodigieux de vaisseaux de guerre qui furent mis en mer, on eut recours à l'expédient odieux de prendre par force les matelots des navires marchands. Ce moyen, qui pouvoit anéantir pour un temps les plus belles branches du commerce Britannique, étoit cependant le seul auquel l'administration pût avoir recours dans une nécessité aussi pressante, où il s'agissoit de forcer les ennemis à faire la paix à des conditions si favorables pour l'Angleterre, que son commerce fût bientôt dans un état

plus brillant qu'on ne l'avoit vu avant la guerre. On publia une proclamation pour donner une récompense considérable à tous les gens de mer, & même aux soldats de terre qui, avant un jour indiqué, entreroient dans le service. Le Roi accorda une amnistie à tous les matelots qui avoient déserté des vaisseaux auxquels ils appartenoient, pourvu qu'ils retournassent à leur devoir avant le 3 de Juillet; mais en même temps il déclara que ceux qui ne profiteroient point de cette faveur dans un temps où la Nation avoit si grand besoin de leur service, ne pourroient éviter, s'ils étoient pris, d'être assujettis aux rigueurs de la Cour martiale, sans aucune espérance d'obtenir leur grace du Monarque. Tous les Juges de paix, les Maires & les Magistrats des différentes communautés & villes de la Grande-Bretagne eurent ordre de faire des recherches particulières de tous les gens de mer qui se seroient écartés, quoique propres pour le service, & de les envoyer au port le plus proche, afin de les mettre entre les mains des Officiers de Marine, qui

George II. An. 1759.

les feroient embarquer sur les vaisseaux. Outre le grand nombre d'hommes qu'on leva en Angleterre & en Ecosse, on forma en Irlande trente nouvelles compagnies de Marine. Toutes ces levées ne se firent pas sans désordre, & il y eut des soulèvements parmi le peuple en divers endroits du royaume, mais ils furent bientôt appaisés, & les recrues se firent avec tout le succès qu'on pouvoit attendre. On fut moins rigoureux pour les troupes de terre; cependant on leva plusieurs régiments, mais avec la promesse du Roi, que les hommes auroient leur congé après trois ans de service; moyen qui réussira toujours, quand on sera assuré de l'exactitude à remplir cette promesse. La bonne politique est d'accord avec le droit naturel, pour ne pas forcer des hommes qui se sont engagés volontairement, à prolonger leur service au delà du temps pour lequel ils ont formé cet engagement; aussi voit-on que chez les nations où l'on observe scrupuleusement cette règle d'équité, les enrollements se font sans peine, & la désertion y est très-rare.

George II. An. 1759.

XXIV. Récompenses données aux volontaires.

Le desir de pousser vigoureusement la guerre s'étoit tellement emparé de toute la Grande-Bretagne, que des villes, des bourgs, des communautés, & même des particuliers promirent & donnèrent de fortes récompenses à ceux qui prenoient parti volontairement dans les troupes du Roi. L'exemple en fut donné par la capitale, où le commun Conseil fit publier qu'il seroit ouvert des souscriptions qu'on recevroit dans la Chambre de Londres, pour donner des récompenses à ceux qui s'engageroient au service de Sa Majesté. Ces souscriptions volontaires montèrent à une somme très considérable, & l'on établit à Guildhall un Comité, composé d'Aldermans, & d'autres bourgeois notables pour recevoir ces souscriptions, & faire la distribution de l'argent qu'elles produisirent. Pour donner encore un nouvel encouragement, on passa une délibération par laquelle on accorda le droit de bourgeoisie à ceux qui se seroient ainsi engagés, quand ils auroient rempli trois années de service, & même moins, si la guerre finissoit avant l'expiration de ce ter-

George II. An. 1759.

me. Cette délibération fut communiquée au Roi, qui l'approuva, & en fit ses remerciements à la ville, par une lettre d'un Secrétaire d'Etat au Lord Maire. On prit en même temps de si grands soins à bien discipliner les milices, qu'avant la fin de l'année elles furent en état de faire l'exercice avec autant de justesse que les anciennes troupes réglées.

XXV. Succès des Corsaires Anglois.

Dans le cours de cette *année*, l'une des plus funestes pour la Marine & pour les Colonies Françoises, les Corsaires Anglois profitèrent de leur supériorité, pour faire plusieurs prises importantes sur leurs ennemis. Au mois de Février un Corsaire François de Granville, nommé le Marquis de Marigni, monté de deux cents hommes, & armé de vingt pièces de canon, fut pris par le Montague, vaisseau de Roi Anglois, qui se rendit aussi maître d'un autre petit bâtiment de Dunkerque de huit canons & de soixante hommes. Le Moras de 22 canons fut pris par la Licorne : Le Capitaine Londrick s'empara de deux navires marchands, chargés de provisions, d'habits & d'armes pour la Martinique. La Fa-

vorite prit & conduisit à Gibraltar un gros vaisseau richement chargé de Saint-Domingue, & quatre cents prisonniers François périrent dans un bâtiment de transport.

George II. An. 1759.

XXVI. Ils s'emparent de plusieurs vaisseaux de guerre.

Dans le même mois de Février, le Capitaine Hood qui commandoit la frégate la Vestale, de l'Escadre de l'Amiral Holmes, étant en avant à la tête de cette Escadre, découvrit la frégate Françoise la Bellone, de 220 hommes d'équipage, & armée de 23 canons. Il lui donna la chasse, & lui lâcha sa bordée, aussitôt qu'il fut à la portée du fusil: le Capitaine François se défendit vigoureusement pendant quatre heures, jusqu'à ce qu'il eût perdu tous ses mâts, & ses manœuvres: alors il fut obligé de se rendre, ayant eu quarante hommes de tués; mais son vaisseau étoit tellement désemparé, que les Anglois ne purent lui faire faire le voyage avec leur Escadre, & qu'ils le ramenèrent à Spithéad. Peu de jours après la frégate l'Eole, accompagnée de l'Iris, s'emparèrent d'une frégate Françoise, nommée la Mignone, qui faisoit partie du convoi d'une flotte marchande, à la hauteur de l'Isle-

George II. An. 1759.

de-Ré. La Danaé, autre frégate, fut prise au mois de Mars par les Capitaines Gilchrist & Hotham, dont le premier fut blessé, & mis hors de service : en général, les Anglois conviennent que tous ces bâtiments François firent les plus belles défenses, & ne cédèrent qu'à la supériorité de forces.

XXVII. Perte de la Frégate le Comte de Saint-Florentin.

La frégate le Comte de *Saint Florentin*, commandée par *M.* de Montuit, & armée par la Chambre des Assurances de Bordeaux, avoit causé beaucoup de dommage aux Anglois, par la prise de plusieurs vaisseaux employés à la traite des Nègres. Quoiqu'elle eût été attaquée par un vaisseau de guerre de 64 canons, & une frégate de 28, elle avoit eu le bonheur de leur échapper, après un combat très vif; mais elle eut enfin le sort des autres bâtiments, tombés au pouvoir des ennemis. Elle fut rencontrée à l'ouest du Cap de Finistère, par le vaisseau de guerre l'Achille, Capitaine Barrington : M. de Montuit, après la plus belle défense, fut tué, ainsi qu'un grand nombre de ses gens; & le bâtiment ne fut pris que lorsque toutes ses

manœuvres eûrent été hachées, & après qu'il eut presque totalement désemparé le bâtiment Anglois, qui perdit 25 hommes dans le combat. Deux corsaires de Dunkerque furent aussi pris le même mois, & conduits aux Dunes. Le Duc de Chartres, percé pour soixante canons, quoiqu'il n'en portât que vingt-quatre, fut pris par le Windsor de soixante, & conduit dans le port de Lisbonne. Le Chasseur & le Conquérant, autres Corsaires de Dunkerque, furent amenés à Plimouth par la frégate le Tamer : la Diligence s'empara de la Dépêche de Morlaix ; le Basque de Bayonne tomba entre les mains du Capitaine Parker, qui commandoit le Brillant. Le Capitaine Autrobus prit le Corsaire le Vieux de Bordeaux, & le Capitaine Knight se rendit maître d'un cinquième corsaire de Dunkerque.

XXVIII. Suite des prises Angloises.

Au mois de Mai, une frégate Françoise nommée l'Aréthuse de 32 canons, & commandée par le Marquis de Vaudreuil, fut prise par deux frégates Angloises, que commandoient les Capitaines Harrison & Colby. Au mois de Juin, le Capi-

George II. An. 1759.

taine Augel amena aux Dunes un bâtiment de Dunkerque armé en guerre ; & le Capitaine Moore, après un combat très opiniâtre, s'empara d'un Corsaire nommé la Comtesse de la Serre. Dans les Indes Occidentales, quelques-uns des vaisseaux de l'Escadre de l'Amiral Cotes, qui croisoient à la hauteur de la Jamaïque, firent plusieurs prises très riches, particulièrement *celles* de deux frégates Françoises, & de deux bâtiments Hollandois, chargés de marchandises pour le compte de la même nation, outre un autre vaisseau de Saint-Domingue, nommé le Velours, armé de vingt canons, & monté de cent hommes, qui fut pris par la chaloupe la Favorite armée en guerre, laquelle s'en empara après un combat très vif, & le conduisit à Gibraltar.

A Saint-Christophe, le Capitaine Collingwood, qui commandoit le navire de Roi le Croissant, attaqua deux frégates Françoises, l'Amethyste & la Berkeley. La première eut le bonheur de s'échapper après une vigoureuse défense, où le Croissant fut tellement endommagé, qu'il ne

ne put la pourſuivre ; mais la ſeconde fut priſe, & conduite dans le port de Baſſe-terre.

XXIX. Priſes que font les Corſaires François.

Quelque dommage que les Anglois cauſaſſent à leurs ennemis par toutes ces priſes, celles que les Corſaires François faiſoient ſur eux, nuiſoient beaucoup à leur commerce. Suivant leur propre rapport, ces Corſaires leur prirent dans les mêmes parages, durant le cours de cette année, plus de deux cents vaiſſeaux marchands, dont la perte fut eſtimée ſix cents mille livres ſterling ; ſuccès d'autant plus étonnant que la plus grande partie de ces priſes furent faites après que les Anglois ſe furent rendus maîtres de la Guadeloupe, & dans un temps où M. Moore commandoit une nombreuſe Eſcadre, aux mêmes degrés de latitude. On trouve dans les papiers publics, qu'un Corſaire François nommé Chatileau, avoit pris lui ſeul ſur les côtes de la Nouvelle-Yorck, dans le commencement de cette année, 23 bâtiments Anglois, & que les autres n'oſoient ſortir des ports, crainte de tomber entre ſes mains.

George II. An. 1759.

XXX. Combat de l'Hercule & du Floriſſant.

Au commencement d'Octobre, l'Hercule, vaiſſeau de guerre de 74 canons, commandé par le Capitaine Porter, croiſant à l'embouchure de la Manche, découvrit au deſſus du vent, un gros vaiſſeau, qu'on reconnut pour être le Floriſſant, de même force que le navire Anglois. Le Commandant François voyant que l'Anglois ſe diſpoſoit à lui donner la chaſſe, vint à la rencontre de l'ennemi, en lui préſentant le flanc, & ils commencèrent le combat le plus furieux. En peu de temps l'Hercule perdit le perroquet, & eut toutes ſes manœuvres en déſordre; mais le Floriſſant, dont l'objet principal étoit de gagner les ports de France, ne continua pas le combat, & ſe retira à l'iſle d'Oléron; le Capitaine Porter fut bleſſé à la tête d'une grappe de raiſin, & perdit une jambe dans l'action.

Ces évènements particuliers où l'habileté & la valeur des Commandants ſe fait ſouvent plus remarquer que dans des batailles générales, ne peuvent cependant influer que très peu ſur les affaires de l'une ou l'autre nation. Le commerce ſouffroit

excessivement des deux côtés, par les prises que faisoient les Corsaires, & il ne paroît pas à cet égard que la supériorité fut considérable du côté des Anglois. Heureux les François, s'ils s'en fussent tenu à nuire ainsi à leurs ennemis, & s'ils eussent pu éviter ces batailles destructives dont la perte acheva de donner l'empire de la mer à leurs ennemis, pendant tout le reste de la guerre.

Dès le commencement de la campagne, l'Amiral Boscawen avoit été chargé du commandement de l'Escadre Angloise dans la Méditerranée. M. Smollett dit avec vérité que ses premières opérations furent accompagnées de témérité, & c'est d'après cet Auteur que nous allons rapporter ses expéditions, de même que celles de l'Amiral Hauke.

XXXI. Perte de l'Escadre de M. de la Clue.

M. Boscawen ayant en vain déployé le pavillon Anglois devant le port de Toulon, comme pour défier l'Escadre Françoise qui y étoit à l'ancre, donna ordre à trois vaisseaux de ligne, commandés par les Capitaines Smith, Hatland & Barker, d'aller brûler trois bâtiments François à l'embouchure de ce port. Les

George II. An. 1759.

Anglois s'avancèrent avec intrépidité, & furent reçus par la canonade de plusieurs batteries qu'ils n'avoient pas remarquées. Ils firent tout ce qui leur fut possible pour détruire deux petits forts, contre lesquels ils tirèrent inutilement un grand nombre de volées. La supériorité du feu des François obligea bientôt les Anglois de renoncer à cette entreprise; mais le vent étant tombé tout-à-coup, ils souffrirent excessivement avant de pouvoir se retirer, & l'on fut obligé de les touer, étant fort endommagés. L'Amiral voyant trois de ses meilleurs vaisseaux excessivement maltraités dans cette tentative, retourna à Gibraltar pour les radouber; & M. de la Clue, qui commandoit l'Escadre de Toulon, saisit cette occasion de mettre à la voile, dans l'espérance de passer le détroit sans être attaqué par les Anglois. L'Amiral Boscawen qui avoit quatorze vaisseaux de ligne, deux frégates & deux brûlots, envoya une des frégates croiser à la hauteur de Malaga, & l'autre entre Estepona & la pointe de Ceuta, avec ordre exprès de l'informer de l'approche

des François, auſſitôt qu'on pourroit les reconnoître. Le 17 d'Août, à huit heures du matin, la frégate le Gibraltar fit des ſignaux, pour marquer qu'elle voyoit quatorze voiles ſur la côte de Barbarie à l'orient de Ceuta : auſſitôt l'Amiral Anglois fit lever l'ancre, & mit toute ſon Eſcadre en mer. Au point du jour ils découvrirent ſept gros vaiſſeaux, qui faiſoient partie de l'Eſcadre de M. de la Clue, dont cinq autres avoient été ſéparés par le fort-temps pendant la nuit. Les François crurent d'abord que c'étoient leurs conſors, & leur firent divers ſignaux; mais voyant qu'on ne leur répondoit pas, ils reconnurent leur erreur; & comme ils n'étoient pas en état de ſoutenir un combat auſſi inégal, ils firent force de voiles pour s'éloigner. Peut-être ſe ſeroient-ils échapés, s'ils avoient abandonné le Souverain, qui étoit lourd à la voile, & ne pouvoit ſuivre les autres. Ce fut en grande partie ce bâtiment qui occaſionna la perte de preſque toute l'Eſcadre. A midi, le vent qui avoit été frais toute la matinée, tomba tout-à-coup, & quoi-

George II. An. 1759.

que M. Boscawen eût donné le signal de chasse, & d'engager le combat, il étoit près de deux heures & demie avant que ses premiers vaisseaux eussent atteint l'arrière-garde des François. Quelque inégalité qu'il y eut entre les deux Escadres, celle de M. de la Clue se battit avec une bravoure au delà de ce qu'on en pouvoit attendre. L'Amiral Anglois sans s'inquiéter du feu de l'arrière des François qu'il reçut en passant, fit tous ses efforts pour joindre le navire l'Océan, que montoit M. de la Clue; & vers quatre heures, ayant réussi à le prendre en travers, il lui envoya une bordée complette. Le combat devint furieux entre ces deux bâtiments, montés par d'aussi braves Commandants; mais il ne pouvoit durer long-temps avec si peu de proportion. Après une heure & demie de canonade, l'Amiral Anglois perdit son mât de misaine & sa grande vergue, & l'ennemi mit toutes ses voiles au vent pour s'éloigner. M. Boscawen fit passer son pavillon du Namur au Newark & au lieu de suivre l'Océan, il se joignit à d'autres bâtiments pour attaquer le Cen-

faure, vaisseau de 74 canons, que la supériorité des Anglois força de se rendre. L'Amiral continua toute la nuit à donner la chasse aux François; mais le Souverain & le Guerrier, pour éviter de tomber entre ses mains, changèrent de cours, & eurent le bonheur de s'échapper. Au point du jour, M. de la Clue, qui avoit eu une jambe rompue dans le combat, & avoit reçu une blessure à l'autre, voyant que toute l'Escadre Angloise alloit tomber sur lui, résolut de brûler son vaisseau, plutôt que de tomber entre les mains des ennemis. Il se fit échouer sur les côtes de Portugal, à deux lieues de Lagos, près le fort d'Almadana, dont le Commandant tira trois décharges sur les Anglois. Un autre Capitaine François, qui commandoit le Redoutable, suivit l'exemple de M. de la Clue, & ils s'occupèrent l'un & l'autre à faire débarquer leurs gens, à quoi ils ne réussirent qu'avec de grandes difficultés, parce que la mer étoit alors très rude. Les Capitaines du Téméraire & du Modeste, au lieu d'en faire de même, jettèrent l'ancre le plus près qu'il leur fut possible des

George II.
An. 1759.

George II. An. 1759. forts Exevier & Lagros, dans l'espérance d'en être protégés ; mais leur attente fut trompée. Cependant M. de la Clue avoit été débarqué, & le commandement de son vaisseau étoit demeuré à M. le Comte de la Carne, qui reçut une bordée du navire Anglois l'Amérique, avant de baisser pavillon ; mais les ennemis, après s'en être rendu maîtres, virent qu'il leur étoit impossible d'en faire aucun usage, & ils y mirent eux-mêmes le feu. M. Bentley, Capitaine du Warspight, attaqua & prit aisément le Téméraire de 74 canons. Le Vice-Amiral Broderick, qui commandoit en second sur l'Escadre Angloise, brûla le Redoutable, aussi de 74 canons, que les François avoient abandonné après l'avoir fait échouer : enfin, les Anglois prirent le Modeste, navire de 64 canons, qui avoit été fort maltraité dans le combat. Cette victoire ne coûta que très peu de monde aux ennemis ; puisque la liste des tués & des blessés sur leur Escadre, ne monta qu'à deux cents cinquante hommes, au-lieu que, suivant une lettre de M. de la Clue à l'Ambassadeur de France à Lisbonne, il y eut sur l'Océan seul

120 hommes tués, & 70 dangereusement blessés. La perte la plus fâcheuse pour la France, dont la Marine n'étoit pas en état de souffrir de diminution, fut celle de quatre vaisseaux de ligne, dont il y en eut deux de détruits, & deux autres emmenés en triomphe en Angleterre, pour renforcer les armées navales de Sa Majesté Britannique. Les Anglois ne perdirent aucun Officier de marque; & le Capitaine Bentley, qui alla porter à la Cour de Londres la nouvelle de cet évènement, fut honoré du titre de Chevalier.

XXXII. Message du Roi au sujet de la descente projettée par les François.

Reprenons l'ordre des préparatifs qui se firent cette année dans les ports de France, pour une invasion dans la Grande-Bretagne. Ces préparatifs ayant paru assez importants pour que la Cour de Londres en prît l'alarme, les deux Secrétaires d'Etat, le Comte d'Holderness & M. Pitt, furent chargés, peu de jours avant la clôture de la session du Parlement, d'un message qu'ils remirent aux deux Chambres. Celui de la Chambre des Pairs étoit conçu en ces termes:

» George Roi. Le Roi a reçu avis
» que la Cour de France fait des

George II. An. 1759.

» préparatifs pour une invasion dans » ses Royaumes. Quoique Sa Ma- » jesté soit persuadée, qu'avec le » zèle & l'affection de son peuple, » une telle entreprise, avec l'aide de » Dieu, se terminera par la destruc- » tion de ceux qui s'y sont engagés; » cependant Sa Majesté craindroit » de ne pas agir conformément aux » soins paternels, & à l'attention » qu'elle a toujours marquée pour » la sûreté & la conservation de ses » sujets, si elle manquoit à prendre » quelqu'un des moyens qui sont » en son pouvoir, & qu'elle juge » nécessaire pour leur défense. A » ces Causes, Sa Majesté, confor- » mément à ce qui a été passé dans » le dernier acte du Parlement, fait » part à la Chambre des avis réitérés » qu'elle a reçus au sujet des prépa- » ratifs qui se font actuellement dans » les ports de France, pour une in- » vasion dans ce Royaume, & du » danger imminent auquel il est ex- » posé par cette invasion. Ce que Sa » Majesté notifie à la Chambre, pour » que Sadite Majesté puisse, si elle » le juge nécessaire, faire marcher » toute la milice, ou seulement telle

» partie qu'elle croira convenable, » selon que les circonstances l'exi- » geront.

XXXIII. Préparatifs dans les ports de France.

Les deux Chambres ayant marqué par des adresses affectueuses toute la confiance qu'elles avoient en leur Monarque, & l'approbation qu'elles donnoient à toutes les mesures qu'il jugeroit à propos de prendre, le Gouvernement s'attacha particulièrement à distribuer les Escadres, de façon que les ports de France, où l'on savoit que se faisoient les armements, fussent pour ainsi dire, bloqués par les vaisseaux Anglois. Le désastre de M. de la Clue ne découragea pas les François, & ne les fit pas renoncer à leur entreprise. Ils avoient une autre flotte, dont les vaisseaux étoient distribués dans les ports de Rochefort, de Brest & de Port-Louis, d'où ils devoient se mettre en mer, sous les ordres de M. de Conflans, avec un gros corps de troupes commandées par M. le Duc d'Aiguillon, & qui étoient rassemblées à Vannes dans la Basse-Bretagne. On avoit aussi préparé des bateaux plats & des bâtiments de transport en plusieurs ports du

George II. An. 1755.

Royaume. Enfin, on équipa à Dunkerque une petite Escadre, dont le commandement fut donné au Capitaine Thurot, l'un des plus hardis Corsaires, qui eût paru depuis longtemps au service de France. L'année précédente, ce brave aventurier avoit déja signalé son courage, & son habileté dans les mers du Nord, où il commandoit le vaisseau Corsaire le Bellisle, avec lequel il prit un grand nombre de bâtiments ennemis, & soutint un combat très vif contre deux frégates Angloises qui furent forcées de l'abandonner, & de se retirer en très mauvais état.

XXXIV. Grandes qualités du Capitaine Thurot.

Le nom de Thurot étoit alors la terreur de toute la Marine marchande des Anglois, qui en rendant justice à sa valeur dans les combats, admiroit son adresse à éviter la poursuite des Corsaires qu'on avoit envoyés successivement pour l'attaquer dans toutes les parties de l'Océan Germanique & de la mer du Nord, jusqu'aux isles Orcades. On doit encore remarquer à l'honneur de ce grand homme, que, quoiqu'il ne fût originairement qu'un marinier, privé de tous les avantages

de la naissance & de l'éducation, il se distingua toujours par sa générosité, son humanité, & sa compassion envers ceux qui tomboient entre ses mains, & ce fut en grande partie cette bonne conduite qui l'éleva à un rang honorable dans sa patrie. La Cour de Versailles reconnut son mérite : le Monarque François lui donna une commission, & le chargea de commander le petit armement qu'on équipoit alors à Dunkerque.

XXXV. Disposition des Escadres Angloises.

Le Gouvernement de la Grande-Bretagne, instruit de toutes ces circonstances, prit les mesures les plus propres à empêcher l'invasion projettée. Le Chef d'Escadre Boys prit poste aux Dunes, pour veiller sur l'armement de Dunkerque : le port du Havre fut bloqué par le Contre-Amiral Rodney : M. Boscawen établit sa croisière devant Toulon. On détacha pour parcourir la côte de Vannes une petite Escadre, faisant partie de celle de Sir Edouard Hawke, pendant que cet Amiral demeura avec le gros de sa flotte devant le port de Brest, où étoit M. de Conflans, & où devoient le joindre les

George II. An. 1759.

côtes de France, depuis le port de Lorient, jusqu'à la pointe de Saint-Gilles en Poitou. Les Anglois gardèrent leurs postes jusqu'au commencement de Novembre, que les vaisseaux de M. Hawke furent chassés de ces côtes par la violence des vents, & allèrent jetter l'ancre le 9 à Torbay. M. de Conflans saisit cette occasion pour mettre à la voile de Brest, avec vingt vaisseaux de ligne & quatre frégates, dans l'espérance de détruire l'Escadre du Capitaine Duff, avant que les gros vaisseaux pussent venir à son secours de la côte d'Angleterre : mais l'Amiral ayant été instruit à temps du départ de la flotte Françoise de Brest, se mit aussitôt en mer, pour aller à sa rencontre. En même temps on donna des ordres pour garder toutes les parties de la côte qui paroissoient les plus exposées : les troupes de terre furent dispersées sur les rivages des Comtés de Kent & de Sussex ; tous les vaisseaux de guerre des différents ports, même ceux qui étoient arrivés depuis peu d'Amérique, eurent ordre de se mettre en mer ; enfin, l'on prit toutes les mesures possibles

pour s'oppoſer au deſſein des François.

George II. An. 1759.

XXXVII. Il attire les Anglois entres les Isles & les Basfonds.

Pendant qu'on faiſoit toutes ces diſpoſitions, Sir Edouard-Hawke s'avança du côté de Quiberon, ſur la côte de Bretagne, où il jugea que devoit être le rendez-vous de la flotte Françoiſe; mais malgré tous ſes efforts, il fut jetté par le vent beaucoup plus loin à l'Oueſt, où il fut joint par les deux frégates, le Maidſtone & le Coventry. Elles avancèrent à la tête de la flotte Angloiſe, par les ordres de l'Amiral, & le vent s'étant modéré, la première fit un ſignal pour marquer qu'elle voyoit une flotte le 20 de Novembre, à 8 heures & demie du matin. Une heure après on reconnut diſtinctement l'Eſcadre Françoiſe, qui donnoit la chaſſe aux vaiſſeaux du Capitaine Duff, leſquels rejoignirent la Grande flotte, après avoir couru le riſque d'être pris. M. Hawke s'étoit formé en ligne ſur le premier ſignal de la frégate; mais remarquant que M. de Conflans, ſuivant ſes inſtructions, qui portoient d'éviter un combat général, mettoit toutes ſes voiles pour s'éloigner, il donna un ſignal à ſept des

George II. An. 1759.

miral, qui montoit le Royal-George de cent pièces de canon, réserva son feu, en passant l'arrière-garde Françoise, & ordonna au pilote de joindre le Soleil-Royal, qui portoit quatre-vingt canons, & étoit monté par M. de Conflans, avec douze cents hommes. Le Pilote répondit qu'il ne pouvoit obéir sans exposer le bâtiment au danger de donner sur un bas-fond; mais le téméraire Amiral lui dit : » Vous avez fait votre devoir » en m'avertissant du danger : obéissez, & portez sur le Soleil Royal. » Ses ordres furent exécutés : il joignit le bâtiment François; mais le Thésée, un de leurs plus gros vaisseaux, se trouvant entre les deux, reçut la bordée, réservée pour le Soleil-Royal. Il rendit aussitôt la sienne; mais la mer étoit si grosse, que les sabords de la batterie basse étant ouverts pour lâcher la bordée, l'eau entra avec tant de rapidité, que le Thésée coula à fond. Quoique les vagues fussent très élevées, un grand nombre de vaisseaux combattirent de part & d'autre avec fureur, sans avoir pu se mettre en ligne régulière; & le succès demeura douteux jusqu'à qua-

tre heures, où le Formidable baissa pavillon : le Superbe eut le même sort que le Thesée ; le Héros baissa aussi pavillon, & jetta l'ancre ; mais la mer étoit si forte, que les Anglois ne purent s'en emparer.

George II. An. 1759.

XXXIX. L'Escadre Françoise est dispersée. Perte de plusieurs vaisseaux.

Aux approches de la nuit, le vent augmenta avec violence, & la flotte Angloise se trouvant embarassée dans les bas-fonds & les isles, l'Amiral donna le signal pour jetter l'ancre près de celle de Dumet. Les Anglois y demeurèrent jusqu'au matin, dans une position très dangereuse, & dans des alarmes continuelles, tant par la fureur des vents, que par le bruit fréquent des canons de détresse, sans savoir s'il venoit des vaisseaux amis ou ennemis. Le Soleil-Royal avoit aussi jetté l'ancre au milieu de la flotte Britannique; mais au point du jour M. de Conflans fit couper les cables, & alla échouer à l'ouest du Croisic. L'Amiral Anglois donna un signal à l'Essex pour le poursuivre ; mais en obéissant à cet ordre, le bâtiment toucha sur un banc de sable nommé le Four, où il échoua & se perdit, ainsi qu'un autre vaisseau Anglois, nommé la Ré-

George II. An. 1759.

solution. La plus grande partie des hommes se sauvèrent, & l'Amiral y fit ensuite mettre le feu ; mais il détacha le Portland, le Chatham & la Vengeance, pour aller détruire le Soleil-Royal. M. de Conflans ne leur en donna pas le temps : après quelques efforts infructueux pour le remettre à flot, il en fit sortir tout le monde, & les François y mirent eux-mêmes le feu. Les Anglois brûlerent le Héros, qui avoit aussi échoué sur le Four ; & un autre vaisseau François nommé le Juste, alla périr à l'embouchure de la Loire.

XL. Les François se retirent dans la Vilaine.

L'Amiral Anglois, voyant sept gros vaisseaux des ennemis à l'ancre, entre la pointe de Penerf, & l'embouchure de la Vilaine, fit le signal pour aller les attaquer ; mais la fureur des vents s'augmenta à un tel degré, qu'il fut forcé de demeurer à l'ancre, & même de faire abattre les perroquets. Cependant les François, pour alléger leurs bâtiments, jettèrent en mer une partie de leurs gros canons, & profitèrent ensuite de la marée, ainsi que d'un vent plus modéré qui portoit à la côte, pour entrer dans la Vilaine,

où ils jettèrent l'ancre à un demi-mille de l'embouchure, protégés par quelques batteries qu'on avoit élevées sur le rivage, & par deux fortes frégates qu'on amara en travers de l'embouchure de la rivière. Ils furent ainsi garantis de l'attaque des petits vaisseaux, n'ayant rien à craindre des gros bâtiments, qui n'auroient pas eu assez d'eau pour les approcher à la portée du canon.

XLI. L'Amiral Havvke demeure en croisière.

Ce combat qui ne coûta la vie qu'à un très petit nombre d'hommes, & où il n'y eut que quatre vaisseaux perdus, porta cependant le coup le plus funeste à la Marine Françoise, qui fut ensuite obligée de renoncer à tout projet d'invasion dans la Grande-Bretagne, & de demeurer dans un état d'inaction pendant tout le reste de la guerre. L'Amiral Hawke continua à croiser sur les côtes de Bretagne, long-temps après cette action, donnant particulièrement tous ses soins à bloquer l'embouchure de la Vilaine, pour empêcher les sept vaisseaux François d'en sortir & de joindre M. de Conflans, qui s'étoit retiré à Rochefort avec le reste de son Escadre. Cet objet

George II.
An. 1759.

parut si important aux Anglois, qu'ils entretinrent une flotte sur ces côtes pendant toute une année, sans autre dessein que de tenir ces vaisseaux en échec; mais à la fin, les François réussirent à tromper leur vigilance.

XLII.
Crainte des Anglois aux approches du Capitaine Thurot.

Revenons au Capitaine Thurot. Aussitôt que le Ministère Anglois eut avis qu'il avoit fait voile de Dunkerque avec sa petite Escadre, sur laquelle il avoit embarqué un corps de troupes pour faire une descente en Ecosse ou en Irlande, on envoya des couriers à tous les Commandants des troupes de la Grande-Bretagne septentrionale. Ils eurent ordre de tenir les forts sur toute cette côte du royaume, dans le meilleur état de défense, & d'être prêts à repousser les François, par-tout où ils pourroient se présenter. Conformément aux instructions qu'on donna à ces Commandants, on éleva des signaux de distance en distance: on indiqua des quartiers de rendez-vous aux troupes réglées, & à la milice, & l'on publia des ordres, pour qu'aucun Officier ne pût s'écarter de son corps, sous quelque prétexte que ce fût. Le plus grand éloge qu'on puisse faire

faire de ce fameux Corsaire, est de rapporter les alarmes que son petit armement répandit dans une si grande étendue de pays, d'un puissant royaume, dont les flottes couvroient l'Océan. Il ne fit cependant aucune opération cette année, ses instructions ne portant vraisemblablement d'agir, que suivant les mouvements de M. de Conflans; & après avoir paru quelque temps près d'Aberdeen, sur les côtes d'Ecosse, il se retira à Gottembourg en Suède.

George II. An. 1759.

XLIII. Bombardement du Havre par les Anglois.

Après avoir donné le détail des opérations de la Marine Angloise, sous les ordres des Amiraux Hawke & Boscawen, nous allons rapporter celles de l'Amiral Rodney, que nous avons laissées en arrière, pour ne pas interrompre le fil de ce qui concerne les deux autres Escadres. Cet Amiral fut envoyé dès le mois de Juillet devant le Havre-de-Grace, où l'on savoit que les François avoient une partie des bateaux plats, destinés pour la descente. Il jetta l'ancre dans la rade, & distribua les galiotes à bombes qui accompagnoient son Escadre, dans l'étroit canal qui conduit à Honfleur. Les ennemis

George II. An. 1759.

commencèrent le bombardement le 4, à la pointe du jour, ce qui dura jusqu'à minuit : le lendemain ils continuèrent depuis trois heures du matin, jusqu'à neuf heures du soir, & jettèrent en tout, dix-neuf cents bombes, & onze cents cinquante carcasses, qui brûlèrent quarante bâtiments plats, & mirent le feu en quelques endroits de la ville, sans y faire beaucoup de mal : la perte des François n'ayant pas dédommagé les Anglois des frais d'armement, & de la dépense des bombes.



CHAPITRE II.

§. I. *Plan des Anglois contre les Colonies Françoises.* §. II. *Préparatifs contre la Martinique.* §. III. *L'Escadre Angloise paroît devant cette Isle.* §. IV. *Les Anglois font une descente.* §. V. *Ils se rembarquent le lendemain.* §. VI. *Ils paroissent devant le Fort-Saint-Pierre.* §. VII. *Description de la Guadeloupe.* §. VIII. *Les Anglois attaquent la Citadelle de Basse-terre.* §. IX. *Leurs batteries mettent le feu à la ville.* §. X. *Ils s'emparent de la place.* §. XI. *Le Gouverneur de l'isle refuse de capituler.* §. XII. *Belle défense des habitans.* §. XIII. *Les Anglois se rendent maîtres du Fort-Louis.* §. XIV. *Leur Escadre se retire à la Dominique.* §. XV. *Nouveaux efforts des troupes de terre.* §. XVI. *Ils s'emparent d'un poste important.* §. XVII. *Ils se rendent maîtres de Sainte-Marie.* §. XVIII. *Toute l'isle de la Guadeloupe est forcée de capituler.* §. XIX. *Arrivée d'un secours François après la réduction de l'isle.* §. XX. *Les Anglois prennent Mari-*

galante. §. XXI. *Les Anglois font alliance avec les Sauvages de l'Amérique Septentrionale.* XXII. *Plan des Anglois pour la réduction du Canada.* §. XXIII. *Critique de ce plan.* §. XXIV. *Les François abandonnent Ticonderago & la pointe de la Couronne.* §. XXV. *Les Anglois se rendent Maîtres du Lac Champlain.* §. XXVI. *Ils s'emparent de Niagara.* §. XXVII. *Eloge de M. Johnson.* §. XXVIII. *Préparatifs pour le siège de Quebec.* §. XXIX. *Les Anglois débarquent dans l'isle d'Orléans.* §. XXX. *Ils s'emparent de la pointe de Levi.* §. XXXI. *Les François manquent de brûler la Flotte Angloise.* §. XXXII. *Les Anglois établissent leur camp au saut de Montmorency.* §. XXXIII. *Désavantage qu'ils ont dans cette position.* §. XXXIV. *Ils font une autre descente infructueuse.* §. XXXV. *Echec que reçoivent les Anglois.* §. XXXVI. *Autre entreprise de M. Murray.*

George II. An. 1759.

PENDANT que les Escadres Angloises, infiniment supérieures à celles des François en Europe, avoient

pour objet d'anéantir, s'il leur eût été possible, toute la Marine des rivaux de la Grande-Bretagne, ou au moins de l'obliger à se tenir enfermée dans ses ports, le Gouvernement Britannique jugea que le temps étoit venu de profiter de ses avantages, pour s'emparer des colonies Françoises dans l'Amérique septentrionale. On avoit formé un plan en Angleterre, pour faire du Canada le principal théatre de la guerre, & pour conduire les vaisseaux de la nation sur le fleuve Saint-Laurent, jusques dans Quebec, dont on avoit résolu le siège. L'armement qu'on employa contre les isles Françoises de la Martinique & de la Guadeloupe, entroit dans le même plan, & il fut résolu que si l'on ne réussissoit pas dans l'entreprise projettée contre ces deux isles, les troupes de terre qu'on avoit embarquées pour cette expédition, se joindroient sans perdre de temps à celle qu'on destinoit contre le Canada. Si nous en croyons les Anglois, leur espérance de faire la conquête de la Martinique, fut particulièrement fondée sur un Mémoire que présentèrent les Comman-

George II. An. 1759.

I. Plan des Anglois contre les Colonies Françoises.

George II. An. 1759.

dants des différents districts de cette isle, au Gouverneur des isles Françoises, qui leur avoit envoyé des ordres, pour qu'ils se missent en état de défense contre les entreprises des Anglois. Ils y exposoient, que le commerce avec les Hollandois étoit devenu leur unique ressource : qu'ils ne recevoient aucuns secours de la France, qui sembloit les avoir abandonnés depuis le commencement de la guerre : que les Négociants auxquels on avoit accordé la permission de trafiquer dans l'isle, en avoient excessivement abusé : qu'au lieu d'être de quelque service à la Colonie, ils mettoient un prix arbitraire aux provisions qu'ils y apportoient, & aux marchandises qu'ils en exportoient : que la haute évaluation des premières n'avoit pas plus de bornes que l'avarice des marchands, & que les dernières n'étoient payées que suivant le taux fixé par une épargne sordide : que depuis deux mois la Colonie avoit été privée de toute espèce de provisions : que les Nègres étoient en danger de périr par la famine, ce qui pouvoit avoir les suites les plus funestes : que

le peuple, dans une situation aussi voisine du désespoir, sembloit ne devoir attendre de soulagement aux maux dont il étoit accablé, que dans l'affreuse ressource de l'anarchie & de la confusion : que les plus riches habitants manquoient des choses les plus nécessaires à la vie : qu'un grand nombre n'avoient pas un grain de sel dans leurs maisons : qu'ils étoient dans la disette d'esclaves pour cultiver leurs terres : que les planteurs étoient réduits à la fâcheuse nécessité de tuer leurs bestiaux pour faire subsister ceux qui vivoient encore, ce qui arrêtoit le travail des moulins, & obligeoit les habitants de consommer d'avance ce qu'ils auroient dû réserver pour se soutenir, s'il arrivoit qu'ils fussent bloqués par les ennemis. L'objet de cette requête étoit de demander la suppression des permissions accordées à des marchands particuliers ; que les vaisseaux neutres fussent reçus librement dans les ports de la Martinique, & qu'ils pussent faire le commerce avec les Colons, sans aucune restriction. Ils observoient encore que la citadelle du Fort-Royal, étant la principale dé-

George II. An. 1759.

fenſe du pays, ſa perte ſeroit néceſſairement ſuivie de la réduction de toute l'iſle, ſur quoi ils demandoient que ce fort fût muni de tout ce qui étoit néceſſaire pour le mettre en ſûreté, & qu'on établît des magaſins de proviſions de guerre & de bouche dans les différents quartiers de l'iſle. Toutes les troupes régulières n'étoient compoſées que d'environ vingt compagnies franches, où il manquoit un grand nombre de ſoldats : la milice étoit formée d'habitants, auxquels on avoit joint de miſérables eſclaves Nègres, qui gémiſſoient ſous le poids de la miſère : les magaſins étoient vuides, & les fortifications dans le plus mauvais état.

II. Préparatifs contre la Martinique.

Les préparatifs des Anglois contre la Martinique avoient commencé dès le mois de Novembre de l'année précédente. Le 12 de ce mois, le Capitaine Hughes avoit mis à la voile de Sainte-Hélène, avec huit vaiſſeaux de ligne, une frégate, quatre galiotes à bombes, & une flotte de bâtiments de tranſport, montée de ſix régiments d'Infanterie, outre huit cents ſoldats de Marine, diſtri-

bués dans les vaisseaux de guerre. Toutes ces troupes étoient commandées par le Major Général Hopson, ancien Officier très expérimenté, sous qui commandoient en qualité de Brigadiers, le Major-Général Barrington, les Colonels Armiger & Haldana, avec les Lieutenants-Colonels Trapaud, & Clavering. Après un voyage de sept semaines & trois jours, ils arrivèrent aux Barbades, & jettèrent l'ancre dans la baie de Carlisle, où ils joignirent le chef d'Escadre Moore, qui, suivant les ordres du Roi, prit le commandement des Escadres combinées, montant à dix vaisseaux de ligne, sans les frégates & les galiotes à bombes.

George II. An. 1759.

III. L'Escadre Angloise paroît devant cette Isle.

On employa dix jours à fournir la flotte du bois & de l'eau nécessaires, à faire les revues, à se rembarquer, à tenir des Conseils de guerre, & des assemblées du Conseil de l'isle, à publier des proclamations, & à enrôler des volontaires. Enfin chaque gros vaisseau ayant été renforcé de quarante Nègres destinés au service de l'artillerie, on joignit aux troupes réglées, qui montoient à plus de cinq mille hommes, un corps de

George II. An. 1759.

Montagnards, faisant partie du second bataillon du régiment du Lord Murray. La flotte remit à la voile le 13 de Janvier; mais les troupes qui n'étoient pas accoutumées aux pays chauds, se trouvoient déja très fatiguées par les fièvres, les dyssenteries, le scorbut & la petite vérole qui s'étoit répandue sur les bâtiments de transport. Le 14, l'Escadre découvrit l'isle de la Martinique, dont le principal fort, que nous avons dit être celui du Fort-Royal, n'avoit pour toute garnison que quatre compagnies, réduites au nombre de cent cinquante hommes, trente-six bombardiers, quatre-vingt Suisses, & quatorze Officiers. Leurs provisions consistoient en cent barriques de boeuf, & ils manquoient de toutes les autres denrées nécessaires à la vie. Ils n'avoient presque point d'eau dans leurs citernes, très peu d'affuts pour leurs canons, des munitions en fort petite quantité, & les murs de la place tomboient presque en ruine. Les seuls préparatifs quon avoit faits pour recevoir les Anglois, consistoient en quelques foibles retranchements élevés à St

Pierre, & dans un endroit nommé la Case des navires, où l'on pensoit que la descente pouvoit être faite avec le plus de facilité. Le 15, l'Escadre Britannique entra dans la grande baie du Fort-Royal, malgré le feu d'une batterie élevée sur la petite isle de Ranières, située dans cette baie. Aussitôt que parut l'Escadre, le navire François le Florissant, qui étoit sous le canon du fort des Nègres, avec deux frégates, se rangea sous la citadelle, & jetta l'ancre dans le carènage, derrière les fortifications. L'une des frégates nommée la Vestale, réussit à s'échapper, quoique l'un des vaisseaux de l'Escadre Angloise lui donnât la chasse dans la baie, mais elle fut prise dans la traversée par le Capitaine Hood.

IV. Les Anglois font une descente.

Le 16, les Anglois attaquèrent le fort des Nègres qui n'avoit que sept canons; ils s'en rendirent aisément les maîtres, ainsi que d'une autre batterie de quatre canons, à l'endroit nommé la Case des navires. Les troupes qui étoient à ces deux postes, voyant l'impossibilité de les défendre, se retirèrent dans la citadelle, & laissèrent le rivage libre

George II. An. 1759.

à la descente des Anglois, qui débarquèrent dans la nuit, & la passèrent sous les armes près le fort des Nègres, pendant que l'Escadre, qui avoit été un peu maltraitée par les batteries de canon, & par les bombes de la citadelle, prit une autre station dans la baie.

V. Ils se rembarquent le lendemain.

Le 17, les Anglois conduisirent quelques pièces de canon sur une hauteur, & nettoyèrent les bois d'où leurs troupes avoient beaucoup souffert durant toute la nuit par les petites armes des ennemis. A midi, les troupes Britanniques s'avancèrent en ordre vers une montagne qui commandoit la ville & la citadelle du Fort-Royal; mais ils furent encore très maltraités par le feu de la milice Françoise, qui étoit cachée dans les bois & derrière les haies. On avoit négligé de fortifier cette hauteur nommée Morne Tortenson; cependant quelques Officiers subalternes, qui en connoissoient l'importance, résolurent de la défendre avec un corps de milice, qui fut renforcé des troupes du fort des Nègres, & de la Case des navires, ainsi que de quelques soldats détachés du

Floriſſant. Malgré tous leurs efforts, comme ils manquoient de canons, étoient mal diſciplinés, & partageoient la conſternation qui s'étoit emparée de tous les habitants, il eſt vraiſemblable qu'ils auroient eu peine à ſoutenir une attaque bien conduite de troupes réglées; mais vers deux heures, le Général Hopſon abandonna cette entrepriſe. Il fit ſavoir au chef d'Eſcadre, qu'il ne pouvoit conſerver ſon terrein, à moins qu'on ne fît débarquer de gros canons près de la ville du Fort-Royal, ou à moins qu'on n'attaquât la citadelle par mer, pendant qu'il feroit ſes approches par terre. Ces deux expédients furent jugés impraticables par le Conſeil de guerre: on rappella les troupes des poſtes avancés; & elles furent rembarquées le ſoir, ſans aucun obſtacle de la part des François. L'attaque de Morne Tortenſon avoit coûté aux Anglois environ ſoixante & dix hommes tués ou bleſſés, y compris deux Officiers; & pour ſe venger de cette perte, ils brûlèrent les cannes de ſucre, & déſolèrent le pays qu'ils traverſèrent dans leur retraite. Les habitants de la Mar-

George II. An. 1759.

tinique pouvoient à peine ajouter foi au témoignage de leurs sens, lorsqu'ils se virent délivrés de leurs craintes, dans un temps où la confusion & la terreur dont ils étoient frappés, les auroit bientôt forcés de capituler. Il fut même depuis rapporté aux Anglois, que les principaux habitants s'étoient déja assemblés dans la place du Fort-Royal, pour délibérer sur la capitulation qu'ils pourroient demander.

VI. Ils paroissent devant le Fort Saint-Pierre.

Le plus grand nombre des Officiers qui composoient le Conseil de guerre, ayant jugé qu'on réussiroit mieux en attaquant le fort Saint-Pierre, l'Escadre mit à la voile vers cette partie de l'isle, & entra le 19 dans la baie. M. Moore déclara alors au Général, qu'il ne doutoit pas de pouvoir réduire la ville de Saint-Pierre; mais que si les bâtiments étoient maltraités dans l'attaque, ils deviendroient hors d'état d'être employés à quelque autre service plus important; que les troupes pouvoient aussi souffrir une si grande diminution, qu'elles seroient ensuite trop foibles pour former aucune entreprise plus considérable : mais

qu'en les conduisant à la Guadeloupe, qui étoit la retraite de tous les Corsaires François de ces parages, ils pourroient faire une expédition beaucoup plus utile pour les Colonies à sucre. M. Moore ajouta encore pour raison, que lorsqu'on se seroit rendu maîtres du fort Saint-Pierre, on n'auroit pas assez de troupes pour y laisser une garnison suffisante, d'autant que ce fort est commandé par des hauteurs, d'où les ennemis pourroient toujours l'incommoder excessivement. Ces raisons parurent assez fortes au Général pour le faire renoncer à cette entreprise. Cependant avant de prendre la résolution d'aller à la Guadeloupe, le Chef d'Escadre avoit donné des ordres pour faire sonder la baie, & envoié le Rippon pour éteindre le feu d'une batterie, située à un mille & demi au nord de Saint-Pierre. Le Capitaine Jekyl, qui commandoit ce bâtiment, jetta l'ancre près du rivage, & attaqua la batterie avec tant d'impétuosité, qu'elle fut abandonnée après quelques minutes; mais le Rippon se trouva exposé au feu de deux autres batteries placées

George II. An. 1759.

à quelque distance du rivage, & qu'on n'avoit pas d'abord apperçues. Elles endommagèrent beaucoup ce bâtiment, tant dans le corps du navire, que dans les manoeuvres; & il auroit été en grand danger de couler à fond, si on ne l'eût mis promptement hors de portée.

VII. Description de la Guadeloupe.

Les Anglois ayant renoncé pour lors à leur dessein sur la Martinique, mirent à la voile pour la Guadeloupe, qui est une autre des isles Antilles, trente lieues plus à l'ouest. Elle a de longueur environ quinze lieues, & douze de largeur, avec un petit canal qui la partage en deux parties, & que les habitants traversent dans des bacs. La partie occidentale est connue sous le nom de Basse-terre, & la capitale qui y est située, est défendue par une citadelle & par d'autres fortifications. La partie orientale, nommée Grande-terre, manque d'eau fraîche, qui est très commune à Basse-terre, & est défendue par le Fort-Louis, avec une redoute qui commande la rade, dans le district nommé du Gosier. Dans le canal, qu'on appelle rivière de sel, on trouve à chaque extrémité une rade

ou baie, dont l'une est nommée le Grand-Cul-de-sac, & l'autre le Petit-Cul-de-sac. La Guadeloupe est couverte de hautes montagnes & coupée de précipices, où les habitants transportent leurs effets les plus précieux, quand ils craignent quelque danger; mais on y trouve aussi de très belles plaines, arrosées de ruisseaux & de rivières, qui rendent le terrein très fertile. Cette isle produit une grande quantité de sucre, de coton, d'indigo, de tabac & de caffe, outre le riz qui y croît en abondance, ainsi que les pommes de terre, & beaucoup de légumes & de fruits particuliers au pays. Elle est très peuplée & dans un état florissant: sous le même gouvernement sont comprises deux petites isles, nommées Tous-les-Saints & Deseada qu'on voit à quelque distance de la côte, dans la partie orientale.

VIII. Les Anglois attaquent la Citadelle de Basse-terre.

Quand l'Escadre Britannique fut arrivée devant Basse-terre, M. Moore résolut de faire une attaque générale par mer contre la ville, la citadelle & les batteries qui la défendoient: on fit toutes les dispositions,

George II.
An. 1759.

& chacun des vaisseaux fut mis à son poste le lendemain matin, 23 de Janvier. A neuf heures, le Lion, commandé par le Capitaine Trelawney, commença l'attaque d'une batterie de neuf canons, & les autres bâtiments s'avancèrent tant contre les différentes batteries, que contre la citadelle, où il y avoit quarante-six canons & deux mortiers. L'action devint bientôt générale, & se soutint pendant quelques heures avec autant de vivacité d'un côté que de l'autre. Le Chef d'Escadre qui avoit mis son pavillon à la frégate le Woolwick, se tint hors de la portée du canon, vraisemblablement pour être plus en état de donner les ordres nécessaires. Quelques raisons qu'il ait pu apporter depuis pour pallier cette démarche, on la trouva d'autant plus extraordinaire, qu'on n'avoit encore vu dans la Marine Angloise qu'un seul exemple, au siège de Carthagène, d'un Amiral qui eût ôté son pavillon, & se fût retiré du combat, pendant que son propre vaisseau y étoit engagé.

IX.
Leurs batteries mettent le feu à la ville.

Vers cinq heures après midi le feu de la citadelle fut entièrement

éteint; mais le Burford & le Berwick ayant été chassés en mer par le vent, le Capitaine Shuldam qui commandoit la Panthère, ne se trouva plus soutenu. Le Capitaine Jekyl, qui montoit le Rippon, avoit aussi éteint le feu d'une batterie vers deux heures après midi; mais il étoit alors exposé au feu de deux autres; & un coup de vent le poussant à la côte, il se trouva dans une situation très périlleuse. Les ennemis voyant son embarras, s'assemblèrent en grand nombre sur la hauteur, & formèrent une ligne, d'où ils firent le plus grand feu de mousquèterie. La milice du pays amena ensuite une pièce de canon de dix-huit livres de boulet, & elle ne cessa de tirer pendant deux heures sur la poupe & sur la proue du Rippon, qui en fut très endommagé. Cependant le Capitaine rendoit le feu avec autant de courage que de persévérance, quoique ses gens tombassent fréquemment à ses côtés, jusqu'à ce que toutes ses grappes de raisin & toute sa bourre fussent employées, & ses manœuvres hachées en morceaux. Pour comble d'infortune,

George II. An. 1759.

une caisse qui contenoit neuf cents cartouches, sauta en l'air à la poupe, & mit le feu au vaisseau, mais il n'en arriva pas d'accident, par le prompt secours qu'on y apporta. Le Capitaine tira un coup de canon de détresse, que le Chef d'Escadre assura depuis n'avoir pas entendu; mais le Capitaine Leslie, qui commandoit le Bristol, voyant la situation dangereuse de ce bâtiment, passa entre le Rippon & la batterie, & fit un feu si bien dirigé, que cette diversion donna au Capitaine Jekyl le relâche qui lui étoit alors si nécessaire. Ce secours ne put l'empêcher de toucher la terre, où il demeura engagé jusqu'à minuit, quelques efforts qu'il pût faire pour se remettre à flot: enfin il y réussit, & avec le secours de son consor, il échappa à une destruction qui paroissoit inévitable. A sept heures du matin, tous les autres gros vaisseaux ayant éteint le feu des batteries contre lesquelles on les avoit envoyés, rejoignirent le reste de la Flotte. Les galiotes furent mises à l'ancre près du rivage, & commencèrent à jetter des bombes & des carcasses dans la ville,

dont les maisons qui n'étoient que de bois, & couvertes de paille, furent enflammées en peu de temps : les magasins à poudre sautèrent, & vers dix heures l'incendie fut général dans toute la place.

X. Ils s'emparent de la place.

Le lendemain, à deux heures après midi, l'Escadre jetta l'ancre à la rade de Basse-terre, où les Anglois trouvèrent les carcasses de quelques bâtiments que les François avoient brûlés à leur approche. Plusieurs avoient tenté de s'échapper ; mais tous ceux qui avoient osé mettre en mer, étoient devenus la proie des ennemis. A cinq heures, les troupes Britanniques débarquèrent sans opposition, & prirent possession de la ville & de la citadelle, qu'ils trouvèrent abandonnées. Ils apprirent par un déserteur Génois, qu'il n'y avoit dans toute l'isle que cent hommes de troupes réglées; qu'ils avoient fait une traînée pour faire sauter le magasin à poudre de la citadelle, mais qu'ils avoient été obligés de se retirer si précipitamment, que le temps leur avoit manqué pour exécuter ce dessein. La traînée fut aussitôt détournée ; on mit le magasin en

George II. An. 1759.

sûreté ; on perça les clouds enfoncés dans les lumieres des canons, & l'on arbora le drapeau Anglois sur le parapet. Une partie des troupes s'empara d'un poste avantageux sur une éminence, & une autre partie entra dans la ville, où le feu continuoit à étendre ses ravages.

XI. Le Gouverneur de l'isle refuse de capituler.

Le lendemain, au point du jour, les ennemis parurent au nombre de deux mille, presque tous de Milice du pays, environ à une lieue & demie de la ville, vers une maison où le Gouverneur avoit établi son principal quartier, & où il déclara qu'il conserveroit son terrein jusqu'à la dernière extrémité. Il étoit encouragé dans cette résolution par la situation avantageuse de ce poste, & par le voisinage d'un passage nommé le Dos-d'Ane, qui est l'unique défilé d'une chaîne de montagnes, par où l'on entre dans le Capestere, pays beaucoup plus uni, & plus agréable. Le chemin qui conduit de Basse-terre à ce passage, est si escarpé, & tellement embarrassé de rochers & coupé de précipices, qu'il n'y avoit pas lieu de penser qu'on le pût attaquer avec quelque

espérance de succès, excepté immédiatement après une descente, quand les habitants sont frappés d'une terreur panique ; mais ils avoient déja repris leurs esprits, s'étoient rassemblés & fortifiés entre les hauteurs, avoient équipé & armé leurs Nègres, & paroissoient défier tous les efforts des Anglois. Ceux-ci envoyèrent offrir au Gouverneur une capitulation honorable, mais il la refusa par une lettre où il répondit : » que » les Anglois avoient des forces suffisantes pour soumettre les parties extérieures de l'isle, mais » qu'il n'en étoit pas de même de » l'intérieur, où il combattroit avec » plus d'égalité : qu'à l'égard des » suites qui pouvoient arriver de » son refus, il étoit persuadé qu'elles » seroient conformes aux usages de » la guerre : & que s'il étoit trompé » dans son attente, il appartenoit à » un Maître assez puissant pour venger les injures que l'on pourroit » faire à ses sujets.

George II. An. 1759.

XII. Belle défense des habitants.

Les habitants secondèrent les intentions du Gouverneur par l'ardeur qu'ils montrèrent, & par les efforts qu'ils firent pour empêcher leur pays

George II. An. 1759.

de tomber sous la domination des Anglois. Ils attaquoient continuellement les partis ennemis, en tirant sur eux des bois & des plantations à sucre, dont les Anglois brûlèrent un grand nombre par ressentiment. Si nous en croyons les papiers publics de Londres, ils poussèrent même l'inhumanité jusqu'à faire périr dans les flammes un nombre de Nègres cachés dans une de ces plantations, en y mettant le feu de toutes parts. Les naturels, qui composoient la milice, se montroient fréquemment en gros corps, & mirent quelquefois en déroute des partis détachés d'Anglois. Les Nègres qu'on avoit armés, en détruisirent un grand nombre, en tirant au travers des buissons, à quoi ils étoient très experts. On rapporte aussi qu'une Dame, nommée Ducharmey, ayant armé ses esclaves, se mit à leur tête, fit plusieurs attaques assez vives sur un poste avancé que le Major Melville occupoit, & éleva un retranchement sur une hauteur opposée à ce poste; que les ouvrages construits par cette femme courageuse, furent emportés d'assaut par un détachement de

de troupes réglées; que les Anglois après une vigoureuse résistance, y entrèrent l'épée à la main, & brûlèrent les maisons & les plantations; mais que Madame Ducharmey, qui commandoit en personne dans cette action, réussit à s'échapper, quoique ce fût avec beaucoup de difficulté. Les habitants eurent un grand nombre d'escarmouches, où la fortune varia beaucoup, & ils suivirent toujours le plan qui paroissoit le meilleur pour leur sûreté. Au lieu de hasarder un combat général contre des troupes réglées, où ils auroient probablement eu du dessous, ils se ménagèrent, pour fatiguer les ennemis, en entretenant une espèce de petite guerre qui harassoit les Anglois dans un pays où la chaleur leur étoit insupportable, & où ils n'avoient que très-peu de provisions & de rafraîchissements. Les naturels réussirent en partie dans leur projet; les troupes de terre & de mer furent attaquées de fièvres & de maladies épidémiques, qui y firent de si grands ravages, que les hôpitaux étoient remplis de soldats, & qu'on fut obligé d'envoyer six cents ma-

George II An. 1759. lades à Antigoa, pour qu'ils y puſſent recevoir les ſecours néceſſaires.

XIII. Les Anglois ſe rendent maîtres du Fort-Louis. Le Général voyant qu'il devenoit de jour en jour plus difficile de réduire cette partie de la Guadeloupe, réſolut de tranſporter le théatre des opérations militaires dans la partie nommée Grande-terre, qui eſt la plus fertile, & qui eſt défendue, comme nous l'avons déja dit, par le Fort-Louis. En conſéquence, les gros vaiſſeaux mirent à la voile pour ſe rendre devant ce fort, qu'ils attaquèrent le 13 de Février. Après une canonade très vive, qui dura ſix heures, un corps de ſoldats de Marine débarqua avec les Montagnards; ils chaſſèrent les ennemis de leurs retranchements; entrèrent l'épée à la main dans le fort, & y arborèrent le pavillon Anglois.

Peu de jours après cette conquête, le Général Hopſon étant mort à Baſſe-terre, le commandement en chef paſſa au Major-Général Barrington, qui réſolut d'achever la réduction de l'iſle le plus promptement qu'il lui ſeroit poſſible. Pour faciliter cette expédition, le Chef d'Eſcadre envoya deux vaiſſeaux de

guerre croiser à la hauteur de l'isle de Saint-Eustache, pour empêcher les Marchands Hollandois d'aider les habitants de la Guadeloupe, qu'ils avoient constamment fournis de provisions depuis qu'ils s'étoient retirés dans les montagnes. Le Général Barrington, le jour même qu'il prit le commandement, donna ordre à ses troupes d'abattre leurs tentes & leurs huttes, pour que les ennemis pussent croire qu'il avoit dessein de demeurer dans le pays; mais peu de jours après il fit détruire les batteries de Basse-terre & des environs; rappella les détachements des postes avancés, & fit rembarquer tous ses gens, à l'exception d'un régiment & d'un détachement d'artillerie qu'il laissa en garnison dans la citadelle, dont il donna le commandement au Colonel Debrizay, Officier très expérimenté. Aussitôt que les habitants virent la côte libre, ils descendirent des montagnes, & s'approchèrent des ruines de la ville avec trois pièces de canon, mais ils en furent bientôt chassés par le feu de la citadelle. Ils élevèrent ensuite une batterie, d'où leurs canons & leurs bom-

George II. An. 1759.

George II. An. 1759.

bes causèrent quelque dommage aux fortifications ; ils menacèrent même de former une attaque régulière, mais ils furent repoussés par des sorties, toutes les fois qu'ils approchèrent du fort. Pendant le cours de ces hostilités, le Colonel Debrisay, le Major Trollop, un Lieutenant, deux bombardiers, & plusieurs soldats sautèrent en l'air, & périrent par l'explosion d'un magasin à poudre qui prit feu à l'angle flanqué du bastion du sud-est. La confusion qui suivit cet accident encouragea les ennemis à descendre des montagnes, dans l'espérance d'en tirer quelque avantage, mais ils furent bientôt repoussés par le feu de la garnison. Le Général instruit du sort de Debrisay, donna le commandement du fort au Colonel Melvil, & envoya le premier Ingénieur pour réparer les fortifications.

XIV. Leur Escadre se retire à la Dominique.

M. de Bompar arriva alors à la Martinique avec une Escadre de huit vaisseaux de ligne & de trois frégates, où étoient un bataillon de Suisses, & quelques autres troupes pour renforcer la garnison de l'isle. M. Moore, qui en fut instruit, rappella

les bâtiments qu'il avoit envoyés en course, & mit à la voile pour la Dominique, isle à neuf lieues au vent de la Guadeloupe. Il choisit cette station, parce que de cette isle il étoit à portée de s'opposer aux entreprises que pourroit former le Commandant François contre les opérations de l'armement Anglois. Il est difficile de juger des raisons qui empêchèrent M. Moore de mettre immédiatement à la voile pour la baie du Fort-Royal : s'il avoit pris ce parti, ou M. de Bompar auroit été forcé de combattre, ou il se seroit retiré dans le carénage, derrière la citadelle ; alors le Commandant Anglois, en jettant l'ancre entre l'isle du Pigeon & le fort des Nègres, l'auroit tenu comme bloqué dans le port. Au contraire, en se retirant à la Dominique, il laissa la mer libre aux Corsaires François qui fourmilloient sur les côtes de toutes ces isles, & qui en peu de temps conduisirent à la Martinique plus de quatre-vingt bâtiments marchands appartenant à des sujets de la Grande-Bretagne. Ces déprédations commises sous les yeux du Contre-Amiral, irritèrent excef-

George II.
An. 1759.

sivement les isles à sucre Angloises, qui n'avoient pas sujet de célébrer les louanges de cet Officier, chargé par état de les protéger.

XV.
Nouveaux efforts des troupes de terre.

Le Général Barrington qui n'avoit plus qu'un vaisseau de quarante canons pour protéger les bâtiments de transport, résolut de poursuivre l'expédition de la Guadeloupe par détachements, & le succès remplit parfaitement son attente. Il se détermina à faire une descente dans la partie de l'isle nommée la Grande-terre, & choisit pour ce service six cents hommes, qu'il mit sous les ordres du Colonel Crump. Ils débarquèrent entre les villes de Sainte-Anne & de Saint-François, & détruisirent quelques batteries des ennemis, qui ne firent que très peu de résistance. En même temps un autre détachement de trois cents hommes attaqua la ville du Gosier, l'emporta d'assaut, quoique la défense eût été très-opiniâtre ; chassa la garnison dans les bois ; mit le feu à la place, & démolit la batterie & le retranchement élevé pour la défendre.

Ce service rempli, ce détachement eut ordre de se faire un passage

jusqu'au Fort-Louis, pendant que la garnison de ce fort feroit deux sorties pour seconder cette excursion. Ils y réussirent avec quelque perte qu'ils essuyèrent en forçant un poste très fort qui se trouvoit sur leur route, & ils s'emparèrent d'une batterie que les François avoient élevée contre le camp Anglois, dans le voisinage du Fort-Louis.

Le Général ayant jusqu'alors réussi dans son projet, forma celui de surprendre en même-temps les villes de Petit-Bourg, Goyave & Sainte-Marie, situées sur les bords du petit cul-de-sac dans la partie de Basse-terre. Il en confia l'exécution aux Colonels Crump & Clavering; mais la nuit destinée à cette expédition fut si obscure, & accompagnée d'un temps si orageux, que les Nègres conducteurs, saisis d'épouvante, engagèrent plusieurs des bateaux plats sur les bancs de sable qui bordent ce côté de l'isle. Le Colonel Clavering descendit avec environ quatre vingt hommes, mais il se trouva tellement embarrassé dans des bois de mangrove, & dans des marais impraticables par leur profondeur, qu'il

George II. An. 1759.

fut obligé de se rembarquer, après avoir été découvert par les ennemis.

XVI. Ils s'emparent d'un poste important.

Ce projet n'ayant pas réussi, le Général envoya les mêmes Commandants, dont il connoissoit la valeur & l'habileté, avec un détachement de quinze cents hommes, y compris cent cinquante volontaires d'Antigoa, pour faire la descente dans une baie peu éloignée de la ville d'Arnouville, au fond du petit cul-de-sac, sous la protection du vaisseau de guerre le Woolwick. Les habitants ne s'opposèrent point au débarquement, & à mesure que les Anglois avancèrent, ils se retirèrent vers un fort retranchement, au delà de la rivière Lecorne. Ce poste étoit de la plus grande importance, & couvroit tout le pays jusqu'à la baie de Mahaut, où l'on débarquoit toutes les provisions & les munitions qui venoient de Saint-Eustache. Des marais couverts de mangroves rendoient les approches de la rivière inaccessibles, excepté par deux passages étroits coupés de fossés larges & profonds, & que les François avoient fortifiés avec des redoutes & des retranchements bien

palissadés, montés de canon, & défendus par une milice nombreuse. Malgré tous ces obstacles, les Commandants Anglois résolurent de hasarder un assaut : pendant que quatre pièces de canon & deux obus faisoient un feu continuel sur le sommet du retranchement, le régiment de Duroure & les Montagnards s'avancèrent sous la protection de cette artillerie, tirant par pelottons avec la plus grande régularité. Les ennemis intimidés par leur conduite tranquille & hardie, commencèrent à abandonner le premier retranchement de la gauche : alors les Montagnards tirèrent leurs épées, & soutenus par une partie du régiment, ils s'élancèrent avec leur impétuosité ordinaire, & suivirent les fuyards jusques dans la redoute, dont ils s'emparèrent; mais les habitants conservèrent toujours leur terrein dans les retranchements de la droite, d'où ils fatiguoient excessivement les attaquants par leur mousqueterie & par leur canon. En une demi-heure on fit un pont de service, & les troupes Angloises passèrent la rivière pour attaquer ce poste, que les en-

George II.
An. 1759.

nemis abandonnèrent alors précipitamment. Cependant on leur fit soixante & dix prisonniers, entre lesquels furent quelques-uns des principaux habitants de l'isle. Cet avantage coûta aux Anglois deux Officiers & treize soldats tués, & environ cinquante blessés.

XVII.
Ils se rendent maîtres de sainte Marie.

Quand on eut applani les chemins pour le passage de l'artillerie, les Anglois s'avancèrent vers *Petit-Bourg*, quoiqu'ils fussent harrassés dans leur marche par des partis détachés des ennemis. Ils arrivèrent le soir très-tard sur le bord de la rivière Lizarde, mais les François avoient fortifié le seul gué où l'on pût la traverser, par de bons retranchements, protégés d'une batterie de quatre pièces de canon qu'ils avoient élevée sur un côteau, à leur derrière. Le Colonel Clavering, pendant qu'il les amusoit par un feu constant qui tira toute la nuit sur leurs lignes, fit transporter dans deux canots qu'on mit à l'eau environ un mille & demi au dessous du gué, un nombre suffisant de troupes pour prendre les ennemis en flanc au point du jour; en même temps qu'il les attaqua de front

avec ſa petite armée. Ils ne ſoutinrent pas l'aſſaut, & auſſitôt qu'ils ſe virent entre deux feux, ils abandonnèrent le poſte, & prirent la fuite ſans garder aucun ordre. Le Colonel ayant paſſé la rivière, les ſuivit juſqu'à Petit-Bourg qu'ils avoient auſſi fortifié, & il y trouva le Capitaine Wedale avec une galiote, qui jettoit des bombes dans la redoute. Le Colonel fit auſſitôt occuper les hauteurs voiſines par quelques détachements, ce qui obligea les habitants de ſe retirer précipitamment de la place. Le 15 d'Avril, le Capitaine Steel détruiſit une batterie à Goyave, poſte très fort que les ennemis abandonnèrent à ſon approche, après une ſeule décharge de leur artillerie. En même temps le Colonel Crump fut détaché avec ſept cents hommes pour la baie de Mahault, où il brûla la ville & les batteries qu'il trouva abandonnées, ainſi qu'une grande quantité de proviſions qu'on y avoit apportées de l'iſle de Saint-Euſtache. Le Colonel Clavering, après avoir laiſſé une petite garniſon à Petit-Bourg, ſe mit en marche le 20 pour Sainte-Marie,

George II. An. 1759.

où il apprit que les ennemis avoient rassemblé toutes leurs forces, élevé des retranchements, & construit des barricades; mais on lui dit en même temps que leurs derrières étoient totalement découverts. Le Commandant Anglois détacha le Colonel Barlow avec un corps de troupes, pour les attaquer de ce côté, pendant qu'il marcheroit lui-même contre le front de leurs retranchements. Leurs corps avancés ne soutinrent qu'une volée de canon, & se retirèrent à leurs batteries de Sainte-Marie, dont les flancs étoient couverts par des bois & par des précipices. Quand ils virent que les Anglois n'étoient point épouvantés de ces obstacles, & qu'ils tournoient leurs lignes, ils en sortirent pour s'opposer à leurs efforts, mais ils furent aussitôt attaqués avec tant de vivacité, & par un si grand feu de canon & de mousquetterie, qu'ils abandonnèrent leur terrein, & prirent la fuite dans la plus grande confusion, laissant le champ de bataille & toute leur artillerie aux vainqueurs, qui la même nuit établirent leurs quartiers à Sainte-Marie.

George II. An. 1759.

XVIII. Toute l'isle de la Guadeloupe est forcée de capituler.

Le lendemain les Anglois entrèrent dans le fertile pays de Capesterre, où huit cents soixante-dix Nègres, qui appartenoient à un même Planteur, se rendirent à discrétion. Le Colonel Clavering y fut joint par deux Députés des habitants de l'isle, pour savoir quelle capitulation on voudroit leur accorder. On les conduisit à Petit-Bourg, où ils furent présentés au Genéral Barrington qui, en faisant réflexion sur l'absence de la Flotte, sur le petit nombre de troupes qu'il avoit à ses ordres, & qui diminuoient journellement, sur les difficultés qu'il rencontroit, & sur les secours que les habitants pourroient recevoir de la Martinique, jugea qu'il devoit profiter de leur terreur, & régla aussitôt les conditions auxquelles ils se soumirent. Les principaux articles portoient, que le Gouverneur, l'Etat-Major & les autres Officiers sortiroient de leurs postes avec un mortier, deux pièces de campagne & quatre charges; qu'ils seroient conduits à la Martinique, ainsi que leurs femmes & domestiques; qu'il seroit accordé un vaisseau pour toutes les

George II. An. 1759.

femmes & veuves des Officiers, lesquelles emporteroient leurs équipages, meubles & argenteries; que les Nègres enrôlés dans les compagnies Françoises auroient la liberté, à condition d'être envoyés immédiatement hors de l'isle; que les sujets de la Grande-Bretagne, réfugiés dans l'isle pour crimes ou pour dettes, auroient la liberté d'en sortir; que les habitants qui avoient défendu des postes, en sortiroient avec les mêmes honneurs que les Officiers des troupes réglées; que ceux des autres isles qui étoient venus à leur secours seroient conduits à la Martinique; que les habitants auroient le libre exercice de leur Religion, & que les Supérieurs des différents Ordres religieux pourroient faire venir de France ce qui leur seroit nécessaire; que les habitants garderoient une exacte neutralité, & ne seroient point obligés de porter les armes contre Sa Majesté Très-Chrétienne; qu'ils conserveroient leur gouvernement civil; qu'ils ne paieroient d'autres droits que ceux qu'ils payoient à la France; qu'ils pourroient envoyer leurs enfants en Fran-

ce, pour y recevoir l'éducation; qu'ils ne feroient point obligés de fournir de quartiers aux troupes Angloifes, ni d'efclaves pour travailler aux fortifications; que les gens des Corfaires feroient conduits à la Martinique, & que les habitants pourroient affranchir les Nègres auxquels ils avoient promis cette faveur pour la défenfe de l'ifle.

XIX. Arrivée du fecours François après la réduction de l'ifle.

A peine ces conditions étoient fignées, qu'il arriva un exprès au camp des François, pour apporter la nouvelle que M. de Beauharnois venoit de débarquer à Sainte-Anne avec un corps de fix cents hommes de troupes réglées, & environ deux mille Boucanniers, de l'artillerie, des provifions & des armes pour deux mille hommes. Ce fecours avoit été efcorté par l'Efcadre de M. de Bompar; mais auffitôt que les Commandants furent inftruits de la fignature de la capitulation, ils rembarquèrent les hommes avec toutes les provifions, & remirent à la voile pour la Martinique.

C'eft ainfi (dit M. Smollett) que la conquête de cette ifle importante, qu'on prétend qui produit elle feule

George II. An. 1759.

plus de sucre qu'on n'en recueille dans toutes les plantations Angloise, fut plutôt due au hasard, qu'à la valeur des troupes & à la conduite du Général, puisque si le secours étoit seulement arrivé une heure plutôt, il est très probable que les Anglois n'auroient pu réussir à réduire la Guadeloupe. Quoi qu'il en soit, les naturels méritent les plus grands éloges, non-*seulement* pour leur persévérance à défendre leur pays avec tant de bravoure, mais encore pour le courage avec lequel ils soutinrent toutes sortes de disgraces. Ils quittèrent aussitôt le Dos-d'Ane, ainsi que tous les autres postes, & retournèrent à leurs habitations respectives ; mais comme la ville de Basse-terre étoit réduite en un monceau de cendres, ils commencèrent à nettoyer les décombres, à élever des appentis ; & reprirent leurs occupations avec toute la gaieté qui caractérise la nation Françoise. De son côté, le Général Barrington leur donna tous les secours qui étoient en son pouvoir.

XX. Les Anglois prennent Marigalante.

Aussitôt après la capitulation de la Guadeloupe, le Général Anglois

fit sommer les isles nommées des Saints & Defeada, qui se soumirent aux mêmes conditions. Celle de Marigalante, environ à trois lieues sud-est de la Grande-terre, fit d'abord quelques difficultés; mais n'étant pas en état de soutenir l'attaque, les habitants se rendirent, quand ils virent que les Anglois alloient y faire une descente. Pendant ce temps M. Moore qui avoit eu nouvelle du départ de l'Escadre Françoise de la Martinique, s'étoit mis en mer, & avoit fait quelques mouvements assez équivoques pour s'approcher ou s'éloigner de M. de Bompar; mais quand il sut que ce Commandant étoit rentré à la Martinique, il reprit sa station dans le port de la Dominique, où il resta jusqu'à ce que M. de Barrington lui fit savoir que son intention étoit de renvoyer en Angleterre une partie des troupes. Alors M. Moore se rendit à la rade de Basse-terre, où il fut joint par deux vaisseaux de ligne Anglois, qui lui donnoient une grande supériorité sur l'Escadre de M. de Bompar. Cependant il ne parut pas empressé pour aller à sa rencontre, quoique

George II. An. 1759.

les François fussent alors à Grenada, isle qui n'est qu'à huit lieues de la Guadeloupe : enfin, ayant appris qu'ils en étoient partis, & qu'on croyoit qu'ils faisoient voile du côté de Saint-Domingue, il envoya un bâtiment d'avis pour en informer l'Amiral Cotes, qui commandoit une Escadre à la Jamaïque. Le Général Barington ayant visité toute l'isle, en donna le commandement au Colonel Crump, auquel il laissa trois régiments, fit embarquer les trois autres, & partit à la fin de Juin pour revenir en Angleterre, sous l'escorte d'une petite Escadre, commandée par le Capitaine Hughes; après quoi M. Moore, avec le reste des vaisseaux, fit voile pour Antigoa.

XXI. Les Anglois font alliance avec les sauvages de l'Amérique Septentrionale.

Pendant que les Anglois commençoient à étendre leurs armes victorieuses sur les isles à sucre des François, ils se préparoient à ouvrir une campagne sanglante dans les parties plus septentrionales de l'Amérique. Ils avoient commencé, dès la fin de l'année précédente, à ramener quelques-unes des nations sauvages qui avoient pris les armes, soutenues

& animées par les François, pour se venger des duretés que les Anglois avoient commises contre eux. En 1758, les Gouverneurs de la Pensylvanie & de la Nouvelle-Jersey, accompagnés d'un assez grand nombre des principaux habitants, réussirent à les amener à une conférence où la paix fut conclue avec ces nations, auxquelles on fit divers présents de bagatelles à leur usage ; le brandevin ne fut pas épargné, & ces farouches Américains se retirèrent tranquillement dans leurs habitations respectives, laissant aux sages Européens la liberté de s'égorger méthodiquement, & de disputer les armes à la main, à laquelle des nations de notre hémisphère demeureroit le droit exclusif de leur annoncer l'Evangile de paix.

George II. An. 1759.

XXII. Plan des Anglois pour la réduction du Canada.

Ce traité avec les Indiens facilitoit l'exécution du plan formé cette année par le Ministère Anglois contre les possessions Françoises. Au lieu d'employer toutes les forces des armes Britanniques contre un unique objet, ils se proposèrent de diviser ces forces, & d'agir en même-temps de trois côtés, pour partager

George II. An. 1759.

l'attention de leurs ennemis, les affoiblir, & réduire le Canada en une seule campagne. Dans l'espérance d'un succès plus assuré, le projet étoit formé de façon que les troupes employées aux différentes expéditions pouvoient se soutenir réciproquement, & même se joindre quand il seroit nécessaire, quoiqu'il fût difficile qu'elles pussent entretenir entre elles une correspondance assez exacte pour bien remplir toutes ces vues. Suivant ce projet le Général Wolfe, qui s'étoit si bien conduit l'année précédente au siège de Louisbourg, devoit gagner le fleuve Saint-Laurent aussitôt qu'il seroit débarrassé des glaces, avec un corps de huit mille hommes & une forte Escadre, pour entreprendre le siège de Quebec : le Général Amherst, qui avoit le commandement en chef, devoit avec une autre armée de troupes réglées & de troupes provinciales, formant en tout douze mille hommes, réduire Ticondérago & la pointe de la Chevelure, traverser le lac Champlain, suivre la rivière de Richelieu, pour gagner les bords du fleuve Saint-Laurent,

& joindre le Général Wolfe au siège de Quebec : Enfin, un troisième corps, commandé par le Général Prideaux, renforcé d'un nombre considérable d'Indiens amis, rassemblés par les soins de Sir Guillaume Jonhson, chargé de les commander, devoit investir le fort François, élevé près de la chûte ou cataracte de Niagara. Ce fort étoit le poste le plus important de l'Amérique Françoise, & commandoit, pour ainsi dire, à toutes les parties intérieures de ce vaste Continent. Il tenoit en respect tout le pays des six Nations; assuroit le commerce des parties intérieures, ainsi que la navigation des grands lacs, & la communication entre le Canada & la Louisiane, & ouvroit un passage pour faire des incursions dans les Colonies Britanniques. Il fut donc résolu que ce corps du Général Prideaux réduiroit Niagara, s'embarqueroit ensuite sur le lac Ontario, descendroit le fleuve Saint-Laurent, assiégeroit & prendroit Montréal, d'où il se joindroit à l'armée du Général Amherst. Outre ces trois corps, le Colonel Stanwix étoit chargé, avec un petit

George II. An. 1759.

détachement, de réduire les moindres forts, & de nettoyer les bords du lac Ontario.

XXIII. Critique de ce plan.

L'exécution de ce plan étoit accompagnée de très-grandes difficultés. La navigation du fleuve Saint-Laurent est aussi dangereuse qu'incertaine : la ville de Quebec, très forte par sa situation, & par ses fortifications, étoit défendue par une bonne garnison, & par des habitans d'une bravoure renommée. M. de Montcalm, dont le courage & l'activité étoient généralement reconnus, tenoit la campagne avec un corps de dix mille hommes, entre Quebec & Montréal, outre un autre corps de réserve qui voltigeoit autour de cette dernière place, où M. de Vaudreuil, Gouverneur du Canada, faisoit sa résidence. La garnison de Niagara étoit de plus de six cents hommes ; on ne pouvoit y arriver que par un chemin très-difficile, & M. de Levy qui tenoit la campagne avec un camp volant, connoissoit parfaitement tous les bois & tous les passages. La réduction des forts de Ticonderago, & de la pointe de la Chevelure pouvoit

être plus difficile qu'on ne l'imaginoit en Angleterre : les François étoient maîtres du lac Champlain, & du Fort de Chambly, élevé dans une situation très avantageuse près de la chûte de la Rivière de Richelieu, qui défend le passage par lequel le Général Amherst pouvoit entrer dans le fleuve Saint-Laurent. En supposant tous ces obstacles surmontés, il étoit très peu probable que ce Général & M. Wolfe arrivassent en même temps à Quebec, & celui qui approcheroit le premier de cette capitale, couroit risque d'être attaqué & défait par l'armée d'observation. Le dernier arrivé pouvoit ensuite être exposé au même danger au milieu d'un pays ennemi, & sans aucune place de sûreté où il pût se retirer s'il recevoit un échec. Si ces désastres, qui pouvoient suivre naturellement du plan projetté, fussent arrivés aux Anglois, les troupes destinées contre Niagara auroient eu le même sort, à moins que, par un bonheur inespéré, les avis ne leur en fussent venus assez promptement pour leur donner le temps de la retraite. Le projet auroit été plus

George II. An. 1759.

sensé, si M. Amherst avoit eu ordre de laisser deux ou trois régiments pour protéger les frontières de la Nouvelle-Yorck, & de joindre M. Wolfe, avec le reste de ses troupes, par le fleuve Saint-Laurent pour faire ensemble le siège de Quebec; mais alors le nombre des troupes combinées n'auroit pas été suffisant pour investir la place, & pour la défendre contre l'armée d'observation des François.

Quelques défauts qu'il y eut dans ce plan, dont les Anglois reconnoissent eux-mêmes la témérité, la fortune, qui leur avoit été si favorable dans la conquête de la Guadeloupe, le fut encore d'une manière plus étonnante dans celle du Canada: nous en parlerons après avoir rapporté ce qui concerne le Général Amherst, dont l'armée fut la première en état d'agir, quoiqu'il éprouvât de grands obstacles de la part de divers particuliers du pays, qui sembloient avoir en vue de traverser toutes ses opérations.

XXIV. Les François abandonnent Ticonderago & la pointe de la Couronne.

L'Eté étoit déja avancé quand ce Général passa le lac George avec ses troupes: cependant il n'avoit trouvé aucune

aucune opposition, & il arriva sans obstacle près de Ticonderago, dans l'endroit où les troupes Britanniques avoient souffert un si furieux échec l'année précédente. Les François parurent d'abord vouloir défendre cette forteresse; mais voyant que le Général Anglois faisoit toutes ses dispositions pour en entreprendre le siège, & pour le pousser avec vigueur, ils suivirent leurs instructions, qui portoient de se retirer de place en place vers Quebec, qui étoit le centre des opérations, plutôt que de risquer d'être faits prisonniers de guerre. En conséquence ils abandonnèrent Ticonderago la nuit du 27 Juillet, après en avoir en partie démantelé les fortifications, & se retirèrent à la pointe de la Couronne, sur les bords du lac Champlain. Le Général Amherst, après avoir pris possession de ce poste important, qui couvroit les frontières de la Nouvelle-York, & lui assuroit une retraite en cas de nécessité, fit réparer les fortifications & y mit une bonne garnison. Peu de jours après, il apprit par les gens d'un des détachements qu'il avoit envoyés à

George II. An. 1759.

la découverte des mouvements des ennemis, que le 1er d'Août ils avoient aussi abandonné la pointe de la Couronne : il en fit prendre aussitôt possession par un parti de coureurs ; s'y rendit lui-même le 4 & y fit camper ses troupes. Ses premiers soins furent d'y jetter les fondements d'un nouveau fort, pour mettre à couvert les possessions Britanniques dans cette partie, & pour empêcher les invasions qui avoient précédemment causé des dommages considérables aux plantations Angloises.

XXV. Les Anglois se rendent maîtres du lac Champlain.

Le Général apprit en cet endroit que les François s'étoient retirés à l'Isle-aux-Noix, qui est à l'autre extrémité du lac Champlain ; que leurs forces, commandées par M. de Burlemaque, consistoient en trois bataillons & cinq piquets de troupes réglées qui, avec les Canadiens & les soldats de Marine, formoient en tout trois mille cinq cents hommes effectifs, munis d'une nombreuse artillerie; que le lac étoit occupé par quatre gros bâtiments montés de canon & de différents régiments, sous les ordres de M. le Bras, Capitaine dans la Marine Françoise, avec M. de Rigaud

& quelques autres Officiers de mer. Sur cette nouvelle M. Amherſt, qui avoit chargé le Capitaine Loring de veiller ſur la conſtruction des bâtiments qu'on équipoit à Ticonderago, lui donna de nouveaux ordres pour qu'il fît conſtruire avec toute la diligence poſſible, une chaloupe de ſeize canons, & un radeau de quatre-vingt-quatre pieds de long, capable d'en porter ſix groſſes pièces, afin de s'aſſurer la ſupériorité ſur le lac. Lorſque ces bâtiments furent équipés, & qu'on y eut joint un brigantin, le Général s'embarqua le 11 d'Octobre; & ſecondé par le Capitaine Loring, il obligea les François à abandonner totalement le lac, avec perte de deux de leurs vaiſſeaux qui furent ſubmergés. M. Amherſt rentra au fort de la Couronne le 21 d'Octobre, & donna enſuite tous ſes ſoins à la nouvelle forteresse qu'il y faiſoit conſtruire, avec l'adjonction de trois petits ouvrages avancés. Il fit auſſi ouvrir une route de communication entre Ticonderago & les gouvernements de Maſſachuſets & du nouveau Hampshire, & fit les diſpoſitions pour les quar-

George II. An. 1759.

tiers d'hiver de ses troupes, de façon à mettre le pays à couvert des incursions des ennemis. Pendant tout l'Eté il n'eut d'autres nouvelles des opérations de M. Wolfe, que par quelques lettres relatives à l'échange des prisonniers, de la part de M. de Montcalm. Ce fut par cette voie qu'il apprit que M. Wolfe étoit descendu dans le voisinage de Quebec, & qu'il paroissoit disposé à en entreprendre le siège; mais que l'armée Françoise avoit dessein de lui livrer bataille, & que dans peu le sort de cette capitale seroit décidé.

XXVI. Ils s'emparent de Niagara.

M. Amherst étoit mieux instruit de ce qui se passoit du côté de Niagara. Le Général Prideaux, renforcé par les auxiliaires Indiens, que commandoit Sir Willam Johnson, s'avança jusqu'à la cataracte sans aucun obstacle, & investit la forteresse Françoise vers le milieu de Juillet. Il en fit les approches jusqu'au 20 du même mois, qu'en visitant la tranchée, il fut tué de l'éclat d'une bombe qui créva. Le commandement passa à Sir Johnson, qui suivit le plan de son prédécesseur avec le plus grand succès. Les François craignant de

perdre un poste aussi important, résolurent de ne rien négliger pour le conserver. Ils assemblèrent un corps de troupes réglées d'environ douze cents hommes; y joignirent quelques auxiliaires Indiens, & ces troupes se mirent en marche pour jetter du secours dans Niagara; mais M. Johnson, qui en fut informé, fit ses dispositions pour les enlever dans leur route. Il forma, dans la nuit du 23 de Juillet, une embuscade sur le chemin qui conduit de la cataracte à la forteresse; & les François ayant paru vers huit heures du matin, les Indiens Anglois s'avancèrent comme pour parler à ceux de leurs compatriotes qui servoient sous les drapeaux ennemis. La conférence fut refusée, & les Indiens des François ayant fait leur horrible cri de guerre, qui n'épouvantoit plus les troupes Britanniques, l'action commença avec la plus grande vivacité. Les François furent si bien reçus au front de leur attaque, que les Indiens auxiliaires leur tombant en même temps sur les flancs, en moins d'une demi-heure ce corps fut mis en déroute, le Commandant fut pris avec tous

George II. An. 1759.

les Officiers, & la pourſuite continua dans les bois l'eſpace de pluſieurs milles avec un carnage conſidérable. Ce combat s'étant paſſé à la vue du fort de Niagara, M. Johnſon envoya le Major Hervey avec un Trompette au Commandant, pour lui porter la liſte de dix-ſept Officiers qu'il avoit pris, & pour l'engager à ſe rendre avant qu'il y eût plus de ſang répandu, & pendant qu'il pouvoit encore contenir les Indiens. Le Commandant envoya un Officier viſiter les priſonniers, & s'étant ainſi aſſuré de la vérité, il conſentit à capituler. La garniſon, compoſée de ſix cents ſept hommes effectifs, ſortit avec les honneurs de la guerre, pour être embarquée ſur le lac, & conduite le plus promptement qu'il ſeroit poſſible à la Nouvelle-York. Ils mirent bas les armes en s'embarquant, mais ils eurent la permiſſion d'emporter leurs bagages, & on leur donna une eſcorte pour les garantir de l'inſolence & de la rapacité des Indiens. Toutes les femmes furent conduites, ſur leur demande, à Montréal; & les malades & les bleſſés, hors d'état d'être tranſportés,

furent traités avec la plus grande humanité.

George II. An. 1759.

XXVII. Eloge de M. Johnson.

Cet exploit fut le second où M. Johnson eut l'avantage dans le cours de cette guerre en Amérique, & où il fit prisonnier le Commandant des François. Cet Officier, de même que M. Clive, n'avoit jamais eu d'éducation militaire, & ils réussirent l'un & l'autre par leur courage & par leurs talents naturels. Sir William Johnson se distingua non-seulement par sa bravoure & son intelligence dans la guerre; mais ce qui mérite encore plus d'éloges, est la considération que sa justice, sa bienfaisance & son intégrité lui acquirent parmi les Tribus Indiennes des six nations. Il réussit à les assembler au nombre de onze cents à Niagara, & à les contenir dans les règles du bon ordre & de la modération.

XXVIII. Préparatifs pour le siege de Quebec.

La réduction de cette place, & la prise de possession de la pointe de la Couronne, étoient des exploits beaucoup plus faciles que la conquête de Quebec, qu'on regardoit comme le principal objet auquel tous les autres étoient subordonnés. Le 14 de Février, une Escadre de six vaisseaux

George II. An. 1759.

de ligne & de onze frégates, aux ordres de l'Amiral Holmes, partit de Spihtéad, & le 17, l'Amiral Saunders mit à la voile du même port avec une autre de neuf vaisseaux, une chaloupe armée en guerre, trois galiotes à bombes & trois brûlots. Ces deux Escadres s'étant réunies, arrivèrent le 21 d'Avril à la vue de Louisbourg; mais ils en trouvèrent le port tellement embarrassé par les glaces, qu'ils allèrent jetter l'ancre dans celui d'Hallifax en Acadie. Le Contre-Amiral Durell fut détaché de la flotte avec une petite Escadre, pour remonter le fleuve Saint-Laurent jusqu'à l'isle des Coudres, & pour enlever les secours qui pourroient venir de France à Quebec. Il s'empara de deux bâtiments chargés de provisions, mais il fut prévenu par dix-sept autres, chargés de munitions de guerre & de bouche, & de quelques recrues, sous l'escorte de trois frégates qui arrivèrent sans accident à la capitale du Canada. Le temps étant devenu plus favorable, M. Saunders retourna à Louisbourg, & après avoir embarqué les troupes de terre, au nom-

bre de huit mille hommes, il ne perdit pas de temps pour entrer dans le fleuve. Les opérations de la campagne furent confiées, comme nous l'avons déja remarqué, au Général Wolfe, qui eut pour Brigadiers Mrs Monckton, Townshend & Murray. Ces quatre Commandants étoient dans la fleur de l'âge; mais ils s'étoient attachés avec tant de succès à l'étude de l'art militaire, qu'ils égaloient les plus anciens Officiers. M. Wolfe étoit fils d'un Major Général de même nom, qui s'étoit toujours distingué par ses talents; & les trois autres se ressembloient par l'âge, par le rang, par le mérite, & par la famille, étant également nés dans la noblesse. M. Townshend avoit servi avec réputation dans la guerre précédente, mais il s'étoit retiré à la paix, mécontent de quelque dureté de la part de ses supérieurs. Cependant ses talents militaires n'étoient pas demeurés ensévelis pour sa Patrie, & il les avoit fait paroître dans les soins qu'il s'étoit donnés pour former le plan de la nouvelle Milice. Lorsque le commandement de l'armée d'Amérique passa à un nou-

George II. An. 1759.

George II. An. 1759.

veau Général, l'esprit de patriotisme & l'amour de la gloire eurent tant d'effet sur M. Townshend, que quoiqu'il fût héritier présomptif d'une Pairie en Angleterre, qu'il jouît d'une fortune très opulente, qu'il fût les délices de ses amis, & qu'il fût sollicité à mener une vie tranquille par tous les attraits d'une félicité domestique, il rompit tous ses engagements, offrit ses services à son Souverain, & s'exposa aux dangers d'un long voyage, aux fatigues d'un climat rigoureux, & aux hasards d'une campagne remplie de peines & de difficultés.

XXIX. Les Anglois débarquent dans l'isle d'Orléans.

L'armement destiné contre Quebec remonta le fleuve Saint-Laurent sans rencontrer d'obstacles, & sans éprouver aucunes des difficultés dont on disoit que la navigation de ce fleuve étoit ordinairement accompagnée. Il est vrai que les Anglois dûrent cet avantage à d'excellentes cartes du fleuve qu'on avoit trouvées dans les vaisseaux pris sur les François. Le 29 & le 30 de Juin les troupes de terre débarquèrent en deux divisions dans l'isle d'Orléans, située quelques lieues au dessous de

Quebec. Cette isle est grande, fertile, bien cultivée, produit beaucoup de grains, & est très peuplée, avec plusieurs villages & de très belles plantations. Le Général Wolfe y fit distribuer un manifeste contre la France, dans lequel il offroit sa protection aux habitants, & promettoit de les maintenir dans leurs possessions, ainsi que dans le libre exercice de leur Religion, pourvu qu'ils demeurassent tranquilles, & ne prissent aucune part aux différends qui s'étoient élevés entre les deux Couronnes. Cette déclaration n'eut aucun effet; les Canadiens comptoient peu sur la sincérité des Anglois, qu'ils regardoient comme des ennemis cruels & barbares, soit qu'il eussent reçu cette prévention de la part de leurs Prêtres, comme le prétendent les Auteurs de cette Nation, soit que la conduite tenue par les troupes Britanniques envers les sauvages attachés aux François, eût donné de justes raisons de craindre qu'ils n'usassent pas de plus de modération avec des peuples plus civilisés. Ils furent tellement frappés de cette crainte, qu'ils abandonnèrent leurs habita-

George II. An. 1759.

tions, se joignirent aux partis d'Indiens qui se tenoient cachés dans les bois, tombèrent souvent avec eux sur les Anglois qu'ils trouvoient séparés du gros de l'armée, & en tuèrent plusieurs avec des circonstances de barbarie trop usitées parmi les Sauvages. M. Wolfe écrivit au Général François, pour lui représenter que de telles énormités étoient contre les règles de la guerre qui s'observoient entre les nations policées, qu'elles déshonoroient le service François, & faisoient honte à la nature humaine : ajoutant que, si les Colons & les Indiens ne se contenoient pas à l'avenir dans de justes bornes, il brûleroit leurs villages, détruiroit leurs plantations, & useroit de représailles sur ses prisonniers, auxquels il feroit souffrir les mêmes cruautés qui seroient commises par la suite sur les soldats, ou sur les sujets de son Maître. Il étoit impossible que le Gouverneur pût étendre son autorité sur des sujets sauvages & sur des Colons que la frayeur avoit fait écarter dans les forêts : ils continuèrent leurs massacres, & M. Wolfe autorisa de sang

froid de ſemblables horreurs, ſous prétexte de repréſailles.

XXX. Ils s'emparent de la pointe de Levy.

Quoique M. de Montcalm, qui commandoit les troupes Françoiſes, fût ſupérieur en nombre aux Anglois, il prit avec raiſon le parti de ne pas haſarder un combat douteux, mais de s'en tenir à la défenſe du pays, qui étoit preſque impraticable, tant par ſa force naturelle, que par les ouvrages qu'on avoit faits pour le garantir contre tous ennemis. La ville de Quebec étoit bien fortifiée, avec une garniſon de deux à trois mille hommes, qui avoient des munitions en abondance, & des vivres pour ſix ſemaines. M. de Montcalm avoit augmenté les troupes de la Colonie de cinq bataillons, compoſés de l'élite des habitans, & avoit donné tous ſes ſoins à bien diſcipliner les Canadiens du voiſinage, en état de porter les armes, ainſi que diverſes tribus de Sauvages. Il tenoit la campagne avec une armée de douze à treize mille hommes, dans une ſituation très avantageuſe, campée ſur le rivage qu'on appelle de Beaufort, depuis la rivière de Saint-Charles, juſqu'au ſaut de Montmorency, &

George II. An. 1759.

l'on avoit élevé de très forts retranchements dans tous les endroits accessibles. Au sentiment même des Anglois, l'entreprise de former le siège de Quebec, malgré des obstacles qui paroissoient aussi insurmontables, étoit non-seulement contre les règles ordinaires de la guerre, mais on pouvoit encore la taxer de témérité, & elle choquoit directement, disoient-ils, toutes les lumières du bon sens. M. Wolfe n'ignoroit aucunes de ces difficultés; mais on peut dire, pour le justifier, qu'il avoit toujours une retraite sûre, tant que l'Escadre Britannique conserveroit son poste dans la rivière, & qu'il avoit l'espérance d'être joint par le Général Amherst. Cependant il paroît que le desir de la gloire, plus que toute autre considération, lui fit fermer les yeux sur tous les obstacles, & son imprudence fut couronnée par le succès. Il apprit qu'il y avoit un corps des ennemis postés avec du canon à la pointe de Levy, sur la rive méridionale du fleuve, vis-à-vis de Quebec, & il envoya contre eux le Brigadier Monckton, à la tête de quatre bataillons. Cet Officier passa

le fleuve dans la nuit du 29, eut le lendemain une escarmouche avec quelques troupes irrégulières, & les obligea d'abandonner ce poste, dont les Anglois s'emparèrent aussitôt. En même temps le Colonel Carlton, avec un autre détachement, prit possession de la pointe occidentale de l'isle d'Orléans, & l'on fortifia ces deux postes pour prévenir les François, qui auroient pu, s'ils s'en étoient emparés les premiers, empêcher aucun bâtiment de jetter l'ancre à plus de deux milles de Quebec. Outre cet avantage, la pointe de Levy étoit à la portée du canon de la place, & l'on y éleva aussitôt une batterie de mortiers & de grosse artillerie. M. de Montcalm, qui en avoit prévu l'effet, détacha un corps de seize cents hommes, qui traversèrent la rivière pour attaquer & détruire les ouvrages avant qu'ils fussent achevés; mais ce détachement s'étant avancé en désordre, une partie tira sur l'autre, & tous se retirèrent dans la plus grande confusion, sans attendre le feu des Anglois: ceux-ci finirent donc tranquillement leur batterie, & firent agir leurs ca-

George II. An. 1759.

nons & leurs mortiers avec tant de succès, qu'en peu de jours la ville haute fut très-endommagée, & que la ville basse fut réduite à un tas de ruines.

XXXI. Les François manquent de brûler la flotte Angloise.

Vers le même temps, la Flotte Angloise fut exposée à un très-grand danger. Aussitôt que les Anglois eurent débarqué à l'isle d'Orléans, le vent devint si furieux, qu'il s'éleva une violente tempête; que plusieurs vaisseaux de transport furent jettés les uns sur les autres; qu'un grand nombre de barques & d'autres petits bâtiments coulèrent à fond, & que quelques gros vaisseaux perdirent leurs ancres. Les François voulant tirer avantage de la confusion qu'ils croyoient que ce désastre avoit occasionnée, préparèrent sept brûlots, & à minuit M. de Vaudreuil donna ordre de les lancer sur la flotte. Si les intentions du Gouverneur eussent été bien remplies, il y a tout lieu de croire qu'il n'en seroit pas échappé un seul bâtiment; mais la peur s'empara de ceux qui commandoient les brûlots. Ils y mirent le feu à plus d'une lieue au dessus des ennemis, & se sauvè-

rent dans leurs canots. Les Anglois qui les virent venir, eurent le temps nécessaire pour s'en garantir ; ils réussirent à les faire avancer vers le rivage, où ils firent tout leur effet, & brûlèrent jusqu'au fond sans leur causer aucun dommage. Les François firent ensuite des radeaux enflammés, qu'ils envoyèrent contre la flotte, mais ils n'eurent pas plus d'effet que les brûlots.

George II. An. 1759.

XXXII. Les Anglois établissent leur camp au saut de Montmorency.

Les ouvrages pour mettre en sûreté l'hôpital Anglois & les munitions de l'isle d'Orléans, étant finis, les troupes Britanniques traversèrent, le 9 de Juillet, le bras septentrional dans des barques ; firent leur descente sous le couvert de deux chaloupes de guerre, & établirent un camp du côté où la rivière de Monmorency les séparoit de la gauche des François. Le lendemain matin, une compagnie de Coureurs, postés dans un bois pour couvrir quelques Travailleurs, fut attaquée par les Indiens François, & mise totalement en déroute ; mais les troupes qui se trouvèrent les plus proches s'étant avancées, repoussèrent les Indiens avec une perte considérable.

George II. An. 1759.

Les raiſons qu'eut le Général *Wolfe* pour choiſir ce poſte près du ſaut de Montmorency, quoiqu'il ſe trouvât ſéparé de Quebec par ce ſaut & par la rivière de Saint-Charles, ſont déduites dans une lettre qu'il écrivit à M. Pitt, & qui fut rendue publique. Il y obſervoit que le terrein qu'il avoit choiſi étoit élevé, & commandoit en partie le terrein oppoſé où les François étoient campés; qu'il y avoit au deſſous du ſaut un gué qu'on pouvoit paſſer pendant quelques heures à chaque marée, tant à la fin du reflux, qu'au commencement du flux, & qu'il eſpéroit pouvoir traverſer plus haut la rivière, de façon qu'il ſeroit à portée de combattre le Marquis de Montcalm avec beaucoup moins de déſavantage que s'il l'attaquoit dans ſes retranchements. M. Wolfe envoya à la découverte ſur la rivière de Montmorency, & l'on trouva un gué environ trois milles plus haut; mais outre que le rivage oppoſé étoit naturellement eſcarpé & couvert de bois, les ennemis y avoient encore fait des retranchements qui le rendoient abſolument inacceſſible. L'eſcorte fut

attaquée deux fois par les Indiens, qui furent repoussés; mais les Anglois perdirent quarante hommes, tués ou blessés, du nombre desquels furent plusieurs Officiers.

XXXIII. Désavantages qu'ils ont dans cette position.

Il paroît que le Général Wolfe avoit mal choisi le terrein où il avoit établi ses troupes. Il ne pouvoit les faire agir sans qu'elles traversassent la rivière de Montmorency avec de grands désavantages, & sans attaquer des ennemis supérieurs en nombre, & défendus par des redoutes & des retranchements. S'il arrivoit que par la valeur des troupes Britanniques, il réussît à les chasser des postes où ils étoient si bien fortifiés, le succès devoit nécessairement coûter aux Anglois un grand nombre d'Officiers & de soldats; & les François avoient une retraite au delà de la rivière de Saint-Charles, qu'il auroit encore fallu traverser avec les mêmes difficultés. Supposant encore que la fortune fût assez favorable pour que les Anglois surmontassent tous ces obstacles, & défissent les François en bataille rangée, la garnison de Quebec auroit été renforcée par le reste de leur armée, &

George II. An. 1759.

M. Wolfe n'auroit pu entreprendre, avec quelque espérance de réussite, le siège d'une place très-étendue & bien fortifiée, dont la garnison auroit été presque égale à son armée, qui suffisoit à peine pour en former l'investissement. Enfin, la bonne conduite reconnue du Général François donnoit lieu de croire qu'il n'engageroit pas une bataille rangée en pleine campagne. Toutes ces raisons parurent vraisemblablement assez importantes au Général Wolfe pour l'empêcher de risquer une attaque, jusqu'à ce qu'il eût reconnu la partie supérieure du fleuve Saint-Laurent, dans l'espérance de trouver un endroit plus favorable pour faire une descente.

XXXIV. Ils font une autre descente infructueuse.

Le 18 Juillet, l'Amiral, sur la demande de M. Wolfe, détacha deux vaisseaux de guerre, deux chaloupes armées, & quelques bâtiments de transport pour remonter le fleuve, & ils passèrent devant Quebec sans que les François leur fissent souffrir aucun dommage. Le Général qui s'étoit mis sur ce petit armement, observa soigneusement le rivage qui étoit du côté des François, & re-

marqua que les difficultés naturelles du terrein étoient encore augmentées par la vigilance & les attentions du Commandant. Quoique la descente parût impraticable entre la ville & le Cap-Rouge, le Général Wolfe, pour partager les forces des ennemis, envoya un détachement, commandé par le Colonel Carlton, avec ordre de débarquer à la pointe au Tremble. Cet ordre fut exécuté avec peu de perte, & l'on fit quelques prisonniers, par lesquels on apprit qu'un grand nombre des habitants de Quebec avoient quitté la ville avec leurs effets les plus précieux, mais on ne trouva aucun magasin.

XXXV. Echec que reçoivent les Anglois.

Le Général, trompé dans son attente, retourna au saut de Montmorency, où le Brigadier Townshend, en entretenant un feu supérieur qui traversoit la riviére, avoit empêché les François d'élever une batterie qui auroit commandé le camp des Anglois. M. Wolfe résolut d'attaquer les ennemis, quoiqu'ils fussent postés très avantageusement, & qu'ils fussent préparés de toutes parts à le bien recevoir. Son dessein étoit de

George II. An. 1759.

commencer par s'emparer d'une redoute détachée sur le bord de la rivière, & qui paroissoit hors de la portée du canon des retranchements placés sur la hauteur. Il pensoit que si les François entreprenoient de défendre cette redoute, il pourroit les attirer à un combat général, & que s'ils demeuroient, au contraire, tranquilles spectateurs de ce qu'il avoit résolu de faire, il pourroit ensuite examiner leur situation, & choisir l'endroit par où il seroit plus aisé de les attaquer. Il fit ses préparatifs en conséquence : le dernier de Juillet après midi, on fit monter une partie de la brigade de Monckton dans les barques de la Flotte, pour la transporter de la pointe de Levy, & les deux brigades de Townshend & de Murray furent rangées en bataille pour traverser le gué quand il seroit nécessaire. L'Amiral fit avancer le vaisseau de guerre le Centurion dans le canal, pour faciliter leur passage, en tenant en échec le feu de la batterie basse qui commandoit le gué. On plaça une forte artillerie sur la hauteur, pour battre & enfiler la gauche du retranchement des Fran-

çois, & deux bâtiments plats, bien équipés & bien armés, furent conduits jusqu'à terre, près de la redoute, pour favoriser la descente des troupes. La confusion qu'on remarqua dans les François pendant qu'on prenoit toutes ces mesures préliminaires, & le trouble où il parut que les mit le feu du Centurion, déterminèrent M. Wolfe à attaquer immédiatement la redoute. Les ordres furent donnés pour que les trois Brigadiers missent leurs troupes en mouvement à un certain signal qui fut fait dans le temps le plus favorable de la marée. Plusieurs des barques de la pointe de Levy touchèrent sur un bas-fond très éloigné du rivage, & cet accident occasionna un désordre qui fit perdre beaucoup de temps, ce qui obligea le Général de faire faire halte à la brigade de Townshend, qui étoit déja en mouvement. Cependant les barques furent remises à flot, & rangées en bon ordre, malgré le feu de l'artillerie, & malgré les bombes auxquelles elles étoient exposées. Le Général ayant sondé lui-même les profondeurs, marqua l'endroit où

George II.
An. 1759.

les troupes pouvoient débarquer le plus facilement ; & les premières qui descendirent, furent treize compagnies de Grenadiers, avec deux cents hommes du second bataillon des Américains. On leur avoit ordonné de se former en quatre corps séparés, & de commencer l'attaque, soutenus par la brigade de Monckton, aussitôt que les autres troupes auroient passé le gué, & seroient assez proches pour contribuer à les soutenir. Ces instructions ne furent nullement suivies : avant que M. Monckton fût débarqué, & pendant que la brigade de Townshend étoit en marche, encore fort éloignée, les Grenadiers, sans attendre qu'on les eût rangés régulièrement, s'élancèrent impétueusement dans les retranchements François, où ils entrèrent dans le plus grand désordre. Leur témérité fut la source de leur infortune : le premier feu qu'ils essuièrent, fit un effet si terrible, qu'ils furent obligés de se réfugier sous la redoute que les François avoient abandonnée à leur approche. Ils demeurèrent quelque temps dans cette situation fâcheuse, exposés au feu d'une

d'une canonade aussi vive, & dans l'impossibilité de pouvoir se former, malgré les efforts de plusieurs braves Officiers qui exposèrent & même sacrifièrent leurs vies pour remplir leurs devoirs. Le Général, voyant le peu de réussite de tous ses projets, leur donna ordre de se retirer & de se former derrière la brigade de Monckton, qui avoit fait sa descente, & s'étoit mise en bataille sur le rivage. Ils se retirèrent en confusion, laissant sur la place un grand nombre de leur gens exposés à la barbarie des sauvages Indiens, qui massacrèrent ceux qui étoient encore en vie, & qui enlevèrent la chevelure aux morts. La plus grande partie du jour s'étoit passée dans ces mouvements infructueux; mais pour comble de disgrace, il s'éleva un vent furieux, en même temps que la marée commençoit à monter, en sorte que si les Anglois eussent fait une nouvelle tentative, & eussent été repoussés, la brigade de Townshend auroit été en grand danger de ne pouvoir faire sa retraite. M. Wolfe jugea donc à propos de re-

George II.
An. 1759.

noncer à l'attaque, & il repassa de l'autre côté de la rivière de Montmorency. Pendant cette action, qui dura près de sept heures, les Canadiens essuièrent un feu continuel de bombes & de canons, sans en être ébranlés, & ils eurent environ cent vingt hommes, tant tués que blessés. Le Chevalier de Levy fut pendant tout le même temps à cheval, exposé au plus grand feu, & quand il se retira, il étoit presque enveloppé de boulets, de bombes & de grenades; cependant il ne reçut aucune blessure.

XXXVI. Autre entreprise de M. Murray.

Quelque téméraire que parut cette entreprise, elle pouvoit être justifiée par plusieurs bonnes raisons. Les Anglois dans cette position faisoient agir toute leur artillerie avec le plus grand effet; toutes les troupes pouvoient combattre ensemble; & en cas d'échec, elles avoient une retraite sûre, au moins dans le temps de la basse marée. Cependant les raisons contraires étoient certainement plus fortes; les François étoient postés sur une hauteur qui commandoit les Anglois; le rivage, couvert

d'une boue noire & glissante, étoit rompu par des trous & des crevasses; la hauteur étoit escarpée & impraticable en plusieurs endroits; les ennemis étoient en grand nombre, & faisoient le plus grand feu de leurs retranchements. Si l'entreprise eût réussi, les Anglois auroient perdu beaucoup de monde, au-lieu que la perte des François auroit été peu considérable, parce que les bois voisins leur présentoient une retraite assurée: enfin, il auroit toujours fallu traverser la rivière de Saint-Charles, avant de pouvoir investir la ville. George II. An. 1759.

Aussitôt après cet échec, où les Anglois perdirent, de leur propre aveu, plus de cinq cents hommes, & plusieurs braves Officiers, le Général détacha le Brigadier Murray avec douze cents hommes, qu'il envoya dans des bâtiments de transport, au dessus de la ville. Il fut chargé de soutenir les opérations du Contre-Amiral Holmes, qu'on y avoit fait passer avec un vaisseau de cinquante canons & trois frégates, dans l'intention de détruire les bâti-

George II. An. 1759.

ments François qui y étoient *à l'ancre*. Le Brigadier avoit ordre de saisir toutes les occasions de combattre les détachements ennemis, & même de les exciter à en venir à une action. Il essaya deux fois de faire sa descente sur le rivage septentrional, sans pouvoir y réussir; mais la troisième tentative fut plus heureuse. Il débarqua à Deschambaut, quinze lieues au dessus de Quebec, & y brûla un gros magasin rempli d'armes, d'habits, & de munitions de guerre & de bouche. Il ne resta pas long-temps en cet endroit, & malgré les ordres positifs de combattre les François, s'il en trouvoit l'occasion, il se retira à l'approche de M. de Bougainville, que M. de Vaudreuil avoit chargé de garder cette côte avec un corps de deux mille hommes François & Canadiens, outre deux cents Cavaliers. M. Murray voyant que les bâtiments François etoient hors d'insulte, & qu'il ne pouvoit rien entreprendre d'important, revint au camp avec quelques prisonniers. Ce fut d'eux que les Anglois apprirent la conquête de Nia-

gara ; que les François avoient abandonné la pointe de la Couronne, & que le Général Amherst faisoit des préparatifs pour attaquer dans l'isle-aux-Noix le corps commandé par M. de Burlamaque.

George II. An. 1759.



CHAPITRE III.

§. I. *Chagrin & inquiétude du Général Wolfe.* §. II. *Difficultés du siège de Quebec.* §. III. *Nouveau plan formé par les Anglois.* §. IV. *Ils descendent le fleuve dans la nuit.* §. V. *Bonheur qui accompagne cette entreprise.* §. VI. *Ils s'emparent des hauteurs d'Abraham.* §. VII. *Bataille de Quebec. M. Wolfe & M. de Montcalm sont tués.* §. VIII. *Les Anglois s'emparent de Quebec.* §. IX. *Réflexions sur cette conquête.* §. X. *Joie excessive des Anglois.* §. XI. *Contributions volontaires pour les soldats & les prisonniers.* §. XII. *Fin de la campagne en Amérique.* §. XIII. *Affaire de l'Inde. Les François assiègent Madras.* §. XIV. *Ils sont obligés de se retirer.* §. XV. *Remarques d'un Ingénieur sur l'état des batteries Françoises.* §. XVI. *Le Major Laurence quitte l'Inde.* §. XVII. *Mécontentement des troupes Françoises.* §. XVIII. *Les François prennent Vandavacky.* §. XIX. *Défec-*

tion de l'armée entière. §. XX. *Les Anglois prennent Masulipatam.* §. XXI. *Ils se rendent maîtres de Surate.* §. XXII. *Disposition des Anglois pour attaquer les François.* §. XXIII. *Les Anglois font une entreprise infructueuse sur Vandavachy.* §. XXIV. *Expédition des François à Gombron.* §. XXV. *Combat naval entre M. d'Aché & l'Amiral Pococke.* §. XXVI. *L'Amiral Cornish arrive dans l'Inde.* §. XXVII. *L'Amiral Pococke repasse en Europe.* §. XXVIII. *Hostilités dans le Bengale entre les Anglois & les Hollandois.* §. XXIX. *Accomodement entre les deux Nations.* §. XXX. *Les François reprennent Schéringham.* §. XXXI. *Les Anglois prennent Vandavachy & Carangoly.* §. XXXII. *Les François se mettent en marche pour reprendre cette place* §. XXXIII. *Bataille de Vandavachy gagnée par les Anglois.* §. XXXIV. *Ils se rendent maîtres d'Arcate.*

George II. An. 1759.

I. Chagrin & inquiétude du Général Wolfe.

SI l'Auteur Anglois qui nous a donné le détail du siège de Quebec, s'étend avec complaisance sur les succès de sa Nation, il ne dissi-

George II. An. 1759.

mule pas les fautes de ses Généraux, ni l'embarras où ils se trouvoient quand il survenoit des difficultés qu'ils craignoient ne pouvoir surmonter. Le portrait qu'il fait de ses compatriotes au sujet de la conduite de ce siège, nous a paru assez conforme à la vérité, pour ne pas en priver nos Lecteurs. Le désastre (dit-il) que les Anglois éprouvèrent au saut de Montmorency, *fit* une profonde impression sur l'*esprit* du Général Wolfe ; dont l'ame étoit trop haute pour souffrir l'idée la plus éloignée de censure ou de disgrace. Il connoissoit le caractère du peuple Anglois, naturellement téméraire, impatient & capricieux, qui s'abandonne à une joie excessive au moindre rayon de succès, & qui se laisse abattre jusqu'au découragement, à la plus légère apparence d'un revers. Sans mesure dans leurs expressions hyperboliques pour chanter les louanges de ceux qui ont réussi dans leurs entreprises, & également extrêmes dans leurs clameurs contre ceux qui ont le malheur d'échouer dans leurs projets ; les Anglois poussent le ressentiment jusqu'à la persécution,

louent & blâment leurs Officiers ſans aucun égard au mérite perſonnel, & ſans aucune attention aux circonſtances particulières. M. Wolfe, vivement frappé de ces idées affligeantes ; touché de la honte de n'avoir pas réuſſi dans ſon attaque ; animé du deſir ardent de recouvrer les lauriers qu'on pouvoit croire qu'il avoit perdus à la chûte de Montmorency ; & craignant de ne pas en retrouver l'occaſion, tomba dans une eſpèce de déſeſpoir & dans une agitation intérieure ſi violente, qu'elle éclata au dehors, & que ſa conſtitution naturellement délicate, en fut totalement dérangée. Ceux qui avoient ſa confiance, l'entendirent fréquemment ſe plaindre & pouſſer des ſoupirs ; & dans les tranſports de ſa douleur, il leur dit que s'il ne pouvoit réuſſir, il ne retourneroit jamais en Europe pour ſe voir expoſé, comme l'avoient été d'autres Commandants malheureux, à la cenſure & aux reproches d'une populace ingrate & ignorante. Ce trouble d'eſprit joint aux fatigues de corps qu'il avoit ſouffertes, lui causèrent une fièvre & une dyſſente-

George II. An. 1759. rie qui le mirent pendant quelque temps hors d'état de rien entreprendre.

II. Difficultés du siège de Quebec. Avant que M. Wolfe eût recouvré ses forces, il voulut que les Officiers Généraux consultassent ensemble sur ce qu'il convenoit de faire, & leur sentiment fut, qu'après avoir mis les pointes de Levy & d'Orléans en bon état de défense, il falloit remonter la rivière avec le reste des troupes, pour obliger les François à quitter leur position avantageuse, & pour les attirer, s'il étoit possible, à une bataille. On ne s'arrêta à cette résolution, que lorsque le Général & l'Amiral eurent été reconnoître la ville de Quebec, pour juger si l'on pouvoit y donner un assaut général, & qu'ils se furent assurés, tant par leurs propres observations, que par celles du premier Ingénieur, qui connoissoit parfaitement l'intérieur de la place, qu'on ne pouvoit hasarder une telle attaque avec quelque espérance de succès. Il est vrai que l'artillerie des vaisseaux avoit éteint le feu des batteries de la ville basse; mais on n'avoit pas entamé les ouvrages élevés, qui auroient pu cau-

ſer un dommage conſidérable dans un aſſaut. La ſituation de la place, les fortifications dont elle étoit défendue, la force naturelle du pays, l'intelligence, le nombre & la vigilance des François, les corps nombreux de Sauvages qui voltigeoient continuellement autour des poſtes Anglois pour ſurprendre leurs partis, & haraſſer leurs détachements; toutes ces difficultés réunies auroient pu décourager le Commandant le plus hardi & le plus intelligent.

III. Nouveau plan formé par les Anglois.

En conſéquence de la réſolution qu'on avoit priſe de quitter le camp de Montmorency, on fit embarquer les troupes & l'artillerie, qui deſcendirent à la pointe de Lévy; enſuite elles remontèrent la rivière dans des bâtiments de tranſport, pendant que l'Amiral Holmes faiſoit faire un mouvement aux vaiſſeaux, pour amuſer les François qui avoient leur poſte ſur le rivage ſeptentrional. Les Anglois étoient en ſi grand nombre ſur ces bâtiments, que le Général, pour les rafraîchir, en fit débarquer la moitié ſur l'autre bord du fleuve; mais comme on vit

George II. An. 1759.

qu'il n'étoit pas possible de nuire aux François au dessus de la ville, on résolut de changer totalement le plan des opérations. Les trois Brigadiers en formèrent & en présentèrent un nouveau, pour transporter des troupes dans des barques, & les descendre au-dessus de la ville pendant la nuit, vers l'endroit nommé Sillery, à une lieue du Cap du Diamant, dans l'espérance de leur faire monter les hauteurs d'Abraham, qui s'élèvent tout-à-coup des bords de la rivière par une pente très escarpée, afin de s'emparer du terrein qui est derrière la ville, du côté où elle est le moins fortifiée. L'exécution de ce plan étoit accompagnée de tant de danger & de difficultés, que pour s'y déterminer, il falloit une audace qui approchât du désespoir. Le courant étoit très rapide; le rivage coupé en talut; les bords du fleuve garnis de sentinelles; l'endroit du débarquement si étroit, qu'on pouvoit aisément le manquer dans les ténèbres; & le terrein d'un accès si difficile, qu'à peine auroit-on pu s'en emparer de jour, quand on n'auroit trouvé aucune opposition. Si les Fran-

çois avoient eu quelque avis par des espions ou par des déserteurs ; s'ils avoient seulement soupçonné le projet ; s'il fût survenu dans l'embarquement quelque désordre, occasionné par l'obscurité de la nuit, par la rapidité de la rivière, ou par l'escarpement du rivage septentrional, qu'il falloit nécessairement côtoyer ; si une seule sentinelle avoit donné l'alarme : enfin, si l'on avoit manqué l'endroit du débarquement, les hauteurs d'Abraham auroient été défendues aussitôt par des troupes qui en auroient rendu l'attaque absolument impraticable ; la confusion se seroit mise parmi les Anglois, & augmentée par l'obscurité de la nuit, elle auroit pu les jetter dans une terreur panique, qui auroit causé la perte de la plus grande partie du détachement. Toutes ces réflexions n'échapèrent pas à la pénétration de M. Wolfe ; cependant il accepta le plan sans hésiter, & se chargea luimême de l'exécution, quoiqu'il fût alors malade de la dyssenterie & de la fièvre, qui avoient presque totalement épuisé ses forces.

George II
An. 1759.

le pont, apperçurent les bateaux Anglois avec les troupes, & commencèrent à donner l'alarme, criant que c'étoit une partie du convoi des François. Le Capitaine Smith, qui n'étoit pas instruit de l'expédition de M. Wolfe, crut ce que lui disoient ces deux hommes, & donna ordre aussitôt de pointer le canon pour tirer sur les bateaux; mais le Général ayant remarqué du mouvement dans ce vaisseau, s'y fit conduire en personne, assez promptement pour prévenir la bordée, qui auroit alarmé la ville, & fait manquer tout le projet.

Les François avoient mis des sentinelles d'espace en espace sur le rivage, pour appeller les barques & bateaux qui passoient, & pour donner l'alarme, s'il étoit nécessaire. Une de ces sentinelles cria: *Qui vive?* au premier des bateaux chargés d'anglois; mais un Capitaine du régiment de Fraser, qui avoit servi en Hollande, & qui savoit parfaitement la langue & les usages des François, répondit sans hésiter, *France.* Il étoit plus difficile de satisfaire à la seconde question: *Quel*

Régiment ? mais le Capitaine répondit : *La Reine*, ayant été instruit par hasard, que ce régiment faisoit partie du détachement commandé par M. de Bougainville. Le soldat jugea par ces réponses, que les bateaux portoient le convoi, il cria : *passe*, & ne fit plus aucune question à toutes les autres barques. Il en fut de même à chaque sentinelle : cependant un de ces soldats, plus soupçonneux que les autres, s'avança jusqu'au bord de l'eau, & demanda : *Pourquoi ne parlez-vous pas plus haut ?* Le Capitaine répondit avec la plus grande présence d'esprit : *Tais-toi, nous serons entendus* ; sur quoi la sentinelle se retira, sans en demander davantage.

George II. An. 1759.

VI. Ils s'emparent des hauteurs d'Abraham.

Aussitôt que les troupes furent débarquées, on renvoya les bateaux pour le second embarquement, commandé par le Brigadier Townshend. M. Wolfe voyant la difficulté de monter par un chemin environné de précipices, dit au même Capitaine qui avoit si bien répondu aux sentinelles Françoises : » Je ne puis » croire qu'il soit possible de gagner » le haut ; mais il faut faire tous nos

George II. An. 1759.

» efforts. « Les ennemis avoient rompu le sentier qui conduisoit du rivage au sommet, par des fossés profonds qui le rendoient impraticable ; & dans tous les autres endroits l'escarpement étoit si rude & si dangereux, que les soldats ne pouvoient avancer qu'en se suspendant aux buissons & aux branches d'arbres qu'ils trouvoient des deux côtés du sentier. Cependant le Colonel *Howe*, à la tête de l'infanterie légère & des Montagnards, grimpa dans ces précipices avec un courage & une activité admirables, & délogea un Capitaine avec une garde avancée qui défendoit un petit retranchement formé dans un défilé, par où il falloit nécessairement que les Anglois passassent pour gagner le sommet. Ils y arrivèrent sans aucun autre obstacle de la part des François, & le Général les mit en bataille à mesure qu'ils l'atteignirent. Aussitôt que M. de Montcalm sut que les Anglois avoient gagné les hauteurs d'Abraham, qui commandent en quelque sorte la ville dans sa partie la plus foible, il résolut de hasarder la bataille, & se mit en

marche ſans perdre de temps, après avoir raſſemblé toutes ſes troupes du côté qu'on nomme le Beau-Port.

George II. An. 1759.

VII. Bataille de Quebec. M. Wolfe & M. de Montcalm ſont tués.

Le Général Wolfe, voyant que les François traverſoient la rivière de Saint-Charles, forma ſa propre ligne, composée de ſix bataillons, & des grenadiers de Louisbourg; donna le commandement de la droite au Brigadier Monckton, celui de la gauche au Brigadier Murray, & mit à l'arrière-garde le Colonel Howe avec l'infanterie légère, qui revenoit de s'emparer d'une batterie de quatre canons, où elle n'avoit rencontré aucun obſtacle. M. de Montcalm s'avançant, de façon à ne pas laiſſer lieu de douter que ſon intention ne fût de prendre en flanc la gauche des Anglois, le Brigadier Townshend y fut envoyé avec le régiment d'Amherſt, qu'il forma en potence, préſentant un double front aux ennemis, & enſuite il fut renforcé par deux bataillons; mais la réſerve, qui n'étoit plus que d'un ſeul régiment, fut partagée en huit ſubdiviſions, ſéparées par de larges intervalles. La droite des François étoit formée de la moitié des troupes

George II. An. 1759.

de la Colonie, de deux *bataillons*, & d'un corps de Canadiens & de Sauvages: à leur centre, étoit une colomne composée de deux autres bataillons de troupes réglées; & ils avoient à la gauche un bataillon avec le reste des troupes de la Colonie. Les buissons & les champs de bleds, qu'ils avoient au front, étoient bordés de quinze cents de leurs meilleurs tireurs, & ils firent *un feu* irrégulier, qui coûta la vie à un grand nombre de braves Officiers Anglois. Cependant ce feu fut éteint en partie par les troupes avancées de la ligne Britannique, qui escarmouchèrent pendant quelques heures avec les ennemis, avant que la bataille commençât. Les deux armées manquoient également d'artillerie; les François n'avoient que deux petites pièces de campagne, & les Anglois un seul canon, que les mariniers avoient réussi à transporter de l'endroit du débarquement; mais il fut très bien servi, & fatigua beaucoup les ennemis. Vers neuf heures du matin, les François chargèrent avec le plus grand ordre, & avec toute la vivacité, qui leur est na-

turelle, quoique leur feu fût très irrégulier, & qu'il ne fît que peu d'effet. Les Anglois se comportèrent avec plus de phlegme : ils réservèrent leur feu jusqu'à ce que les ennemis fussent à vingt toises de leur ligne ; alors ils leur envoyèrent une décharge terrible, & continuèrent à tirer avec tant de régularité, que leur mousqueterie fit un grand ravage parmi les François. Le Général Wolfe commandoit alors la droite, à la tête du régiment de Bragg & des grenadiers de Louisbourg, où l'attaque étoit la plus vive. Comme il étoit en vue au premier rang, il servit vraisemblablement de but à quelqu'un des tireurs ennemis, & reçut dans le poignet un coup de feu ; mais cet accident ne l'obligea pas de quitter le champ de bataille. Il enveloppa sa main d'un mouchoir ; continua à donner ses ordres, sans marquer la plus légère émotion, & se mit à la tête des grenadiers, qui avançoient, la bayonnette au bout du fusil. Comme il marchoit avec intrépidité, une autre balle perça la poitrine de ce jeune Héros, & il tomba dans les bras de la victoire, à

George II. An. 1759.

l'instant où les ennemis lâchoient le pied. Chacun des régiments Britanniques parut alors ne s'occuper que de la gloire de son corps. Pendant que la droite enfonçoit les François à grands coups de bayonnettes, le Brigadier Murray, s'avançant brusquement avec les troupes qu'il commandoit, rompit bientôt leur centre; les Montagnards, tirant leurs larges cimetèrres, chargèrent avec une activité, à laquelle ils ne purent résister; & les faisant tomber en foule sous le tranchant de leurs sabres, ils les poussèrent jusque dans la ville, & dans les ouvrages qu'on avoit élevés pour la défense du pont de la rivière de Saint-Charles. A la gauche, & à l'arrière-garde des Anglois, l'action n'étoit pas si vive; une partie de l'infanterie légère s'étoit jettée dans quelques maisons, où elle fut attaquée, & se défendit courageusement. Le Colonel Howe, qui avoit pris poste avec deux compagnies derrière un petit taillis, fit de fréquentes excursions sur le flanc des François, pendant que le Brigadier Townshend envoyoit des pelottons contre leur front; en sorte que leur aîle

droite ne put rien exécuter de ce que M. de Montcalm avoit projetté. M. Townshend demeura avec le régiment d'Amherſt, pour ſoutenir cette diſpoſition, & pour tenir en reſpect un corps de Sauvages poſtés vis-à-vis de l'infanterie légère, où il attendoit le moment de pouvoir tomber ſur l'arrière-garde des Anglois. Cependant le Général Wolfe ayant péri dans le combat, & M. Monckton ayant été bleſſé dangereuſement, à la tête du régiment de Laſcelles, où il ſe comportoit avec la plus grande valeur, le Commandement paſſa à M. Townshend, qui ſe hâta de joindre le centre, où il trouva que les troupes pourſuivoient en déſordre les ennemis, & il les reforma en un inſtant. A peine les eut-il remiſes en ordre, que M. de Bougainville parut à l'arrière-garde des Anglois avec un corps de deux mille hommes de troupes fraîches. Il s'étoit mis en marche du Cap-Rouge, auſſitôt qu'il avoit appris que les troupes Britanniques étoient ſur les hauteurs d'Abraham ; & il auroit pu rétablir les affaires, s'il en eût encore été temps ; mais elles étoient déſeſpérées quand

George II.
An. 1759.

il arriva. M. Towshend fit *marcher* deux bataillons avec deux pièces d'artillerie contre ce brave Commandant, qui, hors d'état de résister avec sa petite troupe aux efforts de toute une armée, se retira dans les bois & vers des marais où les Anglois n'osèrent l'attaquer. Cependant leur victoire étoit alors complette ; ils avoient pris un grand nombre d'Officiers François, & occupoient *un* poste très avantageux, qu'il *auroit* été imprudent d'abandonner. M. de Montcalm, qui avoit reçu une blessure mortelle dans le combat, fut emporté à Quebec, d'où il écrivit avant sa mort à M. Townshend, pour recommander les prisonniers à l'humanité de la nation Britannique. L'Officier à qui passa le commandement des troupes Françoises, demeura blessé sur le champ de bataille, & mourut le lendemain, à bord d'un vaisseau Anglois. Les François perdirent environ cinq cents hommes tués sur la place, & on leur fit plus de mille prisonniers, en y comprenant un grand nombre d'Officiers. Les débris de leur armée, après avoir renforcé la garnison

son de Quebec, se retirèrent à la pointe au Tremble. M. de Vaudreuil, de l'avis de M. de Montcalm, qui vivoit encore, pensoit qu'on auroit dû attaquer les Anglois avec le reste des troupes, & celles qui n'avoient pas eu de part à l'action; mais les Officiers assemblés au Conseil de guerre, pensèrent différemment, & il fut décidé qu'elles se retireroient à l'endroit nommé Jacques-Cartier, environ dix lieues au dessous de Quebec. M. de Vaudreuil les y conduisit à regret; mais le Chevalier de Levy qui y arriva le lendemain, réussit à faire changer d'avis aux Officiers: on résolut de donner du secours à la place, où l'on fit entrer quelques vivres; & l'armée étoit déja en marche pour s'y rendre, lorsqu'on apprit que le Gouverneur avoit capitulé.

VIII.
Les Anglois s'emparent de Quebec.

La victoire remportée par les Anglois leur coûta cinquante hommes, tués, y compris neuf Officiers; & environ cinq cents blessés. Aussitôt après le combat, l'Amiral Saunders qui, avec ses consors Durell & Holmes, avoit contribué puissamment à soutenir les efforts des troupes

George II. An. 1759.

de terre, fit remonter toutes les barques chargées de l'artillerie & des munitions ; après quoi il mit à la voile le 17 du même mois, avec tous les vaisseaux de guerre, pour attaquer la ville basse, pendant que le Général Townshend donneroit un assaut à la ville haute. Ce Général avoit employé le temps qui s'étoit passé depuis l'action, à fortifier son camp par des redoutes; à faire une route militaire pour conduire le canon; à disposer son artillerie; à préparer les batteries, & à couper la communication entre Quebec & le pays circonvoisin. Le même jour 17, avant qu'aucune de ces batteries fut terminée, il sortit de la ville un drapeau de trève avec des propositions pour la capitulation. Nous ne nous arrêterons pas à examiner si le Commandant avoit de justes raisons de croire qu'il étoit hors d'état de soutenir un assaut. Il n'est pas de notre objet de peser celles qu'il put avoir pour se rendre avant d'être totalement investi, sans attendre le secours que M. de Levy & M. de Bougainville lui auroient conduit & fait entrer dans la place,

s'il avoit attendu ſeulement quelques heures avant de capituler : Auſſi le Général Anglois, qui prévoyoit la conſéquence du retard, ne fit aucune difficulté ſur les articles, qui furent ſignés le 18 à huit heures du matin. On lui accorda les honneurs de la guerre, qu'il auroit obtenus à plus juſte titre, après une plus longue défenſe : la garniſon fut conduite en France : on maintint les habitants dans la poſſeſſion de leurs maiſons, biens, effets & privilèges : ils furent auſſi maintenus dans le libre exercice de la Religion Catholique : on accorda des ſauve-gardes aux Egliſes & Maiſons religieuſes, & l'Evêque eut la liberté de continuer à y faire ſa réſidence.

IX. Réflexions ſur cette conquête.

Auſſi-tôt que la capitulation eut été ratifiée, les troupes Angloiſes prirent poſſeſſion de Quebec du côté de terre, & l'on mit des corps-de-garde en différents endroits de la ville, pour y entretenir le bon ordre & la diſcipline. En même temps, le Capitaine Palliſer entra auſſi dans la ville baſſe avec un corps de ſoldats de Marine, & prit les mêmes précautions. Le lendemain on embarqua

ſur des bâtiments de tranſport environ mille priſonniers, pour les faire paſſer en France à la première occaſion : & les habitants de la campagne voiſine apportèrent leurs armes & prêtèrent ſerment de fidélité au Gouvernement Anglois. Les vainqueurs furent eux-mêmes frappés d'étonnement ſur cette conquête : ſans doute (dit l'Auteur qui en a donné le récit) que la mort de *M.* de Montcalm, qui étoit une *perte irréparable* pour les François, *les* plongea dans la conſternation, & mit le trouble dans tous leurs conſeils. Autrement il eſt impoſſible d'expliquer comment la ville de Quebec fut remiſe avec tant de docilité à une médiocre armée, malgré la victoire qu'elle avoit gagnée. Quoique la place ne fût pas régulièrement fortifiée du côté de terre, & que la plûpart des maiſons fuſſent ruinées ; les murs, ni les parapets, n'avoient pas ſouffert le moindre dommage : le nombre des Anglois ſuffiſoit à peine pour en former l'inveſtiſſement : les François avoient une armée en bon état dans leur voiſinage, ſans qu'il fût au pouvoir des ennemis de cou-

pèr la communication: enfin la ſaiſon étoit tellement avancée, que les temps contraires auroient forcé dans peu les troupes Britanniques de renoncer à leur entrepriſe, & même de ſe retirer avec leur flotte hors du fleuve Saint-Laurent avant l'hyver, où il eſt toujours couvert de glace.

X. Joie exceſſive des Anglois.

Après l'échec du ſaut de Montmorency, le Général Wolfe avoit envoyé en Angleterre un Officier, chargé du détail de ce déſaſtre, écrit d'un ſtyle digne de la plume de Céſar. Le peuple, en approuvant ſa conduite, fut vivement affecté de ſon malheur, & le ſentit avec d'autant plus de force que le Général paroiſſoit hors d'eſpérance de pouvoir frapper quelqu'autre grand coup qui tendît à remplir les vues des Anglois, qui aſpiroient à la conquête totale du Canada. Les premiers tranſports de leur douleur n'étoient pas encore appaiſés, quand le Colonel Hale arriva dans le vaiſſeau l'Alcide, avec la nouvelle de la victoire & de la reddition de Quebec, qui fut auſſitôt rendue publique par une Gazette extraordinaire. La populace paſſa en un inſtant de l'abattement

George II. An. 1759.

à la joie la plus excessive : on n'entendoit dans Londres que les cris de l'extravagance & de la débauche, des chansons insultantes contre leurs ennemis, & des louanges outrées du Général Wolfe, dont on élevoit les grandes qualités par les hyperboles les plus ridicules. Le Roi, pour marquer sa satisfaction, conféra les honneurs de Chevalier au Capitaine Douglas, dont le vaisseau avoit apporté la première nouvelle de ce succès, & il fit des présents considérables, tant à ce Capitaine qu'au Colonel Hale. Tous les Corps présentèrent au Monarque des adresses de félicitation; aussitôt que le Parlement fut assemblé, M. Pitt, avec le genre d'éloquence qui lui est particulier, s'étendit dans la Chambre des Communes sur le succès de cette campagne, ainsi que sur la conduite & le courage du Général mort, des Amiraux & des autres Officiers qui avoient contribué à la conquête de Quebec. Après cette harangue, la Chambre résolut unanimement de présenter au Roi une adresse, pour demander qu'on élevât dans l'Abbaye de Westminster un monument à la mé-

moire du Major-Général Wolfe, & en même-temps il fut arrêté, par une autre délibération, qu'il seroit fait des remerciements aux Officiers Généraux & aux Amiraux qui avoient eu part à la glorieuse & heureuse expédition de Quebec. Quoique de semblables témoignages encouragent souvent l'audace & la témérité, il servent toujours à exciter les sujets, à employer tous leurs talents au service d'une nation qui récompense & punit sans mesure.

XI. Contributions volontaires pour les soldats & les prisonniers.

Les Anglois furent tellement frappés du succès étonnant de cette campagne, où ils eurent aussi des avantages assez considérables en Europe, comme nous le verrons dans peu, que bien loin de marquer la plus légère impatience des fardeaux énormes dont ils étoient chargés, ils levèrent volontairement de fortes contributions, qui servirent à acheter des camisoles, des bas, des souliers & des couvertures pour les soldats, exposés aux rigueurs du froid en Amérique & en Allemagne. Leur bienfaisance s'étendit même à leurs ennemis vaincus, par un acte de générosité qui doit faire un honneur

George II. An. 1759.

éternel à la nation Britannique. Près de vingt mille prisonniers François, étoient répandus dans les différentes villes de la Grande-Bretagne, & s'ils étoient à couvert des horreurs de la famine, ils se trouvoient privés de toutes les commodités de la vie, & exposés aux rigueurs du froid & de la nudité. La communication interrompue avec leur patrie, les mettoit dans l'impossibilité d'en tirer aucun secours, & le Gouvernement Britannique les abandonnoit à leur propre misère; mais de généreux particuliers y suppléèrent, & malgré la haine nationale, si forte chez les Anglois, on leva des souscriptions en leur faveur, & en peu de semaines ils furent pourvus d'habillements. Ne refusons pas de justes louanges à ces actes d'humanité: ils étoient d'autant plus nécessaires aux malheureux prisonniers qu'ils n'avoient absolument aucune ressource pour se procurer les besoins de la vie, bien différents de ceux que nous avons vu en France dans la guerre précédente, où les Hollandois & les autres prisonniers, répandus à Orléans & dans les villes de la Loire, y étoient con-

fondus avec les sujets du Monarque François; y exerçoient leurs différents métiers; & par de généreuses récompenses de leurs travaux, se trouvoient de leur propre aveu dans une abondance qui leur faisoit préférer leur état actuel aux douceurs même de leur patrie. Les François ne connoissent d'ennemis que les armes à la main: tous les autres hommes sont leurs freres, & le même Anglois qui aura répété mille fois le *French-Dog* dans les rues de Londres, trouvera à Paris un peuple affable & prévenant, qui le forcera de rougir de ces injures grossières dont on est si prodigue dans la Grande-Bretagne.

George II. An 1759.

XII. Fin de la campagne en Amérique.

La campagne étant terminée en Amérique par la réduction de Quebec & de la plus grande partie du pays circonvoisin, le Brigadier Townshend, qui n'avoit accepté sa commission qu'avec la condition expresse de pouvoir revenir en Angleterre à la fin de l'année, y laissa une garnison de cinq mille hommes, sous les ordres de M. Murray; s'embarqua avec l'Amiral Saunders, & arriva en Angleterre au commencement de l'hiver. Le Brigadier Monckton fut

George II. An. 1759.

transporté dans la Nouvelle-*Yorck*, où il guérit de sa blessure.

XIII. Affaires de l'Inde. Les François assiègent Madras.

Pendant que les armes des Anglois triomphoient en Amérique, ils se préparoient en Asie d'autres succès, moins rapides, mais aussi sûrs. Les François frémissoient de se voir perdre le fruit de tous les avantages qu'ils avoient remportés du temps de M. Dupleix, & toutes les fois qu'ils avoient combattu sous les ordres immédiats de M. de Bussy. Les *Anglois*, au contraire, animés par la foiblesse de leurs rivaux dans ces pays éloignés, ne mettoient plus de bornes à leur ambition, & sortis de cette indolence, où ils avoient paru plongés dans la premiere campagne, il sembloit que chaque Escadre, chaque corps & même chaque Officier ne respirât plus que pour la gloire de sa patrie. Nous avons vu dans le livre précédent que M. de Lally, après son expédition infructueuse dans le Tanjaour, étoit demeuré quelque temps dans une espèce d'inaction; mais il l'avoit employé en préparatifs pour faire le siège de Madras. La disette se faisoit déja sentir à Pondichery, & tout sembloit préparer aux malheurs

qui devoient suivre dans peu : tout paroissoit (est-il dit dans une lettre écrite depuis en France) avoir été conduit & dirigé à notre perte comme on conduit une partie d'échecs. M. de Lally assembla un Conseil mixte, & il y fut décidé que l'armée marcheroit à Madras, parce qu'il valoit mieux, disoit-on, perdre la vie d'un coup de fusil sur les glacis de cette place, que de mourir de faim sur ceux de Pondichery. Il n'entroit pas dans le plan du Général de faire le siège de cette ville, il vouloit seulement la bombarder, y renfermer l'ennemi, & dévaster la ville noire & ses environs. Le 12 Décembre 1758, l'armée Françoise, composée de trois mille cinq cents Européens, de deux cents Cypaies & d'autant de cavaliers, déboucha dans la plaine du Choultry sur trois divisions. Les Anglois se retirèrent après une canonade d'environ deux heures, & les François s'emparèrent des portes d'Egmore & de Saint-Thomé qu'ils venoient d'abandonner. Le Colonel Laurence, qui commandoit la garnison de Madras, se retira dans le fort, après avoir donné

George II. An. 1759.

les ordres néceſſaires pour les poſtes de la ville noire, qui n'eſt autre choſe qu'un fauxbourg ouvert, plus grand que le tiers de Paris & ſans aucune défenſe. L'objet du Colonel n'étoit pas de la conſerver, mais uniquement de retarder les François; cependant auſſi-tôt que leurs troupes s'avancèrent, les différents piquets laiſſés dans ces poſtes, ſe retirèrent dans le fort, où ſe ſauvèrent auſſi un grand nombre d'habitants, qui abandonnèrent leurs maiſons & leurs effets au pillage. Les troupes Françoiſes y firent un butin immenſe: mais pendant que, diſperſés dans les maiſons, les ſoldats ne ſongeoient qu'à en enlever les richeſſes, les Anglois s'occupoient des moyens de s'en dédommager par la deſtruction de leurs ennemis. On réſolut de faire une ſortie, & le Colonel Draper, Officier très brave, s'offrit à la commander. On lui donna cinq cents hommes avec deux pieces de campagne, & le Major Brereton, fut chargé de le ſoutenir avec 150 ſoldats. Les François les prirent d'abord pour la brigade de Lally, & leur laiſſèrent tout le temps de ſe

former; mais détrompés de leur erreur, par le feu des canons chargés de grappes de raisin, qui commencèrent à les foudroyer, ils abandonnèrent leur artillerie, & plusieurs d'entre eux prirent la fuite. Cependant le Colonel Draper, quoique très mal secondé, tomba sur le régiment de Lorraine, qui soutint le choc avec beaucoup de bravoure; & les Anglois furent enfin forcés de rentrer dans le fort après une perte assez considérable de part & d'autre. Du côté des François, le Comte d'Estaing fut fait prisonnier au commencement de l'action, & le Commandant du régiment de Lorraine fut tué dans l'attaque; mais les Anglois y eurent de tués un Major, trois Capitaines & plusieurs Lieutenants; en sorte que leur perte monta à plus de deux cents hommes, y compris neuf Officiers.

XIV. Ils sont obligés de se retirer.

La garnison de Madras n'étoit pas assez nombreuse pour renouveller de pareilles sorties, & il fut résolu de se tenir uniquement sur la défensive. Les François travailloient avec ardeur à élever leurs batteries contre le fort & contre la ville: elles

George II. An. 1759.
commencèrent à tirer le 6 de Janvier 1759 ; le feu des canons & des mortiers fut continuel pendant vingt jours, & ils avancèrent leurs tranchées, protégés par ces batteries jusqu'à ce qu'ils eussent gagné le glacis. Ils y élevèrent une batterie de quatre pieces de canons, qu'ils ouvrirent le dernier jour du mois; mais ils furent obligés de l'abandonner après avoir fermé les embrasures cinq jours de suite, à cause du feu supérieur du fort. Cependant ils continuèrent toujours à entretenir un feu très vif de la grande batterie, qui n'étoit qu'à deux cents vingt-cinq toises des défenses & qui fut si bien servie, qu'elle démonta 36 pieces de canon & trois mortiers des Anglois, & fit une brêche considérable. Peut-être auroit-elle eue plus de succès, si les François eussent battu en brêche dès le commencement; mais M. de Lally s'étoit contenté de bombarder la ville & de ruiner les maisons. Du côté des Anglois, l'artillerie fit un tel effet, que contre l'ordinaire des places assiégées, depuis le 5 de Février, le feu des assaillants alloit toujours en diminuant, au lieu

que celui des Anglois gagnoit continuellement de la supériorité. Cependant les François qui avoient formé leur attaque du côté le plus fort de la place, avancèrent leur sape du côté du rivage de la mer, en sorte qu'elle embrassoit entièrement l'angle du nord & du chemin couvert, d'où leur mousqueterie chassa les Anglois. Ils entreprirent aussi de s'ouvrir un passage dans le fossé, en faisant jouer une mine ; mais elle fut si mal dirigée qu'ils n'en purent tirer aucun avantage, l'ouverture étant commandée par quatre pièces de canon du fort. L'artillerie Françoise n'étoit pas mieux servie ; le Major Caillaud, avec un corps de Cipayes, quelque cavalerie du pays, & un petit nombre d'Européens, tirés des garnisons Angloises de Trichenapaly & de Chingliput, voltigeoit à la distance de quelques milles, & tenoit les chemins si bien bloqués, que les François furent obligés à quatre fois d'envoyer contre lui de forts détachements pour tenir la communication ouverte, ce qui contribua aussi à retarder les opérations du siège. Le matin du 16 de Février, le Queen-

George II. An. 1759.

borough, vaiſſeau de guerre, commandé par le Capitaine Kempenfelt, la Revenge, vaiſſeau de la Compagnie & quatre autres bâtimens, arrivèrent à la rade de Madras, avec un renfort de ſix cents hommes du régiment du Colonel Draper, dont on débarqua auſſitôt la plus grande partie. Il parut que les François ne cherchoient qu'un prétexte pour lever le ſiège : ils avoient fait *paroître* dès le commencement une *lenteur* peu conforme (dit M. *Smollett*) au caractère de cette nation. Les Commiſſaires & les fourniſſeurs des vivres faiſoient trés mal leur ſervice: les ſoldats paroiſſoient découragés par la vigoureuſe défenſe de la garniſon; enfin le peu d'eſpérance qu'ils pouvoient avoir du ſuccès s'évanouit totalement à l'arrivée des vaiſſeaux Anglois. L'Officier qui commandoit dans la tranchée ſe retira avant même que le renfort débarquât : depuis vingt jours on ne payoit ni Officiers ni ſoldats : la ration étoit la même pour les uns & pour les autres : il ne venoit plus de vin au camp : enfin, la nuit du 16 au 17, on leva le ſiège, on abandonna qua-

rante pièces de canon, & après avoir détruit les moulins à poudre d'Ogmore, on se retira dans le territoire d'Arcate.

George II. An. 1759.

Terminons cette relation du siège de Madras, en rapportant la fin du Journal de M. J. Call, premier Ingénieur du fort Saint-George; il est inséré dans les Mémoires du Colonel Laurence, imprimés à Londres en 1761. Nous ne garantissons point ce récit, nous le rapportons seulement tel qu'on le trouve dans ces Mémoires.

XV. Remarques d'un Ingénieur sur l'état des batteries Françoises.

La batterie, dit cet Ingénieur, qui étoit sur la tête du glacis, avoit cinq embrasures: trois étoient destinées à battre en brêche l'angle saillant du demi-bastion, & les deux autres devoient agir contre la blinde & le bastion du nord-est; mais elles étoient si mal construites & si mal disposées, que les ennemis étoient obligés de fermer tous les jours ces embrasures après avoir tiré quelques coups, qui en général se perdoient en l'air. Nos bombes & nos boulets firent certainement un grand ravage sur cette batterie, puisqu'ils y mirent hors de service sept canons de dix-

George II. An. 1759.

huit & de vingt-quatre, dont les affuts furent également brisés.

Le logement que firent les François à l'orient du chemin couvert, & derrière l'estacade, au lieu d'être muni d'un fort parapet, bien garni de fascines & de banquettes au dessous, n'étoit formé que d'un peu de terre jettée sans être battue sur quelques gabions, placés irrégulièrement. Les crochets ou demi-parallèles, qui auroient dû être *spacieux* & d'ouvrages solides, n'avoient pas plus de consistance que les zigzags ordinaires : c'est-à-dire, qu'ils formoient une espece de sape volante d'environ 4 pieds de large : en sorte qu'il est probable que si l'on avoit jugé à propos d'attaquer la tranchée des François avec un corps de quatre ou cinq cents hommes ; on les auroit chassés de leur grande batterie, & encloué tous leurs canons.

Près le pied du glacis, en face du zigzag, étoit une batterie de quatre embrasures, destinée à ruiner le parapet, & à démonter les canons de la face droite de notre ravelin du nord : mais l'alignement du parapet étoit si peu parallèle à son objet, qu'il

étoit presque impossible de tourner les embrasures de façon que les canons pussent voir nos ouvrages. On y trouva quatre pieces de vingt-quatre hors de service.

Dans la partie du second crochet, qui étoit à la droite du zigzag, les ennemis avoient établis trois mortiers de huit & de dix pouces, & ils laissèrent deux des affuts hors de service.

Dans la grande batterie, qui étoit de quinze embrasures, dont trois étoient dirigées contre le ravelin du nord, & douze contre le demi-bastion & le bastion du nord-est, il y avoit six canons montés sur leurs affuts. Quoique les ennemis eussent fait feu avec quatre, le matin du 16, ils avoient tous, à l'exception d'un seul, reçu tant de dommage dans leur embouchure, qu'on pouvoit les regarder comme hors de service. Nous y trouvames de plus, cinq canons avec leurs affuts & quelques pièces de rechange, démontées & ruinées. Derrière l'aîle droite de cette batterie, les ennemis avoient placés six mortiers de douze pouces, mais ils les enlevèrent ensuite pour faire

George II. An. 1759.
place aux canons & n'y laissèrent que deux affuts hors de service.

Un peu à gauche du cimetière, étoit une batterie assez bien construite, & ouverte par quatre embrasures; nous y trouvames trois canons montés sur leurs affuts. Ils avoient tiré le matin de la veille, mais ils étoient tous endommagés dans leur embouchure. Il y avoit encore cinq canons démontés dans cette batterie, & un autre auprès avec trois affuts brisés. Il est vraisemblable qu'elle avoit été élevée à dessein d'enfiler la face droite du ravelin du nord & le chemin couvert qui étoit devant. Mais elle étoit placée à une grande distance, à gauche du prolongement de la face, en sorte qu'elle ne pouvoit servir à remplir cet objet. La plus grande exécution de cette batterie fut sur la face du demi-bastion, prés de l'épaule, contre laquelle deux canons tirèrent continuellement.

Du côté du fossé de la vieille ville, derrière une butte escarpée, vis-à-vis l'Eglise Portugaise, nous trouvames les restes de quatre plates-formes & de deux affuts hors de ser-

vice; c'eſt de cet endroit que les ennemis avoient jetté leurs groſſes bombes, après avoir établi un logement ſur la crête du glacis.

Sur la batterie, à la gauche du vieux hôpital, je ne trouvai pas de canons, mais je penſe qu'il y en avoit eu de mis hors de ſervice & enterrés, d'autant que cette batterie avoit été réduite au ſilence, pluſieurs jours avant la retraite des ennemis. On l'avoit élevée entre les ruines des maiſons avec ſix embraſures, & pendant quelques jours les ennemis battirent avec deux la face gauche du baſtion Royal; mais enſuite ils en firent ſervir ſeulement quatre pour enfiler la face droite avec le chemin couvert qui étoit devant; prirent le flanc droit de revers & plongèrent dans le demi-baſtion. Joignant cette batterie à gauche, nous en trouvames une autre, dont la direction étoit différente: elle avoit quatre embraſures, & pendant quelques jours elle ſervit à faire feu de trois canons contre la face droite du baſtion de Pigot, mais elle fut bientôt réduite au ſilence. Nous n'avons pu comprendre pourquoi les ennemis avoient

George II. An. 1759. dirigé leur feu sur ce bastion qu'ils ne pouvoient attaquer, & qui ne leur causoit aucun dommage.

Le bastion construit au front du nouvel hôpital, près de l'endroit où étoit autrefois le jardin de la Compagnie, avoit quatre embrasures, d'où les François tirèrent constamment autant de pièces de canon, qui ne cessèrent que peu de jours avant la levée du siège. Il paroît que leur intention étoit de tirer à *ricochet*, & de plonger dans tous les ouvrages du front du nord : aussi cette batterie nous fut la plus incommode de toutes celles qu'ils avoient élevées ; cependant il paroît qu'ils n'y avoient pas assez de canon, & qu'ils étoient mal servis. Nous ne trouvames ni canons ni affuts dans cette batterie, & peut-être n'y en eut-il aucun de démonté, parce que les pièces tirant toujours à ricochet, les embrasures étoient masquées, & les canons ne pouvoient être vus de la place.

XVI. Le Major Laurence quitte l'Inde.

Lorsque les François levèrent le siège du fort Saint-George le 17 de Février, ce fut avec tant de précipitation, que la ville noire échappa à la destruction dont elle avoit été me-

nacée par M. de Lally. Ce Général marcha directement au Mont, où (si nous en voulons croire le Colonel Laurence, tom. II. page 3, de la traduction Françoise) il laissa des marques de son ressentiment, indignes d'un Officier. Entre autres dévastations il fit mettre trois barils de poudre à canon dans la maison de campagne de ce Colonel, & la fit sauter en l'air. Il se rendit ensuite à Cangivaron, d'où il passa à Arcate; & les Anglois, profitant de son absence, reprirent les places de Poonomaly & de Trepassour, où ils ne trouvèrenr aucune résistance. Ce fut alors que le colonel Laurence, après avoir essayé inutilement d'attirer les François à une bataille, remit le commandement au Major Brereton, & s'embarqua pour revenir en Europe.

XVII. Mécontentement des troupes Françoises.

Le défaut de paie & de nourriture rendoit les désertions très fréquentes dans l'arméeFrançoise, M. de Lally rapporte lui-même que deux cents de ces déserteurs, renfermés dans Madras pendant le siège, étoient peut-être les ennemis les plus dangereux, Ils montoient sur le parapet

George II. An. 1759.

du rempart, & tenant une bouteille dans une main & une bourſe dans l'autre, ils excitoient les ſoldats à abandonner un ſervice où ils n'étoient pas payés, pour en prendre un qui devoit, diſoient-ils, les enrichir promptement. Le mal augmenta encore après la levée du ſiège.

XVIII. Les François prennent Vandavachy.

Vers le 6 d'Avril, les Anglois, au nombre d'environ deux mille hommes, firent une tentative ſur Vandavachy, qui étoit un poſte très important, près les bords du Palear. M. de Soupire, qui étoit alors à Cangivaron, marcha promptement aux ennemis, mais ils ne l'attendirent pas; ils tournèrent à la gauche du Palear, & allèrent s'emparer de ce même poſte de Cangivaron, que M. de Soupire venoit de quitter. Les François firent quelques tentatives pour le reprendre, mais il ne leur fut pas poſſible d'en déloger les troupes Angloiſes. Voyant que leurs efforts étoient infructueux, ils portèrent leurs armes d'un autre côté. Le fort de Thiagar, à quinze lieues au ſud de Pondichery, étoit occupé par quarante Anglois & deux mille Noirs, qui faiſoient des courſes juſque

que sur les glacis de Pondichery : M. de Mariol, Officier de l'Inde, fut chargé d'une expédition contre ce corps : il surprit les quarante Anglois qu'il fit prisonniers & dont le Commandant se tua de désespoir; dispersa les Noirs, & cinq jours après obligea le fort de se rendre.

XIX. Défection de leur armée entiere.

Il seroit trop long de rapporter en détail tout le mal que fit la désertion dans les troupes de M. de Lally. Cinq cents soldats de l'Inde, prisonniers depuis cinq ans à Trichenapaly, furent échangés contre un pareil nombre d'Anglois ; mais à peine eurent-ils rejoint leurs drapeaux, qu'ils se révoltèrent & entraînèrent leurs camarades. Tout le régiment de Lally, à l'exception des Sergents, des Caporaux & de quelques vieux soldats se mirent en chemin pour passer à l'ennemi ; mais ils furent en grande partie ramenés par les Officiers qui montèrent aussitôt à cheval, & les soldats rentrèrent dans leur devoir.

Cette défection de corps entiers annonçoit un danger beaucoup plus grand, si l'on n'eût pris des mesures efficaces pour appaiser les mur-

George II.
An. 1759.

mures des ſoldats ; mais *les vues* particulières l'emportèrent toujours ſur le bien général. Enfin, au mois d'Octobre toute l'armée Françoiſe s'étant ſaiſie de l'artillerie de campagne, abandonna ſes drapeaux & ſes Officiers ; battit la générale au point du jour ; ſe choiſit des chefs dans le corps des Sergents, & ſe retira à deux lieues de ſon quartier. Les efforts des Officiers étant *inutiles*, ils écrivirent en ces *termes* à M. de Lally.

» Le ſoldat a mis hautement ces » conditions : dans quatre jours tout » eſt fini, on eſt ſans armée ; il » leur faut une paie entière, diſent- » ils ; point d'arrangement ; les pa- » roles ne ſont plus rien : l'on nous » a abuſés trop long-temps «. M. de Lally, dans une néceſſité auſſi preſſante, donna ſix mois de paie à compte de dix qui étoient dûs : les ſoldats prièrent les Officiers de revenir ſe mettre à leur tête ; on accorda une amniſtie générale, & l'ordre fut entièrement rétabli.

XX. Les Anglois prennent Maſulipatam.

Reprenons la ſuite des opérations : M. de Lally, avant d'entreprendre le ſiège de Madras, avoit fait re-

George II. An. 1759.

venir M. de Buſſy & M. de Moracin, qui laiſsèrent à M. le Marquis de Conflans le commandement de l'armée de Maſulipatam. Comme cette armée étoit très-affoiblie par les détachements qu'on en avoit tirés pour le ſiège, le Raja de Viſapour voulut profiter de cette circonſtance pour faire une excurſion ſur les François. Il marcha à Vizagapatnam; ſurprit & fit priſonnier le Commandant; pilla le comptoir; ôta le pavillon François, & mit celui des Anglois à la place. M. de Conflans chercha les occaſions de ſe venger de cette inſulte; mais les troupes du Raja s'étant jointes avec les Anglois, commandés par le Colonel Forde, les François furent obligés de céder au nombre: ils perdirent leurs tentes, leurs munitions, & preſque toute leur artillerie, après un combat où les Anglois eurent quarante-quatre Européens, tant tués que bleſſés, & les François, cinquante-ſix. Le Capitaine Knox s'empara enſuite du fort de Rajamundry, du comptoir de Narſipour, & du fort de Concale; mais les François reprirent bientôt celui de Ra-

George II. An. 1759.

jamundry, où le Capitaine Bristol fut obligé de se rendre prisonnier avec vingt Européens & quarante Cipayes. Les Anglois s'en dédommagèrent par la prise de Masulipatam, où ils entrèrent en triomphe, & s'y emparèrent de cent cinquante pièces de canon, outre un grand nombre de munitions.

XXI. Ils se rendent maîtres de Surate.

Vers le même temps, le Capitaine Richard Maitland fut envoyé de *Bombay* avec un corps de quinze cents Cipayes & de neuf cents Européens, pour une expédition contre la ville & le château de Surate, qui étoient gardés par les Cipayes des François. Il s'embarqua le 9 de Février avec ses troupes dans les vaisseaux de la Compagnie, & le 15 il fit sa descente à l'endroit nommé Dentiloury, à neuf milles de Surate. Après avoir fait rafraîchir ses troupes pendant deux jours, il les fit marcher contre un jardin occupé par les François, qui en furent délogés après une résistance très-vive. M. Maitland fit ensuite élever une batterie pour battre les murs en brêche; mais cette méthode lui paroissant trop longue pour cette expédition, il assembla

un conseil de guerre, composé des Officiers de terre & de mer, & leur communiqua le plan d'une attaque générale, qui fut résolue pour le lendemain. On fit remonter pendant la nuit les grabs de la Compagnie, ainsi que les quaiches à bombes; on les rangea vis-à-vis de la douanne, qui étoit l'endroit le mieux fortifié: elles firent un très grand feu, qui couvrit le débarquement, & la douanne fut emportée d'assaut. Les Anglois s'étant ainsi rendus maîtres de la ville extérieure, commencèrent à bombarder la ville intérieure & le château avec tant de fureur, que le lendemain les François furent obligés de rendre l'une & l'autre par capitulation. Ils se retirèrent avec tous leurs effets: le Capitaine Maitland y fit entrer ses troupes, & cette conquête, qui coûta aux Anglois environ deux cents hommes, & quelques Officiers, fut faite avec tant de diligence, que le Capitaine fut de retour à Bombay le 9 d'Avril.

XXII. Dispositions des Anglois pour attaquer les François.

Depuis le mois d'Avril, jusqu'au commencement de Septembre, il ne se passa rien d'important entre les Anglois & les François, & l'on se

George II. An. 1759.

tint de part & d'autre sur la défensive ; mais les vaisseaux de la Chine étant arrivés à Madras, y débarquèrent trois cents hommes du bataillon du Colonel Coôte, sous les ordres du Major Gordon. Le Major Brereton qui y commandoit, se voyant alors en état d'attaquer les François, obtint avec beaucoup de peine la permission du Conseil pour faire une entreprise sur Vandavachy. *L'armée* ennemie étoit cantonnée dans ce poste avec quatre ou cinq cents hommes, ainsi que dans ceux de Gingy, d'Arcate & de Chetoupet, & les Anglois avoient leur camp à Cangivaron. Quoique tous les préparatifs fussent faits dès le 10 Septembre pour cette expédition, les pluies retardèrent jusqu'au 16, & dans cet intervalle, le Conseil de Madras fit savoir au Major Brereton qu'il y avoit eu sur mer une action entre les deux Escadres, sur quoi le Conseil jugeoit à propos d'attendre qu'on eût des nouvelles si les François avoient ou n'avoient pas reçu du secours.

XXIII. Les Anglois font une entreprise infructueuse sur Vandavachy.

Le Commandant Anglois ne regarda pas cet avis du Conseil de Ma-

dras comme un ordre : il résolut de poursuivre son entreprise, & il se mit en marche de Cangivaron le 14, avec quatre cents hommes d'infanterie Européenne, soixante & dix cavaliers, aussi Européens, sept mille Cipayes, trois cents hommes de cavalerie du pays, & quatorze pièces de canon. Il investit en chemin le fort de Trivalour, dont il se rendit le maître, & où il fit prisonniers un Capitaine du régiment de Lorraine, vingt-deux soldats du même régiment, & huit Hussards. Les François informés du projet des Anglois, avoient mis du renfort dans Vandavachy, où le Major Brereton les trouva au nombre de mille hommes bien retranchés, & protégés par vingt pièces de canon du fort, sous la direction d'un Artilleur François, quoique ce fût un Raja qui y commandât. Le 1er d'Octobre à trois heures du matin, le Pettah ou Aldée de Vandavachy, c'est-à-dire, le village qui environne la Pagode, fut attaqué par les Majors Monson & Caillaud, à la tête de cinq cents hommes. Le Major Gordon avoit ordre, pendant cette at-

George II. An. 1759.

George II. an. 1759.

taque, de prendre poste entre *l'Aldée* & le fort; mais le feu de l'artillerie Françoise fut si vif, que ses gens lâchèrent pied, & qu'il fut obligé avec vingt hommes qui lui restèrent, de se joindre aux troupes du Major Monson. Celui-ci avoit eu plus de succès, & s'étoit rendu maître de toute l'Aldée; mais cet avantage fut de peu de durée: les prisonniers Noirs avoient pris la fuite, & toutes les rues étant enfilées par le canon du fort, sans qu'on y pût faire de traverses, les Anglois se retirèrent vers le centre; mais au point du jour les François les attaquèrent de toutes parts avec tant de vivacité, qu'ils les mirent totalement en déroute, & les forcèrent d'abandonner l'Aldée. Ils y laissèrent quatre pièces de canon, & perdirent environ deux cents hommes, du nombre desquels furent onze Officiers, outre beaucoup de blessés; leur perte eût été encore plus considérable, si leur corps de réserve n'eût protégé efficacement leur retraite. Ils demeurèrent cependant quelques jours campés à la vue du fort; & la saison pluvieuse étant survenue, ils retour-

nèrent à Cangivaron. Les François mirent ensuite une garnison d'Européens & de Cipayes dans le fort de Vandavachy, & M. de Bussy rassembla toutes leurs autres troupes à Arcate.

George II. An. 1759.

XXIV. Expédition des François à Gombron.

Cet avantage des François fut suivi peu de jours après d'une petite excursion qu'ils firent dans une autre partie de l'Inde, où ils s'emparèrent de Gombroon, établissement Anglois sur les bords du golfe Persique. Cette ville autrefois très fameuse sous le nom de Bander-Abassy, est sur les confins du Royaume de Perse. L'air y est excessivement mauvais : cependant les Portugais y avoient formé anciennement un établissement à cause de la situation avantageuse de cette ville pour le commerce ; mais Schah-Abas, Sophi de Perse, s'en empara il y a environ deux cents ans, aidé par les Anglois, auxquels il accorda de grands privilèges, & ils y ont établi un comptoir assez considérable. Les troubles arrivés dans la Perse les ayant rendus en quelque sorte indépendants du Sophi, ils y jouissoient de tous leurs avantages sous la protection d'un Gou-

George II. An. 1759.

verneur Maure, lorſque le 15 d'Octobre de l'année dont nous rapportons les évènements, les François y débarquèrent avec quatre vaiſſeaux portants pavillon Hollandois. Quand ils parurent à la rade, le Gouverneur Maure, nommé Moullah-Ally-Schah, promit aux Anglois de les ſoutenir de tout ſon pouvoir, ſi leurs ennemis débarquoient; mais les François s'étant emparés d'*un* vaiſſeau qui appartenoit à ce Gouverneur, la crainte qu'ils ne l'emmenaſſent, lui fit changer de parti; & auſſitôt qu'ils parurent diſpoſés à faire leur deſcente, il leur envoya du rafaîchiſſement & leur offrit ſon ſecours s'il leur étoit néceſſaire. Ils n'en avoient pas beſoin: le comptoir n'étoit pas un fort, mais ſeulement une maiſon avec quelques défenſes, où il n'y avoit en tout que ſeize hommes qui ſe rendirent le jour même. Les François pillèrent le comptoir, aidés par les gens du Gouverneur Maure, qui ſe fit ainſi payer de ſes offres: ils mirent le feu en quelques endroits du bâtiment, firent ſauter une partie de la muraille: les Maures brûlèrent les pou-

tres, les planches & les volets des fenêtres pour en avoir le fer; & après être demeurés quinze jours en cet endroit, les François l'abandonnèrent.

XXV. Combat naval entre M. d'Aché & l'Amiral Pocock.

Revenons sur la côte de Coromandel : nous avons déja dit que les Anglois & les François avoient eu une action en mer, mais nous avons remis à en donner le détail pour ne pas interrompre le fil des autres évènements. Le Vice-Amiral Pocock croisoit depuis quelque temps aux environs de Pondichery pour y attendre l'Escadre Françoise; mais ayant été obligé d'abandonner sa croisière pour aller faire de l'eau à Trinconomalay, il laissa la frégate la Revanche en quête des ennemis. Les gens de cette frégate appercurent le 2 de Septembre quinze voiles; & une frégate Françoise fut détachée pour lui donner la chasse, mais elle fut protégée par le Contre-Amiral, qui fit force de voiles pour joindre les François, ce qu'il ne put faire alors, le vent étant tombé vers le soir. L'Escadre de M. d'Aché étoit composée de onze vaisseaux portant depuis soixante jusqu'à soixante &

quatorze pièces de canon, & celle des Anglois n'étoit que de neuf vaisseaux depuis cinquante jusqu'à soixante & six pièces. Il parut que les François vouloient éviter le combat ; sans doute parce qu'ils jugeoient que s'ils avoient du désavantage malgré leur supériorité, la côte de Coromandel manqueroit de protection, & ils profitèrent des ténèbres pour s'éloigner & gagner Pondichery. Les Anglois ne cessèrent de les suivre jusqu'au 10 que M. d'Aché se mit en ligne vers six heures du matin, à la distance de huit à neuf milles des ennemis. Vers onze heures les Anglois ayant continué à s'approcher, se mirent également en ligne, & à deux heures M. d'Aché donna le signal du combat : le Contre-Amiral Anglois en fit de même, & l'on se canona vivement pendant deux heures. A quatre heures dix minutes l'arrière-garde des François commença à faire sa retraite : elle fut suivie par le centre ; enfin toute l'Escadre porta au sud-sud-est en forçant de toutes les voiles. Les Anglois avoient trop souffert dans leurs mâts & dans leurs manœuvres, pour

être en état de ſuivre les François ; & M. d'Aché, qui vraiſemblablement n'avoit eu d'autre objet que d'arrêter les Anglois, fit ſa retraite ſans aucun obſtacle. Le 15 l'Amiral Pocock retourna à Madras, où il fit radouber ſes vaiſſeaux, & le 26 il remit à la voile pour Pondichery, où il vit le 27 M. d'Aché en rade, à l'ancre & en ligne de bataille. L'Amiral Anglois en fit de même en préſentant le tribord aux ennemis, & fit mettre tous ſes vaiſſeaux en panne. A ſept heures M. d'Aché fit lever l'ancre, mit à la voile, & comme il avoit l'avantage du vent qui venoit de terre, les Anglois jugèrent que ſon deſſein étoit de les attaquer ; mais les François ſerrèrent le vent, firent force de voiles, & dirigèrent leur cours au midi. L'Amiral Pocock jugeant qu'ils ne vouloient pas recommencer l'action ; qu'ils avoient rempli leur miſſion en jettant du ſecours dans Pondichery, & que leur deſſein étoit peut-être de ſe faire ſuivre juſqu'aux iſles, où il penſa qu'ils ſe retiroient, changea de cours après avoir conſulté les Capitaines, & retourna à Madras, n'ayant plus de

George II. An. 1759.

vivres que pour deux jours.

XXVI. L'Amiral Cornish arrive dans l'Inde.

Dans l'action du 10, les Anglois eurent trois cents hommes de tués, y compris deux Capitaines & deux Lieutenants, avec deux cents cinquante blessés, du nombre desquels furent aussi deux Capitaines. La perte des François fut beaucoup plus considérable, d'autant que les Anglois dirigèrent toujours leur feu sur le corps des vaisseaux, & que l'Escadre Françoise étoit chargée de beaucoup plus de monde que celle de l'Amiral Pocock. Cet Amiral, après avoir essayé inutilement d'attirer les ennemis à un nouveau combat, revint le 28 mouiller à Madras, où il resta jusqu'au 17 d'Octobre qu'il remit à la voile. Il rencontra le 29 le Contre-Amiral Cornish avec quatre vaisseaux de ligne, outre l'Ajax, le Stormont & le Houghton, navire de la Compagnie, à bord desquels étoit le Colonel Coote, avec la plus grande partie de son bataillon. L'Amiral fit passer toutes les troupes des vaisseaux de guerre à bord du Queenborough, qu'il envoya à Madras ainsi que les trois vaisseaux des Indes, & ils y arrivèrent le 27.

Toute l'Escadre mit ensuite à la voile pour la côte de Malabar ; mais elle fut retardée par le mauvais état du Salisbury, qui fut près de périr ayant plusieurs voies d'eau considérables : cependant on réussit à le mettre hors de danger, par les secours qu'il reçut des autres bâtiments. L'intention de M. Pocock étoit d'envoyer le Contre-Amiral Cornish sur la côte de Coromandel aussitôt que la saison le permettroit. Le temps devint promptement favorable ; & pour plus de diligence, on permit à chaque navire de faire route séparément, parce qu'un vaisseau seul est moins arrêté dans son cours qu'une Escadre entière, & qu'il est aussi plutôt en état de faire de l'eau & de débarquer ses malades. En suivant cette méthode le Yarmouth arriva le 20 de Novembre à Telichery, & le 31 toute l'Escadre fut rassemblée dans le même port.

XXVII. L'Amiral Pocock repasse en Europe.

L'Amiral Pocock, voulant faire radouber les vaisseaux sans perdre de temps, pour les mettre en état de revenir promptement sur la côte de Coromandel, donna ordre le 26 au Contre-Amiral Stevens, de se ren-

George II. An. 1759.

dre directement à Bombay avec le Grafton, l'Elisabeth, le Tygre & le Salisbury. Il les suivit le 29, & ordonna à l'Amiral Cornish de mettre à la voile le 25 de Décembre pour la côte de Coromandel avec les vaisseaux qu'il commandoit, dans l'espérance que la saison seroit alors favorable, & que les malades & les blessés seroient rétablis.

Quoique l'Amiral Pocock eût ordre de repasser en Angleterre, les nouvelles qu'il reçut de nouveaux troubles dans le Bengale, le déterminèrent à demeurer avec le Yarmouth encore quelque temps aux Indes; mais quand il sut que les affaires étoient entièrement rétablies, & que les Anglois avoient eu sur les François l'avantage considérable dont nous parlerons dans peu, il jugea qu'il pouvoit se conformer à cet ordre. Il le fit avec d'autant plus de satisfaction que le commandement passoit au Contre-Amiral Stevens, dont il connoissoit la valeur & l'expérience. Il partit donc de Bombay, le 7 d'Avril 1760 avec le Yarmouth & le Cumberland, arriva à Anjouan le 17, & y reçut des lettres de l'Ami-

ral Stevens, par lesquelles il apprit que cet Amiral avoit repris aux Rochers de Wingorla trois petits bâtiments Anglois qui avoient été enlevés par des Pirates ; mais qu'on n'avoit aucunes nouvelles de l'Escadre Françoise depuis le 2 d'Octobre qu'elle étoit partie de Pondichery.

XXVIII. Hostilités dans le Bengale, entre les Anglois & les Hollandois.

Les François n'étoient pas les seuls ennemis que les Anglois eussent à redouter dans les Indes Orientales. La grande étendue du commerce Britannique dans le Royaume de Bengale avoit excité l'envie des Hollandois qui avoient un fort considérable à Chinchurat dans la riviere de Bengale ; & ils résolurent de s'emparer s'il leur étoit possible de tout le commerce du salpêtre. Ils avoient vraisemblablement gagné le nouveau Nabab, quoiqu'il eût les plus grandes obligations aux Anglois. Leur projet fut approuvé par le Gouverneur de Batavia, qui se chargea de l'exécution, & choisit le temps où l'Escadre Angloise s'étoit retirée à la côte de Malabar. Sous prétexte de renforcer les garnisons Hollandoises du Bengale, il équipa

George II. An. 1759.

un armenent de ſept vaiſſeaux, ayant à bord cinq cents hommes de troupes Européennes, & ſix cents Malayens, ſous les ordres du Colonel Rouſſel. Cet armement ayant touché à Négapatnam, s'avança dans la baie & arriva dans la rivière de Bengale vers le commencement d'Octobre. Le Colonel Clive, qui réſidoit alors à Calicota, fut inſtruit de leur deſſein, & réſolut à tout évènement de s'y oppoſer. Il porta ſes plaintes au Nabab, qui ne put décemment refuſer d'adreſſer un ordre au Directeur & au Conſeil d'Ougly pour leur défendre de faire remonter cet armement dans la rivière. M. Clive écrivit en même temps au Chef d'Eſcadre Hollandois, qu'il étoit inſtruit de ſon projet, & qu'il ne permettroit pas à ſes troupes de débarquer, ni de marcher à Chinchurat. En réponſe à cette déclaration, le Chef d'Eſcadre, dont tous les vaiſſeaux n'étoient pas encore arrivés, aſſura le Commandant Anglois qu'il n'avoit pas l'intention d'envoyer de nouvelles troupes à Chinchurat; mais il demanda en même temps la

liberté d'en débarquer quelque partie, pour leur procurer du rafraîchissement; ce qui lui fut accordè, à condition qu'elles n'avanceroient point dans le pays. Malgré l'ordre du Nabab, & la promesse du Chef d'Escadre, aussitôt que le reste des vaisseaux fut arrivé, il remonta la rivière jusques près du Fort de Tannach, où il débarqua ses troupes, & elles se mirent en marche pour Chinchurat. En même temps, par forme de représailles de l'affront qu'il prétendoit avoir reçu par les défenses faites aux Hollandois d'aller librement à leur propre comptoir, il s'empara dans cette rivière de plusieurs petits bâtiments qui appartenoient à la Compagnie Angloise. Il déclara aussi au Capitaine Wilson, commandant le Calicota, vaisseau de l'Inde, qui descendoit la rivière pour y retourner, que s'il avoit l'audace d'entreprendre de passer, il le couleroit à fond. Le Capitaine Anglois, voyant qu'on avoit disposé les canons, comme si l'on eût voulu réellement exécuter cette menace, retourna à Calicota, où deux au-

George II. An. 1759. tres bâtiments de l'Inde étoient à l'ancre, & rapporta ce qui s'étoit passé au Colonel Clive, lequel ordonna que les trois vaisseaux se missent en état d'attaquer l'armement Hollandois. Les vaisseaux étant bien équipés, ils descendirent la rivière, & trouvèrent l'Escadre Hollandoise disposée à les bien recevoir, étant composée de trois vaisseaux montés de trente-six pièces de canon, de trois de vingt-six, & d'un septième de seize. Le Duc de Dorset, commandé par le Capitaine Forrester, étoit le premier qui joignit les Hollandois; il jetta l'ancre près de leur Escadre, & commença le combat par une bordée qu'ils lui rendirent aussitôt. Le temps étant devenu tout à coup très calme, ce bâtiment demeura long-temps seul exposé à tout le feu des ennemis; mais un vent frais s'étant élevé, le Calicota & le Hardwick avancèrent pour le soutenir. Le feu s'entretint très vif des deux côtés, jusqu'à ce que deux des bâtiments Hollandois filant sur leurs cables, s'éloignèrent du combat, & un troisième fut jetté

à la côte. Leur Chef d'Efcadre ainfi affoibli, abaiffa fon pavillon devant le Capitaine Wilfon, & les trois autres fuivirent fon exemple. Après cette victoire, qui ne coûta pas un feul homme aux Anglois, le Capitaine Wilfon s'empara des prifes, dont il trouva les ponts couverts de fang, & il envoya les prifonniers au Colonel Clive à Calicota. Le détachement des troupes Hollandoifes qui avoit débarqué au nombre de douze cents hommes, ne fut pas plus heureux. Auffitôt que M. Clive fut qu'ils étoient en marche pour Chinchurat, il détacha le Colonel Forde avec cinq cents hommes de Calicota, pour les arrêter aux jardins François. Le Colonel s'avança du côté du nord, & entra dans la ville de Chandernagore, où il foutint le feu d'un détachement Hollandois envoyé de Chinchurat pour joindre & conduire le renfort. Les Hollandois furent mis en déroute le 25 de Novembre, & difperfés après un combat très court, & le même foir le Colonel Forde marcha dans une plaine voifine de Chinchu-

George II. An. 1759.

rat, où il trouva les ennemis disposés à lui livrer bataille. Ils chargèrent les Anglois avec autant de résolution que d'activité; mais ils trouvèrent le feu de leur artillerie & de leur bataillon si bien servi, qu'ils lâchèrent bientôt le pied, & furent totalement défaits. Il y en eut un grand nombre de tués, & la plus grande partie de ceux qui survécurent, furent faits prisonniers. Pendant le combat, le Nabab, *à la tête* d'un gros corps de troupes, garda une neutralité très suspecte : il est vraisemblable qu'il se seroit déclaré pour les Hollandois, s'ils avoient remporté la victoire, comme il y avoit lieu de le penser, à cause de leur supériorité en nombre; mais aussitôt qu'il vit que la fortune s'étoit déclarée pour les Anglois, il leur offrit ses services, & même leur proposa de réduire Chinchurat avec ses propres troupes.

XXIX. Accommodement entre les deux Nations.

Cette guerre ne fut pas de longue durée; les Directeurs & le Conseil du Comptoir Hollandois de Chinchurat firent des propositions d'accommodement; on entra en négo-

ciation : on prétendit qu'il n'y avoit eu qu'un mal-entendu ; & le traité fut conclu à la satisfaction de toutes les parties. Environ trois cents des prisonniers entrèrent au service de la Grande-Bretagne ; les autres furent embarqués sur les bâtiments Hollandois, qui furent rendus aussitôt après la ratification de la paix ; & ils reprirent la route de Batavia.

Telle est la relation que donne notre Auteur Anglois de cette affaire de Bengale ; & il y ajoute cette réflexion judicieuse ; Peut-être que la Compagnie Hollandoise n'avoit d'autre objet en vue, que de mettre son comptoir de Chinchurat sur un pied plus respectable, & d'acquérir plus de crédit & d'autorité qu'elle n'en avoit parmi le peuple du pays, afin de mieux étendre son commerce dans cette partie du monde. C'est à ceux qui ont approfondi les loix de la nature & des nations, à décider si l'on pouvoit avec justice dépouiller cette Compagnie du privilege d'envoyer du renfort à ses garnisons. Quoi qu'il en soit, les vaisseaux ne furent rendus, que lorsque le

George II.
An. 1759.

comptoir de Chinchurat eut *donné* caution d'indemniser les Anglois *du* dommage qu'ils avoient souffert en cette occasion.

Les Hollandois ont présenté cette affaire en Europe sous un autre point de vue : ils disent que les Anglois, ayant placé le Nabab sur le trône, il les avoit exemptés de tous droits, & avoit voulu s'en dédommager, en augmentant considérablement *ceux* que payoient les Hollandois : *que le* Gouverneur de Batavia, pour se faire rendre justice, & entretenir le commerce sur l'ancien pied, avoit envoyé quelques vaisseaux de ligne dans la rivière de Bengale, où les Anglois, comme alliés du Nabab, les avoient attaqués. Il paroît cependant par les articles de la capitulation, que les Hollandois reconnoissent avoir été les agresseurs, puisqu'ils disent que ce qui s'est passé est vraisemblablement arrivé, parce que les gens de leurs vaisseaux ont mal entendu les ordres qu'ils avoient reçus, & qu'ils espéroient que le Gouverneur & le Conseil Anglois seroient pleinement satisfaits.

Nous

George II. An. 1759.

XXX. Les François reprennent Schéringham.

Nous avons laissé sur la côte de Coromandel l'armée Françoise, rentrée dans son devoir, après une promesse positive de lui donner, au moins en grande partie, la paie qui lui étoit due. Les soldats se rangèrent sous leurs drapeaux, après sept jours d'absence; & M. de Lally, voulant séparer les plus mutins des autres, les envoya, avec trois compagnies de grenadiers, sous les ordres du Chevalier de Crillon, pour s'emparer de Scheringham. Il réussit dans son entreprise : la place fut emportée d'assaut, & il y eut environ deux cents ennemis de tués; après quoi le Chevalier rejoignit le Général à Arcate, où il s'étoit retiré, & lui ramena les compagnies de Loraine & de Lally; celle de l'Inde fut surprise par les Anglois dans un poste où elle avoit été placée.

XXXI. Les Anglois prennent Vandavachy & Carangoly.

Bassaletzingue avoit promis aux François de leur fournir dix à douze mille hommes. Qelques efforts que fît M. de Bussy, pour l'engager à tenir sa parole, il ne put y réussir; mais il gagna un de ses Généraux, qu'il amena à Arcate, avec environ

George II. An. 1759.

deux mille hommes, tant cavaliers que Cipayes. Morarao joignit aussi les François, avec deux mille cavaliers Marattes; & M. de Lally reprit le commandement des troupes. Nous allons le suivre dans ses opérations jusqu'après sa défaite à Vandavachy, quoique ces évènements appartiennent à l'année 1760, pour ne point séparer ce qui concerne une même partie.

Pendant que les François *avoient* rassemblé leurs forces à Arcate, le Colonel Coote, qui étoit arrivé dans l'Inde le 27 d'Octobre, avoit fait ses préparatifs pour se mettre en campagne. Il reçut ordre de joindre l'armée de Cangivaron, & d'attaquer quelqu'un des postes des François, qui étoient alors occupés du côté de Schéringham. Le 28 de Novembre, il fit investir Vandavachy: le brèche fut ouverte le 30; & le Gouverneur Maure offrit au Colonel de lui livrer les François, si l'on vouloit lui laisser le commandement du fort. Les François, soupçonnant cette intelligence, & n'étant pas en état de résister à tant de forces réunies,

prirent le parti de se rendre : les Anglois y prirent cinq Officiers & soixante & trois soldats, qui en composoient la garnison, avec 500 Cipayes. Le Colonel Coote trouva dans la place quarante-neuf pièces de canon, & une grande quantité de munitions. Il entreprit ensuite le siege de Carangoly, forteresse occupee par le Colonel O' Kennely, avec cent Européens & cinq cents Cipayes. La plus grande partie de leurs canons fut démontée en peu de jours; & ils se rendirent, sous la condition que les Européens auroient la liberté de se retirer avec les honneurs de la guerre ; mais les Cipayes furent désarmés & renvoyés.

XXXII. Les François se mettent en marche pour reprendre cette place.

L'armée que M. de Lally avoit rassemblée à Arcate, montoit à deux mille deux cents Européens, y compris la cavalerie, trois cents Caffres, dix mille Maures & Cipayes, & vingt-cinq pièces de canon. Le 10 de Janvier il se mit en marche, dans le dessein de reprendre Vandavachy. Le Colonel Coote avoit deux mille cent Européens, environ quatre mille Cipayes, & quinze cents hommes

George II. An. 1759.
de cavalerie du pays. Le 12, *le* Général François ayant séparé son armée en deux corps, s'empara de Çangivaron, où il trouva des vivres & des munitions en abondance; mais il ne put se rendre maître du fort. Le Colonel Anglois s'avança en diligence pour secourir cette place; mais à son approche, les François se retirèrent à Papatanquet sur le chemin de Cangivaron à Vandavachy, & M. de Lally y rassembla *toutes les* troupes.

M. de Lally, ayant laissé le gros de l'armée à Trivalour, se porta avec M. Durre & huit cents hommes sur Vandavachy, dans l'intention de s'emparer de l'Aldée, dont il falloit se rendre maître, avant de pouvoir établir une batterie contre le fort. Il avoit projetté de faire deux attaques en même temps, l'une à la droite qu'il commandoit lui-même, l'autre à la gauche, qui fut confiée à M. de Genlis, Lieutenant de Marine; mais les soldats de cet Officier, au premier coup de fusil, se replièrent sur le détachement de M. de Lally, qui fit feu sur eux, croyant que c'étoient

des ennemis ; cependant les deux troupes s'étant rejointes, l'Aldée fut emportée de jour ; & l'on commença, aussi-tôt qu'on eut élevé une batterie, à battre en brèche une des tours du fort.

XXXIII. Bataille de Vandavachy gagnée par les Anglois.

Le Commandant Anglois, déterminé à tout risquer pour conserver ce poste important, repassa le Palear, & le 21, resolut d'engager le combat. Suivant les Mémoires de M. de Lally, l'armée Françoise n'étoit composée que de neuf cents hommes de troupes réglées d'infanterie, de cent cinquante cavaliers Européens, de trois cents soldats de l'Inde ou matelots, de mille huit cents Cipayes, & de deux mille Marattes. La cavalerie Angloise, soutenue par cinq compagnies de Cipayes, commença à escarmoucher en marchant contre celle des François, qui, se trouvant en même temps écrasée par deux pièces de canon, se retira précipitamment. Alors le Colonel Coote, s'étant emparé d'un étang desséché qu'ils avoient occupé, retourna au gros de l'armée, qui avoit eu le temps de se

George II. An. 1759.
former en ordre de bataille. Voyant que ses soldats brûloient du desir de marcher aux ennemis, il ordonna à toutes les troupes d'avancer; & à neuf heures du matin, elles furent à deux milles du camp des François, où elles firent halte environ une demi-heure. Pendant cet intervalle, le Colonel alla reconnoître la situation des François, qu'il trouva avantageusement postés; *mais un* mouvement qu'il fit à la droite, les obligea de changer leur position. Ils ne refusèrent pas le combat; s'avancèrent environ à trois quarts de mille de la ligne des Anglois, & la canonnade commença très vivement de part & d'autre. Vers midi, la cavalerie Françoise chargea l'aîle gauche des Anglois; & le Colonel Coote fit avancer quelques compagnies de Cipayes, avec deux pièces de canon, pour soutenir sa cavalerie, qu'il opposa à celle des ennemis. Les François furent pris en flanc, rompus, & poussés par la cavalerie Angloise à plus d'un mille de la gauche sur leur propre arrière-garde. Cependant les deux lignes de bataille

continuoient toujours à avancer ; & à une heure le feu de la mousqueterie commença avec la plus grande vivacité de part & d'autre : mais un caisson d'artillerie, qui étoit dans un retranchement François, sauta en l'air, tua le Chevalier du Poëte, qui commandoit dans ce poste, & mit quatre-vingt hommes hors de combat. Le Commandant Anglois profita du désordre que cet accident occasionna, & il ordonna au Major Brereton de tourner à la gauche avec le regiment de Draper, & de prendre en flanc les François. Cet ordre fut exécuté avec tant de succès, que l'aîle gauche des ennemis fut totalement mise en déroute, & tomba sur leur centre, qui étoit dans la plus grande chaleur du combat avec la gauche des Anglois. Elle y porta le désordre : vers deux heures les François lâchèrent le pied, & prirent la fuite du côté de leur camp ; mais voyant qu'ils y étoient poursuivis, & qu'ils y seroient bientôt forcés, ils l'abandonnèrent précipitamment, avec vingt-deux pièces de canon. Ils perdirent dans ce combat environ

George II. An. 1759.

800 hommes tués ou blessés, & on leur fit cinquante prisonniers, du nombre desquels furent M. de Bussy, le Chevalier de Gadeville, un Lieutenant-Colonel, trois Capitaines, cinq Lieutenants, & quelques autres Officiers. Du côté des Anglois, il y eut deux cents soixante & deux hommes tués ou blessés, entre lesquels se trouva le Major Brereton, dont la perte fut regardée comme considérable.

XXXIV. Ils se rendent maîtres d'Arcate.

M. de Lally s'étant retiré avec les débris de son armée à Pondichery, le Baron de Vasserot fut envoyé du côté de cette ville, avec un détachement de mille cavaliers & de trois cents Cipayes, pour ravager les territoires François. En même temps le Colonel Coote fit le siège de Chétoupet, qui ne dura que deux jours, & le Commandant fut obligé de se rendre prisonnier de guerre avec sa garnison. Le fort de Timmery eut le même sort; & après l'avoir soumis, le Général Anglois marcha à Arcate, capitale de la Province. Il l'avoit fait investir par le Capitaine Wood, qui se rendit maître de l'Al-

dée, battit Zulapherzingue qui y commandoit, & s'empara de son camp. M. Coote y étant arrivé le 2 de Février, fit aussitôt élever des batteries contre le fort : elles furent ouvertes le 5, & le 8 on somma la garnison de se rendre. Le Commandant répondit que, s'il ne recevoit pas de secours dans six jours, il rendroit la place, à condition qu'on lui accorderoit les honneurs de la guerre : mais le lendemain, les Anglois ayant poussé leurs approches jusqu'à trente toises de la crête du glacis, la garnison, composée de deux cents cinquante Européens, & de près de trois cents Cipayes, se rendit prisonnière de guerre. Le Commandant Anglois y trouva vingt-deux pièces de canon, quatre mortiers, & une grande quantité de munitions de guerre de toute espèce.

La campagne fut ainsi terminée glorieusement pour les Anglois par la prise d'Arçate : M. de Lally rappella les troupes qu'il avoit à Schéringham ; ce qui remit ce fort en la puissance des ennemis. L'Amiral

George II. An. 1759.

Cornish arriva vers le même temps à Madras avec six vaisseaux ; & le Falmouth ayant rencontré le navire François le Harlem, lui donna la chasse, & le força d'échouer à deux lieues de Pondichery.

Fin du Tome troisième.



TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce troisieme Volume.

A

Fin de la Table des Matieres du Tome troisieme.

ERRATA.

PAge 160, *ligne* 10. *Jorndorff*, lisez *Zorndorff*.
Page 311, *ligne* 20. Autrobus, *lisez* Antrobus.
Page 315, *ligne* 21. Hauke, *lisez* Hawke.
Page 475, *ligne* 9. Tannach, *lisez* Tannah.

